

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

VAN DE WIELE Marguerite, *Fleurs de civilisation*, Paris : Ollendorff / Société d'éditions littéraires et artistiques, 1901.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Fleurs-civilisation_abbyy.pdf

2,232

R. R

2232

MARGUERITE VAN DE WIELE

R.R

Fleurs de Civilisation

A.M

ROMAN

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901

Tous droits réservés.

2280964



R. R

FLEURS DE CIVILISATION

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Lady Fauvette.

Maison flamande.

Insurgée.

Filleul du Roi!

Misères.

Les frères Van Ostade.

Le Sire de Ryebeke (*Légende flamande.*)

Les Ecoles féminines d'art et d'art industriel de la Ville
de Paris : *Rapport de mission* ; publication du Ministère
de l'Intérieur de Belgique (Beaux-Arts).

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

2232

MARGUERITE VAN DE WIELE R. R.

FLEURS

DE

CIVILISATION

ROMAN

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

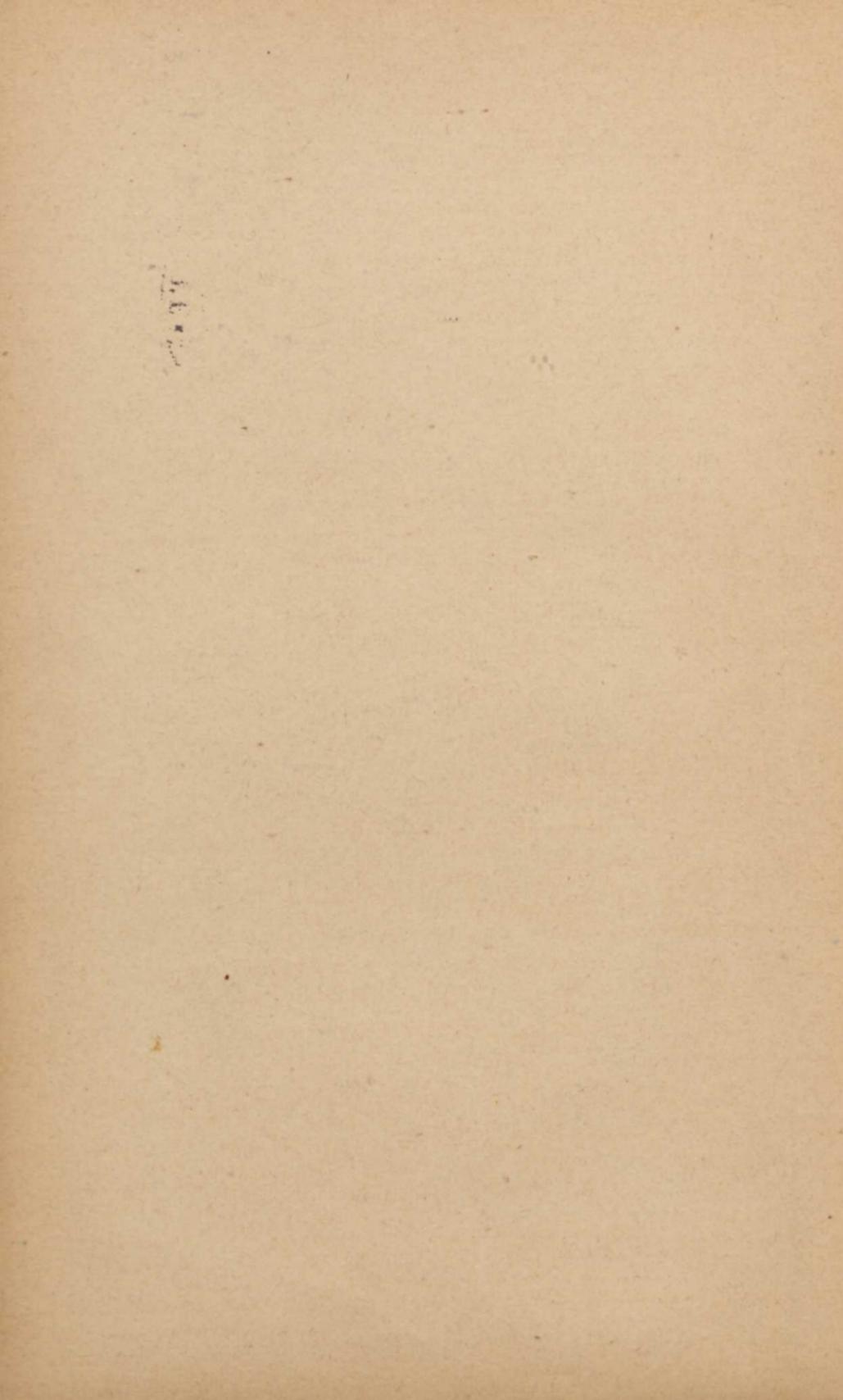
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—
1901

Tous droits réservés.

*Il a été tiré à part cinq exemplaires sur papier
de Hollande numérotés.*

PREMIÈRE PARTIE





Les yeux un peu égarés, luisant derrière le fin treillis de sa voilette, une rougeur de fièvre aux joues, Rosiane Meyse, la toute jeune femme peintre dont les débuts passionnaient Bruxelles depuis un an, descendit le Treurenberg, vers la place Sainte-Gudule; elle allait très vite, sous une de ces pluies d'orage mêlées de grêle, comme le printemps en a aux premiers jours d'avril; et des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres presque à haute voix, sans qu'elle en eût conscience. A deux reprises, elle joignit les mains,

insoucieuse des passants : pourtant, ils étaient nombreux là, à cette heure de midi sonnant qui ouvrait toutes les écoles, tous les ateliers, toutes les administrations du quartier, qui lâchait dans la rue une foule moqueuse, déjà amusée des façons de cette dame dont l'ombrelle de soie blanche — à la vérité peu propre à garantir d'une si grosse averse — demeurait fermée, et qui ne songeait pas même à prendre un fiacre, alors qu'il y en avait une station devant elle. L'attitude de M^{lle} Meyse était celle d'une femme qui, brusquement, sans réfléchir, se serait échappée après quelque scène troublante, sous le coup d'une vive émotion.

Parvenue devant le portail de l'église Sainte-Gudule, elle eut un étonnement à se trouver là ; peut-être voulait-elle y entrer..., mais un bedeau l'ayant avertie obligeamment qu'on allait fermer, la messe étant finie, elle haussa les épaules avec indifférence.

Elle remontait le parvis, du côté de la sa-

crístie, quand une voix l'accueillit de cette exclamation :

— Vous n'entrez pas chez nous, mademoiselle ?

Elle tressaillit comme si on l'eût réveillée en sursaut, fit un pas en avant pour se rapprocher de l'homme qui lui parlait et finit par répondre, avec un pâle sourire hésitant :

— Si, au contraire, c'est chez vous que j'allais, Dirk ; M. Mathys est là, certainement ?

Et, sur la réponse affirmative de celui qu'elle avait nommé « Dirk », — un épais et solide domestique flamand venu à sa rencontre par le Treurenberg — elle songea que ce devait être le désir de voir Edouard Mathys qui l'avait menée, ainsi qu'une somnambule, vers cette rue du Bois-Sauvage, où tous deux s'arrêtaient, maintenant, devant une maison de la Renaissance espagnole, dont la façade était prise, du rez-de-chaussée à la hauteur du premier étage, par la vaste fenêtre d'un atelier d'artiste. Vis-à-vis de cette façade, de

l'autre côté de la rue, le mur du cimetière de Sainte-Gudule, désaffecté, était fleuri de giroflées ruisselantes de pluie.

— Comme je suis mouillée ! fit la jeune fille, qui s'en apercevait seulement

Dirk ouvrait la porte de la maison et tout de suite, il l'introduisit dans l'atelier, avec ces simples mots :

— C'est M^{lle} Meyse.

Puis il se retira.

Cet atelier était immense, et une immense toile ébauchée, tendue sur des châssis, en couvrait l'une des murailles contre laquelle un échafaudage était dressé. Rosiane, en levant les yeux, aperçut enfin celui qu'elle cherchait, juché haut sur cet échafaudage et qui peignait.

Edouard Mathys, inspiré et paradoxal, de conception toujours forte et d'exécution parfois très inférieure, était de la taille d'un nain ; il avait la double gibbosité de Polichinelle et une tête sublime d'intellectualité. Son or-

gueil, qui était sans bornes, lui faisait entreprendre des compositions de trente mètres auxquelles il travaillait avec la fougue d'un pur esprit que les difficultés matérielles embarrassent peu. Penché sur son tableau, le buste en avant, les pinceaux et la palette à la main, si chétif en cette vaste pièce, il faisait penser à quelque insecte aptère, à une de ces actives et frémissantes araignées ouvrant son tissu aérien qui, à mesure qu'il prend de l'étendue, de l'ampleur, semble s'écarter de l'ouvrière et lui devenir plus étranger, par son importance même, par ses dimensions sans rapport avec celles d'une créature si petite.

En le regardant, M^{lle} Meyse songea que le hasard l'avait bien servie qui la conduisait vers le seul être dont elle eût pu supporter la parole, en la crise qu'elle traversait. Il avait été son premier maître et était resté son guide, son juge, son confident pour tout ce qui concernait leur art. Des souvenirs d'enfance et des théories esthétiques lui re-

venaient à la mémoire pêle-mêle, rien qu'à le voir, cet infirme épris d'idéal, avec ses longs et soyeux cheveux noirs flottant, comme une crinière, sur ses épaules difformes ; avec ses yeux de flamme, où s'était réfugiée une splendeur incomparable, si lumineuse, si captivante que, le regard de Mathys vous ayant seulement effleuré, l'homme semblait ne plus être qu'une paire d'yeux et, soudain, vous paraissait beau, d'une surhumaine beauté.

— Ma chère enfant, qu'avez-vous ? interrogea-t-il dès qu'il fut descendu de son échafaudage et qu'il eût contemplé la jeune fille de ses terribles yeux clairvoyants et hypnotiseurs.

— Oh ! si vous saviez, maître, si vous saviez ! murmura Rosiane, d'une voix étouffée ; vous allez peut-être me juger bien puérile, bien pusillanime, car ce dont je souffre, ce sont des doutes, des incertitudes...

Elle s'interrompit, les lèvres tordues par

une angoisse qu'elle n'avouait pas, de fines gouttes de sueur perlant sous ses bandeaux de cheveux blonds à frisures légères. Puis, comme Mathys lui serrait les mains d'un mouvement de protection émue, elle reprit bravement, avec toute la droiture de son caractère aux sincérités irrésistibles, passionnée pour le vrai :

— Cinq minutes de plus..., du soleil au lieu de la pluie qui attriste, qui démoralise..., le moindre incident capable d'entraver le cours de mes pensées..., et j'aurais eu beau rencontrer Dirk : je passais votre porte, je n'entrais point !

Mathys eut l'air de n'avoir pas entendu. Et il se demandait ce qui pouvait bien faire souffrir cette enfant qu'il savait avoir été presque constamment heureuse : restée orpheline de bonne heure, mais avec de la fortune, mais avec l'affection d'une parente qui l'avait prise chez elle en applaudissant à ses goûts artistes aussitôt qu'ils se manifestèrent, Rosiane, sem-

blait-il, ne connaissait de la vie que les côtés riants. La mort des siens était arrivée quand elle était trop jeune pour sentir l'immensité de cette perte et, depuis, M^{lle} Kinna Meyse, sa tutrice, s'était si tendrement appliquée à lui tenir lieu de père et de mère qu'elle y était à peu près parvenue. Bien mieux, il se trouva que cette vieille fille appelée par Rosiane : « Ma tante » — mais dont les liens de famille avec elle n'étaient positivement démontrés que par la similitude du nom — il se trouva que cette vieille fille avait un esprit supérieur et admirablement organisé pour comprendre l'enfant d'élite dont elle prétendit faire l'éducation. Toute petite, Rosiane dessinait dès qu'on lui laissait aux doigts un crayon et du papier ; les murs de la maison, les portes des appartements, le sapin blanc des tables de cuisine lui remplaçaient parfois le papier ; et M^{lle} Kinna, loin de blâmer, s'émerveillait, disant à sa pupille :

— Continue, mignonne ; c'est très bien, cela !

Quand elle eut dix ans, Mathys lui-même, le hautain, le raffiné, le méprisant, lié avec M^{lle} Kinna et qui avait suivi les progrès de cette fillette, consentait à devenir son maître.

Malgré son affranchissement de toute coterie, malgré son indépendance d'esprit, il n'était pas de ces peintres qui jugent l'étude inutile aux jeunes gens touchés de la vocation. A ceux qui, hostiles à l'enseignement académique, s'écriaient devant lui :

— Mieux vaudrait fermer les musées et les écoles d'art, car, quel besoin nos artistes ont-ils de connaître si exactement l'œuvre fournie par d'autres avant eux ? Ne la leur montre-t-on pas trop abondamment, et ce lourd bagage de souvenirs n'est-il pas aussi souvent une gêne pour eux qu'un secours ? Ne serait-il pas plus sage de leur servir simplement quelques leçons techniques, puis, de les abandonner à leur sentiment intime, de les laiss-

ser voler de leurs propres ailes, sans parachute, en s'inspirant uniquement de la nature ?

Mathys répondait :

— Pour pouvoir rendre plastiquement ce que nous sentons en présence de la nature, il faut d'abord connaître le *métier* de l'art par nous choisi..., et, pour cela, la connaissance de ce que les autres, tous les autres, firent avant nous en cet art n'est pas superflue. Certes, l'inspiration naïve, primesautière, ingénue, l'inspiration des gothiques, par exemple, si l'on possédait le moyen de la faire renaître, le mieux serait de la laisser agir sans y rien ajouter. Malheureusement, les grandes époques d'art ne fleurissent pas spontanément ; elles procèdent de lois constantes, étroites, formelles et sans l'avènement du christianisme, l'ardente foi en une religion à peine affranchie, il est très probable que l'art gothique ne serait pas ou serait autrement. Pour le faire revivre, il faudrait, d'abord, nous retrouver absolument

dans les conditions matérielles et morales des iconographes de l'époque, et cela est irréalisable. Je comprends le regret de ces temps de parfaite santé intellectuelle, où le praticien créait son œuvre candidement, instinctivement, comme l'oiseau chante, sans souci d'imiter un passé dont il était ignorant, sans préoccupation d'aucune règle : c'était l'âge d'or de l'art. Mais, avons-nous le choix du moment où nous aurions aimé vivre ? Et puisque nous ne saurions plus être des impulsifs et des naïfs, ne serait-ce pas le meilleur moyen de nous élever, à notre tour, que de tendre très volontairement vers une formule esthétique réfléchie, habile, superlativement ingénieuse, qui aurait l'esprit de notre temps, son génie, sa particularité ? Si l'art moderne doit avoir quelque originalité, s'il doit apporter sa note caractéristique dans l'histoire artiste de tous les temps, ce sera certainement à force de science. Le comprendre serait la sagesse suprême, et la fin du XIX^e siècle se distinguerait par là

bien mieux qu'en s'obstinant vers un retour en arrière décevant et stérile.

Et Mathys avait coutume de conclure sur ce mot de Pascal :

— « Toute la suite des hommes pendant le cours des siècles doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et apprend sans cesse. »

— Cet aphorisme, disait-il encore, me paraît excellent à méditer pour l'artiste contemporain si copieusement renseigné sur la manière de concevoir et d'exécuter de ses prédécesseurs et qui, pour en profiter, n'a qu'à regarder autour de lui. Par exemple, une fois qu'il sera devant la saine, la divine, l'éternelle nature, qu'il s'occupe à la rendre telle qu'il l'aura vue et non à travers des souvenirs de chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre doivent aider à son éducation technique, rien de plus. Mais cette éducation est nécessaire, je persiste à le croire.

Il le croyait avec une violente énergie et une

disposition invétérée au prosélytisme. Aussi, à seize ans, Rosiane entreprenait, sur les conseils de son maître, des études qui firent du bruit en Belgique, car elle ne se contenta point d'imiter les demoiselles amateurs dont l'ambition s'arrête aux tableaux de natures-mortes, de fleurs, d'accessoires, mais voulut d'une éducation plus sérieuse et, bravement, s'attaqua à la plastique humaine et à des travaux d'après le modèle vivant.

La vocation s'était révélée chez elle si impérieuse et son talent donna vite de telles promesses que, rompant avec les habitudes antiféministes encore en usage à cette époque, l'école des beaux-arts de Bruxelles consentit à lui ouvrir ses portes. Là, elle reçut pendant des années les leçons, toutes les leçons, des jeunes gens qui se destinent à la peinture... ; et elle se montrait si bonne camarade avec eux, si enjouée, si charmante malgré une dignité très haute et même un peu ombrageuse, que les plus disposés à la moquerie hostile

avaient fini par l'aimer, d'une de ces amitiés enthousiastes et profondes comme l'extrême jeunesse en voue parfois à ce qu'elle admire et estime.

En même temps que ses études à l'école de la rue du Midi, M^{lle} Meyse en continuait d'autres dans l'atelier de Mathys, ce même atelier où ils se trouvaient maintenant et où, si souvent, ils s'étaient plu, tous les deux, à des conversations élevées et délicieuses dont ils jouissaient en intellectuels délicats pour qui l'art seul existe, qui ne voient au monde que la poursuite de leur rêve.

C'était Mathys qui avait formé Rosiane, se bornant d'ailleurs à développer en ce vierge cerveau tout ce que la nature y avait semé d'exceptionnel et de rare. Il avait eu sur elle une influence énorme, le savait et en arrivait à conclure qu'une déception d'artiste était, sans doute, ce qui la mettait dans l'état où il la voyait. Tout ce qui est de l'ordinaire préoccupation des jeunes filles la devait laisser

froide, car il l'en avait détournée ; et il professait sur les choses essentielles de la vie des préceptes extraordinairement simplistes, étroits, absolus que son élève partageait certainement :

— L'artiste, voyez-vous, ma chère, avait-il coutume de lui dire, l'artiste est un monstre au point de vue physique ; nous sommes des êtres modifiés dans notre espèce et dans notre race, chez qui toute matière s'est changée en matière cérébrale : le prodige et la merveille de la civilisation qui s'est avisée de vouloir faire de l'animal-homme autre chose qu'un animal. Entre notre ancêtre, le bipède des temps primitifs, et nous, il y a toute l'échelle de l'Humanité gravie et nous trônons au degré supérieur, à de telles altitudes qu'il ne faut pas songer à aller au delà : ce serait la mort. Considérés par rapport au type, nous-mêmes, nous sommes déjà des phénomènes peu sains. L'artiste est un esprit, une flamme, le chef-d'œuvre de l'artificiel dans l'espèce zoologique ; les lois de la nature ne sauraient plus

lui être appliquées et il a fini de les subir. Ainsi, on parle de l'amour, en le déclarant inévitable, fatal pour tous : je n'ai jamais été amoureux, moi, et vous non plus, vous ne serez jamais amoureuse, j'en jurerais. L'amour?... mais c'est la normalité, cela ; c'est l'instinct naturel dont la satisfaction doit produire la perpétuité de l'espèce et nous l'avons déformé, cet instinct, pour la satisfaction de créer des œuvres dont nous espérons cette extravagance : la perpétuité de notre nom devenu immortel ! — Ah ! bien, oui, la normalité.... quand nous sommes aussi loin de l'état normal que les roses devenues bleues par l'ingéniosité des chimistes !

Rosiane souriait de ces exclamations de son maître, tout en étant fort disposée à lui donner raison car elle ne se connaissait alors de passion que pour la peinture, et l'amour a des réalités physiques qu'elle devinait répulsives à son sentiment trop subtil, presque maladivement affiné par l'art.

Après des années de bon travail soumis à des théories peut-être un peu surannées à l'Académie, peut-être un peu subversives chez Mathys ; après des voyages aux pays classiques de l'art et l'étude raisonnée des maîtres, M^{lle} Meyse remportait tout d'un coup, à un Salon des Champs-Elysées, un éclatant succès, et son *Van Artevelde* y obtenait la médaille d'honneur : il la méritait. Rosiane avait choisi dans l'histoire du plus populaire des tribuns flamands ce moment pathétique où après avoir vainement harangué, de sa fenêtre, la foule vociférante qui l'accuse d'avoir fait passer le trésor de Flandre en Angleterre, il descend au milieu des mutins, seul, sans armes, front découvert, paisible et serein, malgré l'orage grondant et la hache de Gérard Denys déjà levée sur sa tête. La jeune fille, dont les préceptes scolaires trop conventionnels s'étaient toujours trouvés contre-balançés par ceux de Mathys, avait su mettre en cette composition historique, correcte se

lon les règles d'un classicisme un peu étri-
qué, de la vigueur et de l'intérêt. Son Van
Artevelde avait une magnanimité, un calme
surhumains devant la populace déchainée, et
une émotion se dégageait de la scène qui, ir-
résistiblement, allait de ce tableau au spec-
tateur.

Acquis par le gouvernement, un peu pour
son mérite, beaucoup pour le patriotisme de
son sujet, et mis en belle place au Musée de
Bruxelles, il sacrait Rosiane Meyse « grand
peintre », selon la tradition, à un âge où cela
pouvait paraître prodigieux. Aussitôt, ce fut
pour cette presque enfant la célébrité et tou-
tes ses griseries : on ne parlait que d'elle ;
les reporters lui demandaient des interviews
et les « illustrés » publiaient son portrait, tan-
dis que le *Van Artevelde*, reproduit en litho-
graphie et en photogravure, s'étalait aux vi-
trines des marchands d'estampes. Mais comme
elle avait une imposante popularité parmi ses
anciens condisciples de l'Académie, le cha-

leureux dévouement de tout un groupe de *jeunes*, ce qu'on appelait « la bande de Rosiane Meyse » et qui lui constituait une force, ce rapide succès l'avait laissée heureuse, presque sans adversaire et avec de si nombreux amis dans la presse que la combattre eût été la pire des fautes pour ceux qui auraient voulu la desservir. Aussi, on ne la combattait point, on l'admirait sans trop l'envier ; son réel talent, son sexe, sa jeunesse lui faisaient une place à part. Et elle fut décorée à vingt ans, sans que personne y trouvât à redire, bien que ce fût extraordinaire.

Dans l'atelier de Mathys, le maître et l'élève demeuraient en présence : celle-ci s'était assise, et elle semblait préoccupée, l'esprit ailleurs, tellement distraite qu'elle ne répondait même pas aux questions de Mathys l'interrogeant sur son travail. Lui, installé en face d'elle, sur une chaise gothique, examinait Rosiane dont le visage était en pleine lumière,

abondamment éclairé par le jour tombant de la fenêtre sans rideau. C'était toujours un étonnement pour cet homme qui savait l'âge de M^{lle} Meyse, ses longues études, le nombre et la valeur de ses œuvres, de la trouver si jeune, si frêle, si jolie, et d'une beauté si féminine, car le bossu avait aussi cette idée entêtée que la femme-artiste devait être un monstre entre les monstres :

— Au point de vue de la stricte nature, le règne animal, où les femelles sont presque constamment inférieures aux mâles en intelligence, fait prévoir cela..., disait-il; et s'il y eut des femmes de talent, l'histoire de l'esprit humain n'a enregistré le nom d'aucune femme de génie. D'ailleurs, la femme de talent, elle-même, est un être fâcheux, plus phénoménal encore que l'homme-artiste, car, déformée comme lui dans son existence normale, elle l'est jusque dans le rôle que notre société assigne aux individus de son sexe et, à en jouer un autre, elle perdra bientôt physiquement et

moralement tout ce qui constitue la particularité féminine : les amazones n'auraient pu être ni épouses, ni mères. C'est ce qui arrivera fatalement pour nos modernes femmes peintres, statuaire, musicienne, écrivain...

Cependant, Mathys admettait la supériorité de Rosiane, tout en voyant bien qu'elle était aussi femme que possible, mais il se consolait d'avoir eu tort en pensant que Rosiane serait unique, sans suite dans l'avenir, comme elle était sans précédent dans le passé ; du reste, elle était trop jeune encore pour qu'on pût rien prévoir de sa destinée. Savait-on ce que le Temps et l'Art allaient faire de cette enfant impressionnable, et si fine, et si jolie ? — Déjà, n'y avait-il point, par moments, dans sa voix : une voix claire, au timbre séduisant, certaines inflexions plus rudes, cassantes et presque viriles ? A la vérité, cela était extrêmement rare, tout à fait passager et démenti d'avance par la douceur de ses profonds yeux bleus, par la nuance charmante de sa che-

velure cendrée, par l'exquise carnation des joues de Rosiane, qui avaient gardé le fin duvet de l'adolescence et cette facilité à rougir pour la moindre émotion qu'ont les joues des petits enfants. Mais, en dépit de la bouche large, aux lèvres trop fortes, d'une pourpre trop vive, au dessin lâché : une bouche d'indolente et de voluptueuse ; malgré le nez aquilin, un peu grand, aux ailes trop lourdes, dénonciateur d'ardentes passions, le front ainsi que le menton étaient carrés. Et en cet indice, vague encore aujourd'hui, qu'accentueraient les années, se révélait quelque chose des magnifiques facultés qui rendaient cette femme exceptionnelle et qui n'étaient point des facultés féminines.

Dans l'ensemble et quand on en négligeait les détails, sa personne physique semblait plutôt délicate, élégante, vaporeuse, avec une suavité, une poésie qu'on aurait cherchées vainement dans ses tableaux, toujours énergiques, d'un art franc et sûr, sans im-

prévu. Sa toilette de crépon blanc, simplement nouée d'une ceinture de molle soie vert-d'eau, selon la mode de ce printemps, lui seyait en ajoutant à l'impression de pureté que la vue de Rosiane faisait naître. Elle avait le charme et la grâce, tandis que son talent avait la vigueur et l'éclat. Toute la psychologie de Mathys était mise en déroute par cette constatation qu'il venait de faire une fois de plus. Et comme son regard croisait celui de sa visiteuse, il ne put se retenir d'en formuler la remarque :

— Je cherche en vous l'auteur du *Van Artevelde*, dit-il, avec un aimable sourire, je le cherche...

— Et vous ne le découvrez pas ? interrompit M^{lle} Meyse.

Le maître secouait la tête :

— Non, vraiment, prononça-t-il.

Son élève ne le laissa point poursuivre ; les yeux de Rosiane s'étaient obscurcis, et elle dit avec une sorte de hâte fébrile :

— C'est que ce n'est pas le peintre qui est ici, devant vous, mais bien la femme ; une femme comme toutes les autres, inférieure à beaucoup..., plus faible, sûrement, plus accablée, plus malheureuse!...

Un bruit de pas dans le vestibule lui fit dresser l'oreille.

— Ne faites pas attention, ma chère, expliquait aussitôt Mathys, c'est M^{me} Jacob Ruysdael.

Rosiane, intriguée par ce nom triomphant, demanda :

— Serait-elle de la descendance du grand paysagiste ?

— Son mari en est, paraît-il. Un descendant bien descendu. Il peint, lui aussi ; M^{me} Ruysdael est musicienne ; elle donne des leçons à Lina : mon piano sert à cela, maintenant. — Lina, ma chère, c'est une drôle de petite que j'ai ramassée dans la rue, un soir, et qui m'a posé une gamine en prière, dont j'avais besoin pour la grande machine que vous

voyez là. — Cette enfant avait une telle rage de musique qu'elle jouait des airs avec ses doigts sur le bord du plateau à modèle, figurez-vous. Alors, cela m'a paru intéressant de prier M^{me} Ruysdael de la diriger un peu, et l'enfant fait des progrès, je crois.

Mathys ouvrit la porte de son atelier et s'informa auprès de Dirk, qui passait dans le vestibule, si Lina était arrivée, elle aussi, pour la leçon.

Revenu auprès de M^{lle} Meyse, il voulut lui conter les originalités de ce ménage Ruysdael dont le nom l'avait frappée : la femme, une passionnée d'art, s'était éprise de son peintre pour le grand nom qu'il portait ; lui, une gloire de province, s'imaginant, sans doute, qu'il se devait aux pompeux souvenirs de son origine, s'obstinait à produire des tableaux, bien qu'il fût bon, tout au plus, à badigeonner des façades. Et elle l'encourageait dans cette folie et, à force de travail, parvenait à faire vivre l'homme et les en-

fants, — donnant des leçons de piano dans les écoles et dans les familles, tenant les orgues, le dimanche, dans une petite église de faubourg, acceptant, à l'occasion, de faire danser les jeunes gens toute une nuit dans les bals bourgeois, pour les dix francs que cela rapportait, — tandis que Jacob Ruysdael, vêtu en peintre d'opéra-comique : cheveux longs, épars sur le collet d'un veston de velours à côtes, feutre mou et souliers découverts, pérorait dans les cafés d'artistes, où les rapins, par dérision, l'appelaient : « Cher maître ! » Il occupait deux heures de ses journées à copier au Musée les chefs-d'œuvre de son grand-oncle dont il faisait de telles abominables parodies que, même les touristes américains qui, un Baedeker à la main, visitent les salles du Palais des Beaux-Arts, reculaient, épouvantés, aussitôt qu'ils avaient jeté les yeux sur le chevalet du copiste. C'était là tout son travail, l'unique tentative que ce chef de famille eût jamais faite pour

gagner le pain qu'il mangeait. Toujours, elle était demeurée vaine et c'était le chagrin amer de sa pauvre femme, la plaie rongeante de cette âme généreuse et divinement enthousiaste : Ruysdael, son grand homme, était incompris. De ce qu'il coûtait cher à entretenir et ne gagnait rien, elle ne se plaignait pas..., mais songer que ce génie restait dans l'ombre au milieu de l'indifférence du siècle, la navrait.

— Aujourd'hui, elle est vieille, elle a soixante ans. Elle peine toujours plus dur, poursuit Mathys ; son mari est tombé dans le gâtisme : elle le soigne, redouble d'activité pour pourvoir aux dépenses amenées par cette affreuse maladie, et comme ses cheveux blancs pourraient lui nuire auprès des chefs d'institution où elle enseigne et des parents de ses élèves, car on redoute les signes visibles de l'âge chez les professeurs, M^{me} Ruysdael — la personne la moins coquette du monde — se teint ses pauvres vénérables bandeaux ;

pour le même motif, elle a un râtelier de fausses dents et porte un corset qui la gêne. Mais elle n'entend pas que personne des siens déroge : ses filles sont au Conservatoire ; elle en fera des artistes, l'une cantatrice ; l'autre comédienne..., et, comme celles-ci, fort jeunes encore, ne sauraient gagner quoi que ce soit, les charges de la malheureuse sont accablantes. Vous imaginez-vous ce que cela représente de leçons de musique, la somme nécessaire à la vie de quatre personnes, dont l'une atteinte d'encéphalite chronique et à qui il faut médecins, médecines, hygiène spéciale, mille soins ruineux ? Eh ! bien, M^{me} Ruysdael subvient à tout...

— Et vous l'y aidez ? interrompit Rosiane, qui connaissait la générosité de son maître.

Mathys protesta énergiquement :

— Non, oh ! non... Aider M^{me} Ruysdael ? Mais elle ne le souffrirait point ; elle est bien trop fière. Figurez-vous que ses frères, des commerçants qui sont dans l'aisance, vou-

laient, pour la soulager, faire entrer le malade dans une maison de santé dont ils auraient payé la pension, et qu'elle n'y a pas consenti. Bien mieux, elle a considéré cette proposition comme une offense et a déclaré vertement qu'elle vivante, aucun des Ruysdael n'aurait à subir la charité de personne. Qu'on l'eût jugée capable de placer son mari à l'hospice la blessait si atrocement qu'elle a fini par mettre ses frères à la porte en leur disant des sottises, en les appelant « philistins ». Je soupçonne ce misérable, qui fut toujours un lâche et une espèce de tyran domestique, de la faire cruellement souffrir maintenant que son cerveau est en train de se désagréger : c'est un ramolli très méchant, paraît-il, et certains indices, et l'insistance de M^{me} Ruysdael à le présenter comme inoffensif me suggèrent l'idée qu'il se pourrait bien qu'il la battit. Il n'en demeure pas moins le petit-neveu d'un peintre immortel et vous ne savez pas ce qu'est le culte de

cette femme-là pour l'Art, ni ce que sa dignité naturelle a ajouté d'orgueil à cette qualité d'être l'épouse d'un artiste, à être artiste elle-même..., enfin, à cette gloire de porter le nom d'un maître! — L'aider?... Mais quand elle serait dans le dénûment et quand je le saurais, je n'oserais pas encore lui parler de cela. Je lui fais donner des leçons à Lina et j'en suis presque confus, car Lina est une toute petite fille; elle ignorait jusqu'au nom des notes, qu'il a fallu lui apprendre, et M^{me} Ruysdael est, réellement, une exécutante de première force, un professeur admirable.

— Mon Dieu, la malheureuse! s'exclama Rosiane, tandis qu'elle entendait, venant de la chambre voisine, le son des gammes gauchement épelées par les petits doigts de Lina et que la voix de la maîtresse décomposait la mesure tout haut :

— Une! deux! trois! quatre! Une! deux! trois! quatre!

Encore une fois, les beaux yeux de la jeune

filles s'obscurcissent; deux larmes coulèrent lentement le long de ses joues :

— Vous souffrez ? demanda Mathys, comme leurs regards se croisaient et qu'il lisait dans celui de la jeune fille une espèce de douleur trop poignante pour qu'elle vint seulement du passager intérêt que provoque en nous la description des malheurs d'un tiers inconnu.

Depuis son arrivée chez lui, le peintre avait eu l'impression que Rosiane souffrait ; il n'en douta plus. Il venait de comprendre que quelque chose de très grave pour M^{lle} Meyse était en train de se passer et, que cette chose grave était aussi très triste, d'une tristesse encore avivée par le récit des infortunes de M^{me} Ruysdael. Il devinait que l'attendrissement si prompt et presque excessif de M^{lle} Meyse venait d'un particulier état du « moi » et qu'il y avait là plus de chagrin personnel que de compassion pour le chagrin d'autrui.

La jeune fille, en effet, ne se contenait plus ;

elle éclata en sanglots et, ressaisie par son affection quasi filiale pour Mathys, par l'es-pèce d'autorité que le maître avait toujours eue sur elle, elle alla s'asseoir aux pieds de celui-ci, sur un tabouret bas, comme pour être plus près de lui, plus rapprochée de son cœur. Sans plus parler du tout, elle laissa tomber sa tête dans ses mains. Un frisson la parcourait toute, qui lui secouait le corps et la faisait frémir.

— Mon enfant, calmez-vous ! supplia le peintre, rappelé à son rôle de consolateur en face de ce désespoir qui s'abandonnait. Et il ajouta :

— Pouvez-vous me dire ce qui cause votre peine ?

— Oui, oh ! oui, murmura Rosiane, comme si la perspective d'une confiance lui eût été un soulagement.

Mathys s'était dressé sur sa chaise gothique, avec beaucoup de dignité et, le front haut, le poing sous le menton, il attendit que la jeune fille parlât.

— Voyons, est-ce si difficile à expliquer ? interrogea-t-il enfin, d'une voix câline.

Et il la baisa au front, devinant, grâce à son flair subtil d'observateur et d'infirmes, l'embarras de cette affligée au moment de formuler la raison de ce qui la bouleversait à ce point.

Cette grâce cordiale, cette douceur, le charme qu'avait l'accent de Mathys à cette minute, qu'avaient son sourire et son regard mirent Rosiane en confiance et, tout d'un coup, violemment, tandis que ses mains se crispaient dans un visible effort, elle s'écria, les yeux fermés, le sang aux joues :

— J'aime un homme marié !

La phrase fut prononcée très haut, avec une sorte d'éclat tragique qui en doublait l'importance, qui en faisait un aveu terrible. On sentait, à la façon dont elle avait dit cela, que, pour la jeune fille, ce dont elle venait de s'accuser était une faute capitale, irrémédiable et qu'elle se faisait horreur pour s'en être rendue coupable.

— C'est Léon Hiler, n'est-ce pas? interrogea Mathys, rendu soudain, par la première phrase de Rosiane, si clairvoyant dans le passé que, prêt, cinq minutes auparavant, à jurer que son élève n'avait jamais eu aucune préoccupation en dehors de l'art, il venait de deviner en même temps son amour pour un homme et le nom de cet homme.

M^{lle} Meyse acquiesça d'un signe.

— J'ai combattu ce sentiment, poursuivit-elle; j'ai lutté... .

L'autre répliqua simplement, mais fermement :

— Je n'en doute pas.

Et elle s'arrêta, confuse, interrompue dans le premier élan de son expansion par ce mot qui, exprimé de cette façon, réprouvait d'avance toute idée de faiblesse. Pourtant, son maître la sollicitait bientôt avec instance d'aller jusqu'au bout, de lui tout dire sans restriction. Elle reprit donc, gagnée à la parole enveloppante de cet homme au tact fé-

minin, qui lui parlait comme à une enfant..., prise à la séduction de cette vertu sereine dont elle pressentait l'indulgence malgré l'austérité :

— Nous avons lutté tous les deux, longtemps..., des mois !... Nous nous aimions ; nous le savions..., et nous ne nous le disions pas !...

Les sanglots redoublèrent, puis Rosiane s'écria impétueusement, comme révoltée :

— Nous sommes sur la terre et non dans le ciel ; nous sommes des êtres humains et non des anges. Ma vie entière s'est passée dans le travail, dans l'étude, dans la retraite. Je ne m'étais passionnée que pour mon art et il me semblait que cela dût suffire. Je me trompais et je l'ai bien compris le jour où j'ai rencontré celui que j'aime..., car j'aime, je vous dis ; j'aime follement..., j'aime à en mourir !

Elle répétait ces deux mots de « j'aime » avec colère, comme si elle se fût maudite d'aimer et, en même temps, avec insistance, comme

si elle y eût trouvé un allègement à sa peine, une atténuation à sa faute. Mathys la regardait fixement, scrutant sa pensée, prévoyant qu'on en arrivait à la phase difficile de l'entretien ; et il allait engager son élève à poursuivre, quand elle le prévint :

— Je ne suis pas sa maîtresse, déclara-t-elle nettement, — et, à cette minute-là, ses yeux bleus, s'étant assombris, devinrent durs et, seuls, son front impérieux, son menton volontaire semblèrent donner l'expression à sa physionomie qui fut bien la physionomie altière et mâle qu'on attendait du peintre du *Van Artevelde*. — Non, appuya-t-elle avec force, notre amour était quelque chose de pur, d'ineffable, de supérieur à l'Humanité. Mais ces sentiments-là ne sauraient être durables ..

Elle fit une pause et, après un silence au cours duquel Rosiane parut se recueillir ; elle remonta aux débuts de ses relations avec Léon Hiler, elle conta tout au long cette mystérieuse et délicate histoire de son âme.



II

M. Hiler était simplement un mondain riche, marié tôt à une demoiselle dont l'âge, la fortune, la position sociale se trouvaient en conformité avec son âge à lui-même, sa fortune et sa position sociale. Il avait été heureux, comme on l'est dans ces sortes d'union, d'un bonheur sans secousse et assez terne ; deux enfants lui étaient nés, deux fillettes, qui contribuaient à lui rendre la vie douce. Mais, aujourd'hui, dix années avaient passé depuis son mariage : M^{me} Hiler, de santé chancelante et de tempérament lymphatique,

vivait sa vie très séparée de lui, passait la plus grande partie de l'année en des villégiatures méridionales dont elle se fatiguait vite, qu'elle changeait à chaque saison ; et le mari de cette femme souffrante et capricieuse se serait fort ennuyé s'il n'avait eu le goût de l'art, un talent de musicien hors ligne et d'amusantes relations dans les ateliers en vogue.

Il s'était fait présenter chez Rosiane par un de leurs amis communs, le statuaire Jean Dide qui, un jour d'hiver, demanda à celle-ci une invitation à ses soirées du dimanche pour M. Hiler. Le nom était apprécié dans le monde de l'ébauchoir et du pinceau comme celui d'un amateur très fin, possédant une des plus fameuses galeries d'Europe en son hôtel de la chaussée de Charleroi ; aussi, la jeune fille s'était tout de suite écriée :

— M. Hiler... Léon Hiler?... Mais il y a une éternité que je souhaite faire sa connaissance !

C'était alors une des curiosités et des grâces du Bruxelles artiste que ce salon des demoiselles Meyse, où n'étaient admis que des gens supérieurs. La tante Kinna, pétulante comme une cigale, vive comme la poudre, bavarde comme une pie, y promenait la bizarrerie de son corps fluet et lesté — un corps de gamine de treize ans, surmonté d'une tête qui en avait bien cent, qui, avec des restes de joliesse très anciens, des yeux d'innocence et un teint fleuri, faisait penser à une vieille rose du Bengale gardée sèche longtemps entre les feuilletts d'un livre, prête à tomber en poussière. — Et elle se prodiguait, affable, souriante, pleine de sollicitude pour ses visiteurs, soucieuse de les voir se plaire chez elle. Mais c'est Rosiane qui était l'âme de ces réunions, et elle y régnait par l'enchantement de sa beauté, le prestige de son talent, le tour original de son esprit. Tous ceux, hommes ou femmes, à qui leur valeur personnelle avait fait un nom, qui habitaient la capitale

belge ou y étaient de passage, tenaient à honneur de se produire là. Quand on avait une fois mis le pied chez les demoiselles Meyse, on y revenait, et d'ardentes amitiés s'étaient nouées en ce salon, de chaleureux enthousiasmes y avaient pris naissance qui allaient à la jeune fille spontanément et lui demeuraient pour jamais acquis.

La maison était un de ces petits hôtels du commencement de l'avenue Louise, bâtis derrière un jardin en terrasses, et l'atelier de Rosiane se trouvait au rez-de-chaussée, avec deux salles de réception et une salle à manger continuée en forêt tropicale par une serre remplie de palmiers, d'agaves, de fougères arborescentes, de cactus et d'une foule d'autres verdure rares que M^{lle} Kinna passait sa vie à soigner. Comme sous l'Equateur de prodigieuses orchidées y nouaient leurs lianes aux branches des arbres et à la robuste tige des plantes exotiques.

Dans la partie de ce rez-de-chaussée consa-

créée à Rosiane, tout dénonçait la jolie femme, la jeune fille, l'artiste finement exquise, au goût sûr, aux fantaisies audacieusement mais toujours, esthétiquement originales. C'est là qu'on recevait.

Et, à part quelques très gothiques célibataires des deux sexes, contemporains et amis de la tante, les personnes qui fréquentaient chez les demoiselles Meyse étaient plutôt du monde de la nièce. Là, on était jeune, on était ardent, on était exalté; les intimes étaient des anciens condisciples de Rosiane à l'Académie, quelques-uns mariés; deux ou trois en passe de devenir célèbres. Marthe Ermans, sa plus intime amie, née avec le don du dessin, à l'exclusion de celui de la couleur; poussée vers l'art par une vocation irrésistible, puis, par l'obligation de gagner sa vie..., et qui en mourait; c'étaient, encore, des illustrations étrangères séjournant en Belgique, qui avaient su d'avance l'attrait de cette maison et s'y étaient fait présenter. Et l'on y

voyait parfois aussi Edouard Mathys quand il venait d'achever quelque'un de ses ouvrages cyclopéens et n'en avait pas encore commencé d'autres.

Ces personnes passaient la soirée avenue Louise, le dimanche ; et, bien qu'on s'y entretint particulièrement d'art, toute question intéressante, pourvu qu'elle fût élevée, y trouvait sa place. On causait beaucoup en ce salon ; on y remuait des idées et la discussion qui, souvent, y était véhémence, qui y était toujours passionnée, savait y rester courtoise et prenait en ce milieu d'élection un ton spécial : hardi et en même temps, raffiné. Si l'on y faisait, par hasard, de la musique, elle était incomparable, car on en avait les éléments à portée sous la forme de deux compositeurs très assidus chez les Meyse et qui acceptaient volontiers d'y produire leurs œuvres inédites ; les vers qu'on y lisait devaient être excellents ou n'auraient pas été supportés ; les murailles étaient ornées de tableaux fort clairsemés,

mais admirables..., et ce qu'on absorbait là en liqueurs, thé ou champagne, en gâteaux, sandwiches, fruits ou sorbets était d'espèce infiniment recherchée, avait été choisi avec un soin minutieux par la friande demoiselle Kinna qui raffolait de ces chatteries, mais les voulait excellentes et tenait à ce que ceux qu'elle traitait les trouvassent ainsi chez elle.

Les rentes réunies de la tutrice et de la pupille formaient un revenu considérable que la vieille demoiselle administrait avec cette science ménagère dont la femme belge, semble-t-il, apporte le don en naissant : elles avaient chevaux, voitures, châlet à Uccle, villa au bord de la mer, nombreux domestique, grand train de maison et jouissaient de ce luxe sans que le souci en fût sensible, car M^{lle} Kinna appliquait à tout une ordonnance si sage, si rationnelle et, à la fois, si discrète qu'on la subissait et qu'on en profitait sans qu'elle se dénonçât autrement que par ses conséquences heureuses. Cela contribuait à

l'agrément de leur intérieur, l'un des plus paisibles, des plus gais, des plus délicatement intellectuels et des plus ingénieusement confortables que l'on pût souhaiter.

Léon Hiler n'y était pas de cinq minutes et le charme de ce milieu opérait déjà sur lui sans qu'il s'en doutât.

Il avait alors trente-cinq ans ; Rosiane en avait vingt-deux, et elle était plus jeune encore de vraie candeur que d'âge. Elle avait, en dépit de son émancipation, en dépit de ses longues causeries philosophiques et psychologiques dans l'atelier de Mathys et, peut-être, justement, à cause de la place que l'art occupait dans sa vie, elle avait une ignorance complète de l'amour. M. Hiler lui plut ; il possédait une grâce naturelle faite de l'harmonie absolue du corps, de ses proportions parfaites, de sa souplesse et d'une jeunesse persistante, due, surtout, à la limpidité du regard, à la beauté des yeux, — des yeux couleur de noisette, qui s'ouvraient tout grands, à la fois

railleurs et tendres, avec, souvent, cette expression d'inquiète surprise des yeux des adolescents que la révélation de la vie étonne. — Ses cheveux, qu'il portait longs, étaient bouclés, traversés par une mèche toute blanche partant des tempes. Et l'opposition de ces yeux si jeunes et de cet épi d'argent surmontant un front sans rides, uni et pur comme le plus pur albâtre, lui donnait un charme un peu étrange, un âge incertain.

Entre Rosiane Meyse et Léon Hiler existaient certainement, à l'état latent, toutes les qualités qui établissent entre deux êtres ce que Goëthe a nommé « l'affinité élective », car dès leur première rencontre, ils se sentirent attirés l'un vers l'autre. Ce soir-là, Rosiane s'occupait beaucoup plus du nouveau venu que de ses autres hôtes. Elle fit cela tout simplement, tout naturellement, parce que son goût l'y poussait, parce qu'elle avait gardé cette indirigeable naïveté des impulsions, qui fait agir les enfants selon leur instinct et se li-

vrer ou se refuser tout de suite, sans que le raisonnement soit pour rien dans leur choix. De même, Léon, aussitôt qu'il eut été présenté à M^{lle} Meyse, n'eut plus le courage de s'éloigner d'elle et, dans ce salon plein de monde, ne vit plus qu'elle.

Dans un roman d'il y a trente ans, on aurait appelé cela le *coup de foudre* ; je dirai que ce fut la rencontre d'un homme et d'une femme si bien faits l'un pour l'autre qu'en se trouvant réunis pour la première fois, il leur semblait se retrouver ; qu'après leur première conversation, il leur semblait s'être toujours connus. Et ils étaient ravis de tout ce qu'ils se découvraient d'aimable, et le meilleur d'eux-mêmes fut en valeur, car ils sentaient venir l'un de l'autre l'encouragement avantageux d'une sympathie spontanée. Rosiane se montrant l'enfant qu'elle était restée, un peu bizarre, un peu fantasque sur les questions ordinaires ; tout à fait supérieure dès qu'elle parlait d'art, Hiler la trouva délicieuse :

il était bien celui à qui cette ingénuité chez une femme hors ligne devait surtout paraître exquise. Simplement grande artiste, avec plus de majesté et moins d'innocence, elle l'eût certainement intéressé. Si *jeune fille* et si candide, avec la flamme du génie dans les yeux, dans les moindres mots de sa conversation, elle l'enchantait après l'avoir prodigieusement étonné.

Il avait cette « imagination poétique » dont parle Lamartine, que la langueur des sensations empêche de produire, plus contemplative que créatrice, mais toujours prête à rêver mieux que vous vos propres rêves ; et il put suivre sans effort M^{lle} Meyse jusqu'aux sommets où elle l'entraîna.

Bientôt, grâce à son âge plus mûr, à son expérience plus grande, peut-être aussi à l'ascendant qu'il commençait à prendre sur elle, ce fut Léon qui mena Rosiane où il voulait aller. Et elle eut un bonheur véritable à s'y laisser conduire.

Leur amour datait de ce soir d'hiver, bien qu'en réalité leur entrevue eût été celle de deux personnes étrangères l'une à l'autre et qui en sont à leur première rencontre.

Le lendemain matin, M. Hiler se représentait chez Rosiane : il y venait, attiré irrésistiblement par une tentation plus forte que lui ; et ils ne furent gênés ni l'un ni l'autre de cette visite prématurée, extraordinaire à l'heure où elle était faite. M^{lle} Meyse se levait très tôt et il lui semblait aussi naturel que Léon fût là qu'à lui, d'y être venu.

Il en fut de même, chaque matin, durant des mois : aux yeux de ces impulsifs, satisfaire un désir de jouissance intellectuelle si précieuse, fût-ce contre toutes les conventions mondaines, devenait chose simple, juste, permise... ; et M^{lle} Kinna était d'esprit trop indépendant, avait en sa pupille une confiance trop absolue pour trouver rien à redire à cette assiduité devenue si vite une habitude. Rosiane avait sous le toit de sa tante l'existence

studieuse et fort libre d'un jeune homme voué à l'art, qui confère avec des camarades, travaille avec des modèles, sort tout à coup, pour une recherche, une note à prendre à la Bibliothèque royale, une enluminure à voir au Cabinet des Estampes, une esquisse à lever en plein air. Et elle allait, elle venait, partait, rentrait, recevait qui bon lui semblait, sans qu'on lui demandât jamais compte de ses mouvements ou de ses actes.

Une jeune fille artiste ne saurait se soumettre à la vie recluse et surveillée des autres jeunes filles et, d'emblée, la tante avait compris qu'il ne fallait pas d'entraves à ce talent fleuri si magnifiquement sous ses yeux. Elle laissait donc Léon et Rosiane seuls dans l'atelier, durant des heures. Cependant, un jour qu'elle y était entrée par hasard pendant que ce dernier s'y trouvait, elle s'aventura à demander si *Madame Hiler* ne lui ferait pas bientôt le plaisir et l'honneur d'accompagner son mari céans.

Ce qui fit rougir Rosiane, tandis que, distraitement, Léon répondait :

— Madame Hiler est dans le Midi, avec ses petites filles; elles ne reviendront pas en Belgique avant la première quinzaine d'avril.

On était au commencement de février, et la jeune fille, sans savoir pourquoi, fut ravie de cette absence qui allait se prolonger quelque temps. Elle n'en était pas encore à se rendre compte de son amour; pourtant, elle avait au sujet de M. Hiler des exigences d'affection, un vague besoin d'exclusivisme qui la faisait se préoccuper des autres amitiés qu'il avait, de l'emploi de ses heures lorsqu'il était éloigné d'elle.

Il lui apparaissait comme l'être le plus charmant qu'elle eût jamais rencontré, elle, qui, en fait d'hommes, n'en connaissait que de supérieurs, elle à qui l'on avait fait beaucoup la cour et qui avait passé à travers tous les hommages sans s'y arrêter, avec une indiffé-

rence qui ne voyait rien, qui ne comprenait point. Léon Hiler ne lui faisait pas la cour et il n'était pas, à proprement parler, un homme supérieur ; mais il aimait Rosiane au point de ne plus vivre que pour les minutes passées auprès d'elle. Et il l'aimait sans le lui dire, discrètement, suavement, à la manière d'un tout jeune garçon à son premier amour.

Si M^{lle} Meyse ne sentait que de la répulsion à l'idée de se lier avec M^{me} Hiler, lui, redoutait cette liaison, s'efforçait même de ne point penser à une éventualité qu'il eût souhaitée impossible dans l'avenir comme elle l'était dans le présent ; et il ne fit là-dessus aucune insistance. Seulement, au lieu d'aller retrouver sa famille à Cannes, comme il l'aurait dû, il trouva mille prétextes pour éloigner ce voyage, le repousser à une date incertaine et, finalement, s'y soustraire. Il était de ces nonchalants un peu légers, qui ne se risquent guère à combattre les difficultés de front,

mais parviennent souvent à en triompher en leur opposant une grande force d'inertie. Il plaisait à Léon Hiler de voir Rosiane constamment, et il lui plaisait peu d'aller rejoindre en un pays dont il savait les monotones agréments, une femme souffrante, nerveuse, un peu dévote, dont l'accueil, il s'en doutait, serait d'autant moins gracieux qu'il était en faute vis-à-vis d'elle.

Aussi repoussait-il obstinément l'idée de son départ pour la Riviera, en multipliant ses visites avenue Louise. Peu à peu, son intimité avec ce logis devint tout à fait étroite et Rosiane ne travaillait plus guère qu'avec Léon dans son atelier.

Il y restait, pris par le charme de leur tête-à-tête, sans essayer de réagir, avec cette profondeur d'insouciance des hommes faibles pour qui c'est déjà une jouissance que de ne pas agir. Et le sentiment qui naissait là était d'une indéfinissable nuance de tendresse : ils voyaient bien leur secret sur leurs lèvres, mais évi-

taient toute parole qui l'eût décelé ; pour cela, ils se lançaient parfois, brusquement, dans des conversations tellement étrangères à ce qui était leur constante pensée qu'on aurait cru que cette pensée dût s'y perdre à jamais. Elle y demeurait présente quoi qu'ils fissent ; et c'était une douceur pour eux que de la sentir toujours si vivace au plus profond de leur âme pendant qu'ils semblaient se donner tant de mal afin de l'y ensevelir.

Leurs goûts, en littérature comme en art, se trouvèrent être pareils : ils tombaient d'accord au sujet des poètes et au sujet des maîtres peintres et sculpteurs. C'était leur refuge dans les moments où le silence entre eux devenait trop troublant : tandis que Rosiane croquait au pastel une touffe de fleurs ou mettait la dernière main à un portrait pour lequel le modèle avait fini de poser, M. Hiler lui lisait quelque véhémence strophe de Musset, quelque ironique page de Henri Heine. Comme elle savait ces choses par cœur, lors-

qu'il arrivait aux endroits saillants, elle accompagnait, de sa voix vibrante et chaude, la lecture du jeune homme, et la pièce s'achevait à l'unisson ; ou bien, elle partait sur ses grands enthousiasmes de peintre : la foi et la passion de sa vie : Michel-Ange qu'elle avait étudié à Rome et à Florence ; Rembrandt qu'elle était allée voir partout où il est à voir et qui lui avait fait traîner M^{lle} Kinna dans les musées de l'Europe entière :

-- Alors, vous étiez à Rome, en 80, au mois de janvier ? l'interrompait soudain Léon Hiler.

Et quand elle avait répondu :

— Oui, en 80, au mois de janvier...

Et qu'il avait répliqué :

— Moi aussi.

Ils avaient un sourire triste, un sourire de regret, car ils en étaient à cette phase divine des commencements de l'amour, où l'on déplore tout le temps passé loin l'un de l'autre et jusqu'au temps où l'on ne se connaissait

pas. Cette idée de s'être trouvés dans la même ville, au même moment, d'avoir pu s'y rencontrer et de s'y être peut-être rencontrés sans avoir le bénéfice de cette rencontre, leur causait une espèce de chagrin rétrospectif fort pénible.

Jusqu'alors, la musique avait laissé Rosiane assez froide ; aussi, ce fut une des meilleures joies de Léon que de l'initier peu à peu à l'entente et à la complète pénétration d'un art qu'il plaçait très haut, lui, et pour lequel il avait une préférence marquée. Un piano était dans l'atelier, qui n'avait guère servi, un grand piano à queue, sur lequel la jeune fille plaçait négligemment ses albums, ses fardes, la collection de ses photographies de la Renaissance italienne, des eaux-fortes de Rembrandt et des dessins qu'elle avait faits elle-même d'après le Ghirlandajo et Fra Angelico de Fiesole. Hiler, un jour, débarrassa l'instrument de tout ce papier et l'ouvrit. Dès lors, quand il parlait à M^{lle} Meyse de

Wagner, de Beethoven, de Gluck, pour que sa démonstration fût parfaite, pour l'appuyer d'exemples saisissables, il lui jouait le fragment des œuvres de ces maîtres qui avait motivé ses éloges.

Ce fut une surprise pour Rosiane, dont le seul petit chagrin au milieu de l'agrément de leurs relations était de se craindre supérieure à Léon : son ami se révélait musicien exquis, virtuose hors ligne. Jamais le charme de la mélodie ne l'avait impressionnée à ce point et elle était bien près de croire que c'était parce que jamais ceux qui avaient voulu lui faire goûter ce charme n'avaient eu l'éloquence de M. Hiler. Elle lui était reconnaissante d'avoir cette supériorité sur les autres et sur elle-même. La façon un peu irrévérencieuse dont il avait jeté de côté ses albums et ses cartons pour ouvrir le meuble, — façon à laquelle le culte de ses fidèles ne l'avait guère préparée — l'avait d'abord laissée stupéfaite, puis l'avait égayée en lui plaisant

infiniment. Pour celui-ci, elle ne semblait pas devoir être la radieuse divinité qu'elle était pour tout son entourage ; et elle éprouva un plaisir de cette nouveauté.

Parfois, dans la suite, lorsqu'il jouait, elle s'arrêtait de peindre, elle se rapprochait du piano comme pour mieux saisir, pour mieux s'identifier l'esprit de l'œuvre à travers l'interprétation du pianiste et quand ce dernier tournait la tête vers elle, Rosiane ne songeait même pas à dissimuler son émotion : elle lui laissait voir des larmes inondant ses joues et elle disait très bas, avec ferveur :

— C'est beau ! Continuez.

Ils en arrivaient ainsi à une ardente sympathie intellectuelle traduite par un besoin de se voir, d'être ensemble, de se communiquer leurs impressions..., dont ils s'effrayaient bien un peu, mais dont ils espéraient combattre le danger par une attitude de virile camaraderie, de cordialité d'homme à homme qui n'excluait pas cependant, à de certaines minutes,

un parfum d'impérieuse tendresse planant entre eux et qu'ils savouraient jusqu'à s'en griser.

Au bout de trois mois, leur union morale était si étroite qu'ils avaient la même pensée au même instant, sentaient de la même façon tous les deux et employaient, pour exprimer leur pensée, les mêmes paroles identiquement. C'était un unique cerveau sous deux crânes distincts, une seule âme en deux cœurs.

Un jour, à propos des yeux de M^{lle} Meyse, qui n'étaient absolument ni verts, ni gris, ni bleus, mais, tour à tour, d'une de ces trois couleurs et, souvent, des trois ensemble, Léon lui rappela les vers de Charles Baudelaire intitulés *Ciel brouillé*. Et sa vanité de très jeune fille se trouva flattée des jolies choses qu'il prononçait et qui se rapportaient exactement à ses yeux, à elle, comme si la poésie eût été improvisée par M. Hiler et pour Rosiane.

Il récitait :

On dirait ton regard d'une vapeur couvert...
Ton œil mystérieux — est-il gris, bleu ou vert? —
Alternativement tendre, rêveur, cruel,
Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel...

Et, le tutoiement du poète lui venant, ainsi, par la bouche de l'interprète, fit rougir M^{lle} Meyse. Léon rougit aussi, et il interrompit brusquement sa déclamation.

Il se leva presque aussitôt pour se retirer. Le reste du jour, les strophes de *Ciel brouillé* chantèrent tout le temps à l'oreille de Rosiane avec la voix de Léon... Et elle trouvait cela très doux.

Une autre fois, au moment où il prenait congé, il s'enhardit jusqu'à lui baiser le bout des doigts, sur le gant qu'elle avait mis pour travailler au fusain. Elle garda ce gant. Pourtant elle n'aurait pu définir ce que lui inspirait M. Hiler. Cela était sans nom possible,

une sorte d'attirance mystérieuse, une affection un peu enthousiaste, mais insubordonnée qui, déjà, prévoyait l'avenir et avait peur de trop donner. Parfois, au cours de ce printemps qui commençait, elle fut envers lui capricieuse, agressive, avec des ripostes sèches, des rages de discussion sur des sujets qui lui étaient indifférents.

Et cette attitude mauvaise s'expliqua pour elle-même, grâce à la demande faite, un matin, à Léon, par M^{lle} Kinna traversant l'atelier, au moment où celui-ci y entrait :

— Votre femme et vos enfants doivent être de retour à présent ?

Oui, voilà ce qui l'assassinait, ce qui lui faisait en vouloir vaguement à M. Hiler : sa femme et ses enfants devaient être revenus de leur Midi, et il allait les rejoindre quand il la quittait. Il sembla à Rosiane que son cœur cessait de battre et la vie fut comme suspendue en elle durant un long moment : le moment qu'il fallut à Léon pour répondre,

avec ce laconisme dont l'homme le moins rusé sait tirer parti, à l'occasion :

— Non, mademoiselle, elles ne sont pas de retour.

Ce que la jeune fille venait d'éprouver était si considérable, si involontaire et, en même temps, si révélateur que, malgré son innocence, elle comprit qu'il le fallait dissimuler. Elle s'en alla, pendant que ces deux phrases s'échangeaient, vers une fenêtre qu'elle ouvrit.

Et elle se sentit les yeux humides sans qu'elle eût conscience d'avoir pleuré.

Malgré la certitude que M^{me} Hiler était toujours absente, une sorte d'inquiétude continuait d'agiter Rosiane ; c'était le prodrome, l'espèce de confus pressentiment qui nous avertit des grandes crises dont nous sommes menacés. Son état moral était complexe : quand, après un banal serrement de main et un « Au revoir, mademoiselle... » très cérémonieux, Léon la laissait, elle éprouvait, en

même temps qu'une sorte de dépit navré, la gloire intime d'échapper à une domination dont une sorte de vue intuitive lui révélait le prochain despotisme et que, de prime abord, son caractère indépendant avait repoussé.

Chaque fois, après une première impression de détresse, elle avait une sorte de bonheur à constater que, peu à peu, elle se reprenait, elle-même, avec toute sa valeur et sa grande supériorité qui s'était toujours imposée, où qu'elle fût, sauf quand c'était auprès de M. Hiler. Lui présent, elle avait conscience d'une fusion de leurs deux âmes et de leurs deux esprits, si entière et, pour elle, si écrasante, qu'elle y perdait toute individualité ; lui parti, elle avait la sensation d'un vide, d'un abandon, du manque de quelque chose qui lui était essentiel et, aussi, d'une délivrance qui la refaisait forte, qui la libérait.

Pour se soustraire à ce qu'elle devinait là de très grave et de menaçant, elle essaya de divers moyens : subterfuges imaginés pour

elle-même et dont elle ne parvenait point à être dupe, hypocrisie trop subtile de son *moi* qu'aucune hypocrisie ne pouvait plus aveugler. Elle brusquait leurs entretiens en annonçant à Léon, dès son arrivée, une course urgente qui allait l'obliger, tantôt, à sortir ; ou bien, elle convoquait son amie, M^{lle} Ermans, et la retenait à l'atelier tout le temps qu'il y était lui-même.

Une fois, elle put se condamner à n'être pas à la maison lors de la visite du jeune homme. Mais, comme elle rentrait fort tard pour le déjeuner, on lui dit que M. Hiler avait voulu l'attendre et l'attendait depuis trois grandes heures.

Elle s'emporta, traita, à part elle, cette belle patience d'inconvenante, tandis que tout son cœur était réjoui à la seule idée qu'elle allait voir Léon.

Comme elle poussait la porte de son atelier, il vint vers elle, un peu confus et ne faisant rien pour le cacher. Elle sourit, ne trouva

aucune parole pour le congédier et, enfin, lui dit :

— Asseyez-vous.

Dix minutes plus tard, au moment de s'en aller, il prenait Rosiane dans ses bras, d'un élan irrésistible et, très légèrement, la baisait au front, dans les cheveux, à travers le tulle de sa voilette qu'elle n'avait pas ôtée en rentrant.

Cela avait été si spontané, si effleuré, si rapide que ce n'était presque pas un baiser ; cependant, le premier mouvement de la jeune fille fut la révolte, et elle laissa partir M. Hiler sans un adieu, sans un mot.

L'absolue candeur féminine a de ces retirances indignées, de ces brusques sursauts devant les premiers gestes de la passion virile.

Quand Rosiane se retrouva seule, elle se prit à pleurer : elle pleurait le charme rompu de leur si exquise, de leur si innocente intimité de l'hi-

ver ; elle pleurait sur sa faiblesse qui l'empêchait d'agir quand elle savait si bien qu'elle l'aurait dû. Elle pleurait avec désespoir et, en même temps, avec jouissance, car elle se savait l'esclave d'un sentiment dont elle était, à la fois, épouvantée et ravie. Elle songea, tout d'un coup, qu'elle chasserait M. Hiler s'il se présentait chez elle, le lendemain.

Et elle gardait sur le front la douceur tiède de son baiser ; le petit frôlement du voile, là, sur les cheveux, à la place où le souffle de Léon avait passé, la remplissait d'un trouble inouï qu'elle éprouvait sans y rien comprendre, et elle se demanda si elle devenait folle.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? Vais-je perdre la tête ? se répétait la jeune fille.

Elle était trop hors d'elle-même pour songer seulement à se débarrasser de son manteau et de son chapeau ; pourtant elle était rentrée depuis des heures et n'avait pas déjeuné ; mais la notion des choses matérielles lui échappait. Elle était tout à son émotion..., et elle conser-

vait très nettement la sensation des lèvres de Léon sur son front voilé, de l'haleine de Léon glissant sur ses cheveux.

En allant et venant par l'atelier, elle aperçut brusquement sa forme dans une glace. Alors, elle se surprit à rechercher cette si infime partie d'elle-même touchée du premier baiser d'homme..., à se dire, en la touchant à son tour, enfantinement :

— C'est là, c'est là...

Mais ce mouvement positif avait suffi pour la rappeler à la réalité, et elle ajouta vite, haussant les épaules et se raillant :

— Décidément, je suis folle.

Le lendemain, M. Hiler vint avenue Louise à son heure accoutumée. Rosiane ne le chassa point.

Ils furent très sérieux, très dignes... si froids, si froids et si préoccupés de le paraître que la jeune fille sentit, non sans un imperceptible

serrement de cœur, toutes ses alarmes se fondre en une détestable quiétude. La poignée de main du départ fut d'abord simplement cordiale ; mais elle s'attarda, devint étroite, brûlante, passionnée..., et, sans qu'ils eussent pu dire comment cela était arrivé, leurs lèvres se joignirent et ils eurent un baiser éperdu.

III

Ce récit de M^{lle} Meyse n'avait pas été fait sans trouble de sa part, sans hésitations, sans réticences devant certains aveux, sans rougeurs subites et ardentes confusions qui, tout d'un coup, la rendaient muette. Bien souvent, Mathys avait dû deviner la vérité plutôt par ce qu'elle laissait entendre que par ce qu'elle disait réellement. Mais, parvenue à ce dernier point de sa confidence, la jeune fille se rapprocha encore de son maître, et c'est la bouche presque collée à l'oreille de celui-ci qu'elle ajouta :

— Cette scène est de tantôt ; je suis sortie de chez moi tout de suite après, si troublée que je marchais dans les rues sans but, sans savoir où j'allais ; et un instinct m'a conduite à votre porte, où j'ai rencontré Dirk.

— Il faut rompre avec M. Hiler, prononça gravement le peintre. Vous ne devez plus vous revoir jamais.

Rosiane murmura, dans un sanglot :

— J'en mourrai.

Alors, son maître la fit taire impérieusement ; et il parla à la jeune fille de sa vie qui s'ouvrait à peine et qui s'annonçait radieuse ; de son art qui lui serait, pourvu qu'elle le voulût bien, un refuge contre tout ce que l'existence humaine a de pénible, de triste, de blessant pour les âmes trop fines et trop hautes.

Aux premières phrases de M^{lle} Meyse, commençant sa poignante confession, Edouard Mathys avait eu des mouvements d'humeur, de désapprobation : cet amour qu'elle avouait paraissait surtout criminel au grand peintre

parce qu'il allait la prendre à la Peinture ; puis, la stupéfaction avait fait place chez lui au mécontentement, car ce que Rosiane avouait dérangeait tous ses principes de sectaire têtue et un peu maniaque. Comment, elle aimait... Elle, cette merveilleuse artiste dont, le premier, il avait salué les essais en y découvrant le don divin ! Elle aimait ? Mais alors, si les théories d'Edouard Mathys étaient justes — et il ne pouvait admettre le contraire — c'en était fait de ce talent : Rosiane Meyse ne donnerait jamais sa mesure et, après un superbe début, une floraison hâtive et éclatante, ce printemps passerait et n'aurait point de fruit !

Puis, peu à peu, un travail s'opérant sous son crâne, le bossu s'était calmé, tout naturellement. Il songeait :

— Elle se trompe elle-même et me trompe : elle n'aime point... ; elle a bien trop de talent, une compréhension trop innée, trop profonde de l'art. Ce n'est pas avec les femmes comme

elle qu'on fait les amoureuses ! Ce qu'elle éprouve, c'est une petite exaltation d'enfant, une préférence qu'elle a prise au tragique et qui sera dissipée par la première émotion d'art qu'il lui sera donné de ressentir.

Et il l'écoutait avec une bienveillance apitoyée, encourageante, ayant, du reste, comme Rosiane l'avait eue, sans doute, en venant rue du Bois-Sauvage, l'intuition que si elle devait être sauvée de la folie d'aimer, ce serait par lui.

Pourtant, certaines inflexions de voix de M^{lle} Meyse, passionnées, ou tendres, ou déchirantes avaient frappé son maître et force était bien à celui-ci de reconnaître que, dans leurs discussions esthétiques, elle n'en avait jamais eu de semblables. Même, en entrant, elle ne s'était guère intéressée à ses travaux et la gigantesque composition qu'il s'occupait à peindre au moment où Dirk avait introduit Rosiane et qu'elle n'avait jamais vue auparavant, l'avait laissée très froide ; c'était par

monosyllabes qu'elle avait répondu aux questions de Mathys l'interrogeant sur ses propres œuvres... Et, soudain, il trouvait menaçants ces indices accumulés.

Il la regarda et, bien vite, détourna les yeux, car ce qu'il avait vu dans ceux de son élève l'inquiétait singulièrement et il redoutait qu'elle s'en aperçût.

Elle achevait à peine son récit, et le maître comprit que ce grand mot d'*Art* qu'il avait d'abord prononcé comme les croyants prononcent le mot *Dieu*, serait inefficace. Son admirable intelligence, son tact délié et subtil lui firent trouver mieux ; il en vint donc à un sujet plus délicat : Rosiane consentirait-elle jamais à devenir la maîtresse de cet homme dont elle ne pouvait être l'épouse ?

— Non, oh ! non, exclama M^{lle} Meyse, blessée dans ses pudeurs de vierge, dans ses scrupules d'enfant chaste, élevée en un milieu de bourgeoisie austère par une femme de très haute vertu.

Mathys triomphait :

— Eh ! bien, alors, fit-il, ce serait une mauvaise action que d'accueillir les hommages de quelqu'un qui, certainement, se croit autorisé à entretenir des espérances que vous êtes, au contraire, résolue à ne jamais réaliser.

Il ajouta, parlant plus pour lui-même que pour son interlocutrice et lâchant son avis sur ce qu'il appelait « l'abominable flirt » et qu'il méprisait, d'un mépris farouche, excessif, enragé :

— Les femmes sont déloyales qui acceptent certaines situations sans en vouloir subir la fin logique et Hiler aurait raison si, après ces longs mois de cour assidue et supportée, il invoquait les droits qu'elle lui mérite. Il est marié, dites-vous ? — Ne le saviez-vous point ? — Je dis, moi, qu'on doit se garder de souscrire des billets quand on ne veut pas payer à l'échéance. Du moment où vous avez vu le tour que prenait ce sentiment, une seule

alternative vous restait : rompre avec Hiler. Le fait de ne point rompre, d'accepter l'expression d'un amour que vous avouiez partager, impliquait une sorte de promesse tacite d'en accepter aussi les exigences. Aujourd'hui que ces exigences vont se manifester, vous vous épouvantez et vous dites : « Non, oh ! non, pas cela ! » C'est un peu tard. Il eût fallu ne pas leur donner l'occasion de se produire.

M^{lle} Meyse, humblement, avait reçu cette mercuriale qui la faisait rougir et, soudain, apercevoir la faute là où elle n'avait vu, d'abord, que le danger.

— J'étais bien jeune ! interrompit-elle, en levant, d'un geste terrifié, ses mains jointes vers le ciel.

Et Mathys, ayant mesuré tout le terrain perdu par l'adversaire, ce despotique amour qu'un moment il avait pu croire invincible, comprit qu'il serait bon de s'adoucir, maintenant, et, de frapper un coup décisif avec de très caressantes paroles :

— Vous étiez bien jeune et vous l'êtes encore, car vous serez une enfant toute votre vie, Rosiane, reprit-il d'une voix pleine d'indulgence. Votre art a fait cela pour vous, de vous mettre pour toujours en dehors et au delà de la réalité. Mais prenez garde de vous y laisser entraîner malgré vous, car la réalité vous serait trop cruelle.

Comme il la connaissait bien, comme il savait quelle était la corde sensible de cette très jeune fille orgueilleuse, gâtée, habituée à voir en elle une sorte de phénomène d'espèce supérieure et qui ne pouvait vivre de la vie de tout le monde !

Elle souriait et serrait les mains de son maître avec effusion, comme pour le remercier d'être si charmant après avoir été si dur.

Mathys ajouta :

— Ma chère petite, conservez le souvenir de cet amour et soyez courageuse : rompez aujourd'hui même avec Hiler. Tâchez de ne le revoir jamais.

— Mon Dieu, le pourrais-je ? murmura Rosiane bouleversée, défaillante.

Mais, comme le peintre répétait énergiquement :

— Vous savez bien qu'il le faut.

Elle ne lutta plus ; elle finit même par acquiescer lentement, de la tête, aux arguments de Mathys ; et elle dit :

— Vous avez raison.

Il eut le tact de ne pas insister, et il évita de lui parler encore de peinture. Des yeux, il guignait sa grande toile commencée, avec ce regard gourmand des artistes affamés de travail après un certain temps dépensé en conversations ; mais il ne fit aucune allusion au sujet qu'il avait représenté là et, comme elle ne lui en disait rien, n'en dit rien non plus.

Des heures s'étaient passées sans qu'ils eussent seulement songé à déjeuner, et bien que Dirk eût maintes fois frappé à la porte de l'atelier pour avertir que l'on pouvait se mettre à table, que « Monsieur était servi... »

Pour ces êtres, tout intellectuels, la nourriture est la première chose qu'ils oublient dans les moments d'effervescence morale. La leçon de Lina était finie ; sans doute, M^{me} Ruysdael s'était retirée, car le piano était redevenu muet ; et Mathys, faisant la conduite à Rosiane qui s'en allait, lui dit avec un adorable sourire, venu plutôt de ses beaux yeux que de ses lèvres :

— Soyez heureuse, allez en paix.

Elle le quitta réconfortée, le visage resplendissant de la clarté qu'y mettait la décision du sacrifice à accomplir ; et elle répondit en l'embrassant :

— Vous me sauvez !

Quand elle fut dans la rue, elle se sentit réellement plus calme, comme si le vœu de son maître se réalisait déjà... , rajeunie et raffermie, aussi candide que le jour de sa première communion. La pluie avait cessé ; le ciel était d'un azur limpide et, en levant les yeux

sur les giroflées qui, devant la maison de Mathys, jaunissaient la crête du mur de l'ancien cimetière de Sainte-Gudule, elle pensa qu'il en était d'elle comme de ces fleurettes tout à l'heure trempées d'eau, bousculées par l'orage, prêtes à la chute, et qui, maintenant, se redressaient épanouies et fortes sous la caresse d'un rayon de soleil.

En rentrant chez elle, elle trouva Léon Hiler qui venait d'y arriver et qui, aussitôt qu'ils furent dans son atelier, lui dit, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre tranquille, égale, indifférente :

— Mademoiselle, j'étais venu ici ce matin pour prendre congé de vous et je ne l'ai pas fait : je quitte Bruxelles tantôt ; je vais en Suisse et j'y passerai toute la belle saison. De là, j'irai à Paris et, peut-être, à Alger, l'hiver.

Elle lui sut gré de n'avoir pas dit « Cannes » mais elle ne répondit point, surprise que l'an-

nonce de cette séparation, qui arrangeait tout, lui fit tant de mal. Aux premiers mots du jeune homme, et bien qu'elle comprit ce qu'il y avait de respectueux pour elle et de délicat dans cette résolution de la fuir, elle avait senti comme un coup rude au cœur ; et ce qu'elle souffrait était si atroce qu'Hiler en put voir l'effet sur son visage tout d'un coup contracté et qui blêmissait.

D'un élan, il se rapprocha d'elle et il balbutiait des phrases sans suite, où revenait cette exclamation qu'elle-même avait jetée une heure plus tôt chez Mathys :

— Je ne pourrai pas... je ne pourrai jamais !

— Il le faut... articulèrent les lèvres de Rosiane sans qu'elle fût bien sûre de l'avoir voulu.

Son ami répéta :

— Oui, il le faut.

Et sans prendre la main de M^{lle} Meyse, sans la regarder, sans tourner la tête, il la quitta comme on s'évade, disant seulement,

tandis que la porte à tambour se refermait d'elle-même sur lui :

— Adieu, adieu...

Le lendemain, une note dans les journaux mondains, à la rubrique *Déplacements et Villégiatures*, constatait le départ de M. Hiler pour Genève.

Rosiane la lut stoïquement.

IV

Pendant vingt mois, il eut cette force de rester éloigné de Rosiane, de voyager, de ne point lui écrire; et elle eut cette force de ne le point rappeler!

Si la jeune fille en souffrit, au moins n'en laissa-t-elle rien paraître. L'été survenant, on s'était installé à Uccle, et c'est beaucoup qu'un changement de milieu pour faire diversion à une peine morale. Sortie de son atelier de Bruxelles, où elle avait si constamment, si intimement reçu M. Hiler durant les derniers mois, où tout le lui rappelait, et transportée

à la campagne, dans un logis, dans un décor où jamais il ne s'était montré, elle dut moins fortement sentir le très grand vide causé, soudain, dans son existence, par le départ d'un homme non seulement aimé d'elle, mais qu'elle s'était accoutumée à voir chaque jour.

D'abord, certes, elle fut un peu désemparée et tout à fait endolorie de cette absence qui se prolongeait, qui était silencieuse et paraissait devoir être éternelle. Mais des paroles, dans sa conversation avec Mathys, avaient singulièrement éclairé Rosiane sur certaines fatalités redoutables de sa liaison avec Hiler ; et cela aussi entra pour un peu dans l'espèce de froideur raisonnable avec laquelle elle admit leur séparation. Elle était comme ces gens qui, après une chute grave, sentent un étourdissement qui les sort de leur personnalité et se cherchent :

— Vraiment, je ne suis plus moi-même... se disait-elle parfois en s'étonnant du peu d'effet que produisait sur elle cette séparation.

N'était-ce là que la première phase d'une douleur si violente qu'elle anéantissait en Rosiane, pour un moment, l'être sensible ? Peut-être. On a bien vu des malheureux qui, immédiatement après d'horribles accidents de chemin de fer où ils avaient laissé un pied, se levaient, inconscients de la souffrance et prêts à fuir le lieu du sinistre, avec la certitude qu'ils s'en tiraient sans aucune avarie, tandis que le membre mutilé, nettement séparé de la cheville, gisait à deux pas !

M^{lle} Meyse songeait qu'elle ne souffrait guère et en était surprise. En réalité, quelque chose, un ressort semblait brisé en elle, qui était seulement tendu à l'excès et comme engourdi. Sans qu'elle fût malade, elle changea beaucoup, s'affina encore, pâlit et, bien qu'elle ne se plaignît point et fût fort éloignée de se croire atteinte d'aucun chagrin très cruel, sa mélancolie alla bientôt jusqu'à la tristesse et on ne la vit plus rire.

Cependant, sa vie paraissait être ce qu'elle

avait toujours été et la jeune fille le pensait. Même, et quoi qu'elle ne pût plus rire du tout, elle souriait souvent, d'un beau sourire de personne supérieure à l'Humanité, et le prodiguait dès qu'elle voyait des amours fleurir sous ses yeux, des mariages se préparer dans sa maison.

Un, surtout, celui de Marthe Ermans, son amie la plus chère, la préoccupa vivement et, comme elle souhaitait de le voir s'accomplir, elle s'y employa de tout son cœur.

La vie de Marthe, — restée orpheline à vingt ans, avec un frère plus jeune et dénué d'énergie, avec des dettes dont elle voulut accepter la succession, bien qu'une simple formalité : la renonciation à l'héritage paternel, eût pu l'en exonérer facilement, — la vie de Marthe avait été toute de travail, de dévouement, d'abnégation. Grave et sereine, d'une taille admirable, elle avait la beauté d'une Minerve qui se fût humanisée pour devenir adorablement bonne ; et, si belle, elle avait

laissé sa jeunesse se passer à accomplir ce que Marthe nommait son « devoir » mais qui était un peu plus. A la vérité, elle se surmenait dans son ingrat métier de dessinateur, tandis qu'autour d'elle, chacun, plus ou moins, profitait de son extrême bonté en paraissant ne point s'en apercevoir ; et, bien souvent, elle avait dû imposer silence à ses aspirations les plus impérieuses pour se vouer à des travaux qui avaient valeur marchande sinon valeur d'art.

C'est ainsi qu'elle fournissait des croquis aux journaux illustrés, faisait des « motifs » d'ornements pour les libraires et se dépensait en leçons chez elle, dans les pensionnats et dans les familles, malgré un instinct hostile à l'improvisation forcée, hostile surtout à la pédagogie. Les jolis pastels, les délicats fusains qu'elle faisait et qui se vendaient bien étaient loin de valoir la composition qu'elle eût voulu faire, dont le thème la hantait, et qu'elle n'osait entreprendre : d'abord, parce

que le temps lui manquait pour une œuvre très profonde, très fouillée et, surtout, parce qu'une œuvre de ce genre, en déroutant ses clients ordinaires, n'eût certainement pas été un succès de vente. L'art dont l'artiste est contraint de tirer un métier a, parfois, de ces dessous navrants, insoupçonnés du public.

Pourtant, depuis des années, il était question du mariage de M^{lle} Ermans avec un charmant garçon qui l'aimait, Paul Heylissen, un architecte peu riche, mais jeune encore et plein de talent. Ils s'étaient attendus longtemps ; puis, Marthe avait rendu sa parole à son amoureux, par scrupule de l'accabler de toutes les charges qu'elle avait acceptées, elle, et dont il lui semblait que le poids dût les faire bientôt naufrager tous les deux.

C'est qu'au cours de ces patientes fiançailles, elle avait marié son frère, un bon enfant, un peu lâche, qu'elle parvint difficilement à caser dans une administration où il gagna douze cents francs, après un stage de dix-huit mois.

Il s'était marié selon son cœur, avec une jeune fille aussi pauvre que lui ; seulement, quand le ménage était par trop désargenté, c'est à la sœur qu'on avait recours. Et Marthe était si généreuse, elle était possédée d'un tel besoin de charité qu'elle n'avait pas hésité à prendre chez elle, pour l'élever à ses frais, l'ainée de ses nièces, une malade fillette que la mère, occupée de deux autres bébés, prétendait n'avoir guère le temps de soigner, et qu'on lui abandonna en ayant l'air de lui faire un cadeau.

Après trois années, durant lesquelles Marthe, constamment en alarmes pour cette si débile santé, n'avait pas dormi trente nuits pleines, après trois années, quand la petite sembla enfin viable :

— C'est assez prévoyant à toi, qui ne veux pas te marier, de nous avoir pris Jeanne, remarqua un jour sa belle-sœur, et ce n'est pas maladroit : tu te préparais pour plus tard une affection filiale, un dévouement et tu le savais

bien. Entre toi, qui l'auras eue constamment, et nous, qu'elle connaîtra à peine, elle n'hésitera jamais ; c'est certain. Et c'est toi qu'elle choisira.

— Sait-on ? fit doucement la tante, presque confuse de sa noble action qui prenait, soudain, la couleur d'un ingénieux calcul, et dont le cœur éclatait à l'idée qu'on allait peut-être lui redemander sa Jeanne.

Ainsi, tout ce temps avait passé pour M^{lle} Ermans dans un labeur sans gloire, dans un sacrifice sans récompense, et sa vie était magnanime, car, bien qu'elle ramât si courageusement dans les galères de l'art, son esprit gardait l'éperdu désir de l'œuvre haute, forte, lentement élaborée, produite non parce que l'heure du tirage va sonner, mais parce que l'inspiration est venue ; et, bien qu'elle vieillît dans le célibat, aucune âme féminine ne fut jamais plus tendre que la sienne ni mieux faite pour les douces émotions du mariage et de la maternité. Libre, son talent eût

été magnifique puisque, enchaîné, il avait déjà de très purs élans, de très nobles envolées.

De même, elle avait, de l'amour, de ce séduisant amour auquel elle renonçait, un sentiment exquis, et elle vouait aux enfants une prédilection passionnée qui lui faisait choisir, comme suprême récréation dans ses loisirs trop rares, celle de les voir s'ébattre dans quelque promenade publique et de jouer avec eux. Cette belle intelligence, volontiers, se baissait à la taille, aux puérités des petits encore sans pensée et sans paroles; cette nature exceptionnelle possédait tous les instincts de la femme la plus simple, la plus impressionnable, la plus véritablement « femme ». S'occuper du ménage, des menus soins de l'intérieur lui était une joie, et elle avait pour les travaux à l'aiguille, les plus vulgaires comme les plus délicats, une habileté merveilleuse qui, naguère, pendant une grande détresse des siens, lui avait servi, disait-on, à empêcher sa fa-

mille de tomber dans la misère : elle dessinait la nuit et brodait le jour.

Maintenant, Marthe avait trente ans et elle se mourait.

Elle mourait de fatigue, de dégoût et, aussi, de l'immense chagrin qu'elle avait éprouvé de ce que son fiancé l'eût prise au mot quand elle lui avait rendu sa parole en lui avouant les motifs de sa détermination.

Souvent, Rosiane, qui devinait le secret de son amie, avait offert sa bourse, sachant que ce mariage dépendait uniquement d'une question d'argent ; mais Marthe accueillait ses propositions avec une telle froideur, elle montrait tant d'énergie dans le refus que force avait été à la jeune fille de rester inactive.

Cependant, M^{lle} Ermans, s'affaiblissant davantage, devint moins absolue, et une si grande tentation de se laisser aller à son amour était au fond d'elle et se faisait visible que Rosiane crut pouvoir prendre sur elle d'aller trouver Heylissen et de lui dire qu'on l'aimait toujours.

— Je suis fiancé à une autre et je me marie dans un mois, répondit ce dernier aussitôt que sa visiteuse voulut lui parler de Marthe.

Et M^{lle} Meyse s'en retourna vers la malade, le cœur en deuil, anxieuse à l'idée que quelque chose de cette vérité pourrait lui parvenir ou que la pauvre fille sût jamais rien de la démarche qu'elle même venait d'entreprendre.

Cette triste histoire devait diminuer aux yeux de Rosiane son propre renoncement, et elle songea que ses peines à elle étaient bien légères en comparaison de celles-là.

Seulement, elle changeait avec une rapidité extraordinaire, devenait d'une minceur diaphane, de cette pâleur de cire qu'ont les jeunes filles menacées d'anémie ; commença à ne plus pouvoir supporter aucun travail un peu fatigant, aucune promenade un peu longue et s'évanouissait pour un bruit trop fort ou une odeur trop pénétrante.

Léon Hiler, fidèle à sa parole, continuait à voyager à travers l'Europe sans donner de ses nouvelles : Rosiane ne savait pas très bien si elle en eût souhaité et, même, en vint à envisager sans trouble la perspective du retour de son ami.

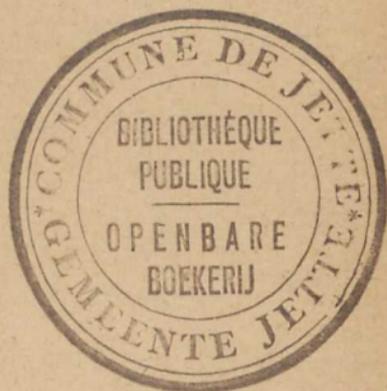
Elle pleurait sur Marthe Ermans, si profondément blessée, sans comprendre que le même mal la minait et que la souffrance était en elle comme le ver est au calice des roses caché, peu sensible, mais infailliblement destructeur.

Et pendant que Marthe, si nécessaire, ne voulant pas mourir, pour le désastre que sa perte eût causé, luttait contre la mort et, finalement, en triomphait après avoir appris le mariage de Paul Heylissen avec héroïsme, M^{lle} Meyse, au contraire, allait chaque jour dépérissant, sans se douter même qu'elle fût frappée ni du coup qui la frappait.

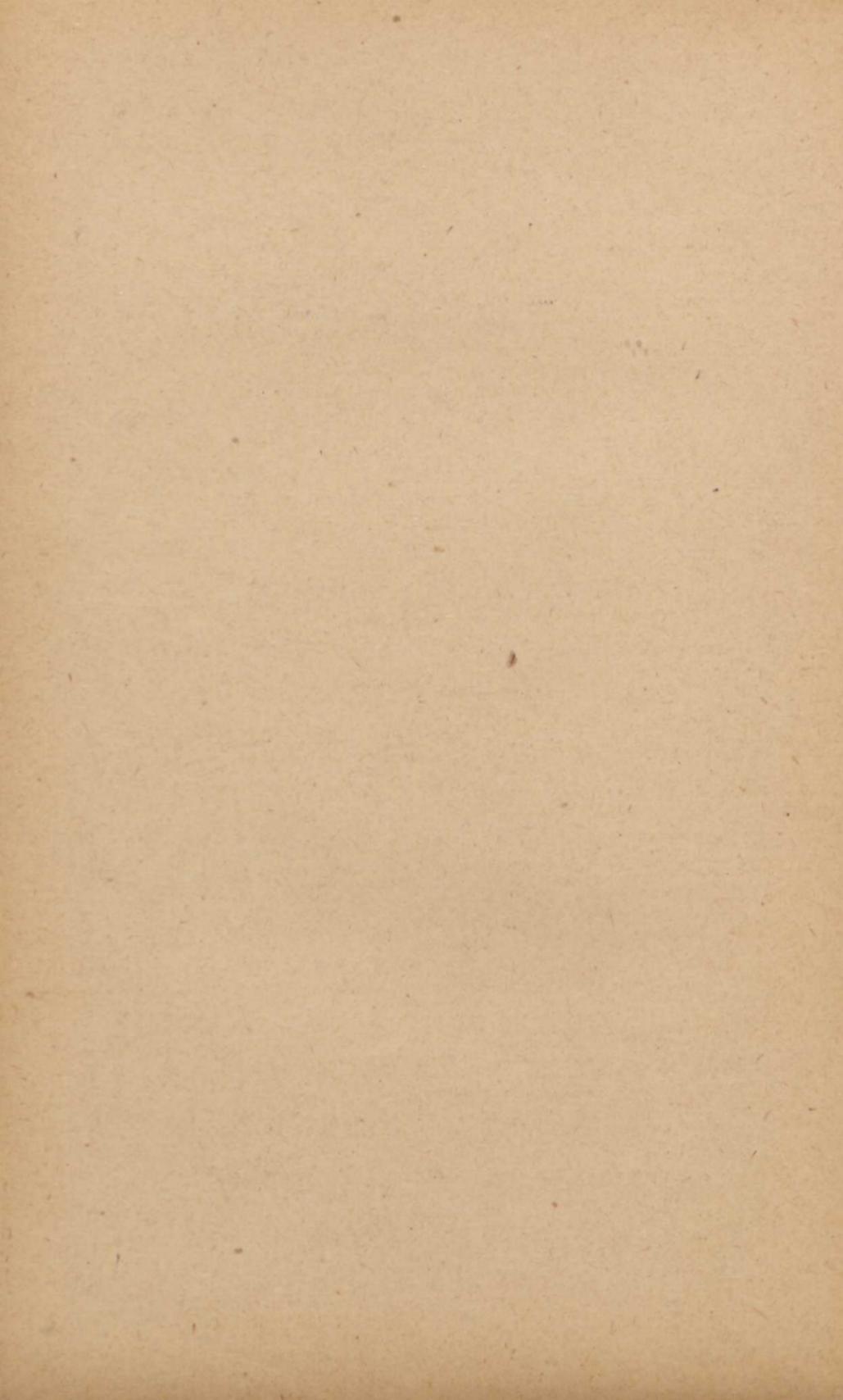
Cependant, le souvenir de l'absent l'occupait

toujours... mais c'était pour se féliciter de s'être vaincue :

— Qu'il vienne... oh ! qu'il vienne, songeait-elle parfois ; je peux le revoir maintenant. Je ne l'aime plus.



DEUXIÈME PARTIE



Un matin, après ces vingt mois, un coup de sonnette, donné d'une certaine façon, la faisait se dresser debout au milieu de son atelier où elle était occupée à peindre seule ; et les pinceaux volèrent sur le plancher avec la palette et l'appui-main, tandis que, fort pâle, Rosiane s'écriait :

— C'est lui !

Violemment, elle ouvrit la porte ; Léon était devant elle, le visage décomposé par l'émotion. La jeune fille le fit entrer et, avant qu'ils eussent échangé un mot, ils surent que la sé-

paration, en les faisant cruellement souffrir, n'avait eu aucun effet sur leur amour, que leur long silence avait été inutile et leur résolution de sacrifice impossible, car ils se retrouvaient absolument dans les mêmes dispositions d'âme qu'au moment du départ de M. Hiler.

— Mon Dieu, mon Dieu, que je vous aime ! fit-il, avec une sorte d'angoisse.

De là voir si changée, blanche comme une jeune morte, dans sa robe blanche, l'impressionnait profondément, et il avait une espèce de joie en devinant qu'il était la cause et serait le guérisseur du mal qui avait ainsi fait maigrir et pâlir Rosiane. Comme il se trouvait, par hasard, près de la porte :

— Ne partez plus ! supplia M^{lle} Meyse, je ne pourrais plus le supporter.

Ils se regardèrent et virent qu'ils s'adoreraient. Le temps des feintes, des faux-semblants, des comédies qu'on se joue à soi-même pour se donner le change sur une vé-

rité redoutable, trop certaine, était passé pour eux : ils s'adoraient. Léon venait de le comprendre et Rosiane connaissait, tout d'un coup, le mal vague dont elle avait presque inconsciemment souffert et sentait qu'elle en aurait pu mourir : ils s'adoraient.

Mais à mesure que cette conviction délicieuse s'imposait à eux, ils s'en effrayaient davantage et, comblés d'être réunis, s'éloignaient l'un de l'autre, évitant tout contact et jusqu'au moindre frôlement de leurs doigts qui se cherchaient.

Leur amour, dans son mystère et sa réserve, avait été si charmant en étant douloureux qu'ils craignaient toute réalité trop positive qui aurait pu le dépoétiser ; et quand, enfin, si impérieusement attirés l'un vers l'autre qu'il leur eût été impossible de triompher plus longtemps de ce magnétisme, ils se rapprochèrent, ce fut, entre les deux jeunes gens, comme un accord tacite, une sorte de convention, établie à la muette, de ne point

gâter ce qui avait rendu cet amour tout à fait particulier et exquis. Léon baisait Rosiane sur les yeux, d'un baiser tremblant, ailé, furtif. Il lui disait :

— N'en doutez pas, ma chère âme..., je suis à vous..., et je ne m'en irai plus..., et je viendrai ici comme auparavant..., et je vous aimerai comme alors, sans autre exigence..., toujours, toujours!

— Oh! que vous m'avez bien comprise! murmura-t-elle, extasiée, sans seulement remarquer ce que ce baiser donné et accepté mettait entre eux de très différent de leurs relations d'autrefois.

Ils se tenaient l'un près de l'autre, debout, comme si la félicité les eût pris à l'improviste et ne dût avoir pour eux rien de stable; mais ils étaient dans une de ces minutes bénies où l'on croit à la possibilité de l'impossible, à l'idéal fait vérité.

— C'est pour toujours! répétaient-ils, tellement émus qu'ils en pleuraient. Et ils dé-

fiaient l'avenir, car que pourrait le temps, que pourrait la vie contre une liaison qui allait échapper à leurs lois, qui ne connaîtrait ni la satiété ni la lassitude, puisqu'elle serait immatérielle ?

La reconnaissance de Rosiane pour cet homme, qui avait prévenu ses plus intimes, ses plus secrètes pudeurs et qui les respectait, était sans bornes ; et, lui, l'aimait tant, d'un sentiment si élevé et si noble, que l'idée seule d'en tomber avec elle aux réalités de l'amour le choquait comme l'idée d'une profanation.

Quelqu'un frappa à la porte de l'atelier :

— Partez, maintenant, fit Rosiane en tendant la main à M. Hiler.

La perspective de recevoir un tiers, lui présent, était déjà haïssable à la jeune fille, tant elle se rendait compte que quelque chose venait de se passer entre eux qu'il fallait cacher. Et elle eut de cela un regret, et elle en rougit.

Le soir de ce même jour, Rosiane s'étant approchée d'une fenêtre de la salle à manger donnant sur l'avenue, souleva le rideau de guipure ; et Mathys, qui était auprès d'elle, ayant dîné chez les demoiselles Meyse, vit son élève sourire, d'un sourire ineffable.

C'est que, dans l'ombre légère de cette soirée d'avril, la jeune fille, attirée là par on ne sait quelle magie, venait de reconnaître M. Hiler se promenant devant la maison, timide, agité, craintif comme un amoureux de quinze ans. Vivement, elle se dissimula dans l'embrasement ; mais le rideau était transparent, la chambre obscure, l'avenue éclairée par un réverbère et, même de cette place, elle pouvait facilement suivre tous les mouvements du promeneur sans être aperçue de lui.

Hiler se promenait-il vraiment ? Il s'éloignait, puis s'approchait de l'hôtel Meyse ; en contemplait longuement la façade, en touchait du doigt la porte, semblait prêt à sonner et, enfin, se retirait sans en rien faire. Ce

manège dura un certain temps; Mathys, lui aussi, l'avait reconnu, mais n'en montra rien. Rosiane demeurait immobile, souriante, oublieuse de tout le reste, à cent lieues de son maître qui l'observait sans mot dire. Et quand M^{lle} Kinna entra, suivie d'un valet de chambre porteur d'une lampe allumée, elle parut sortir d'un rêve. Elle s'écria, quittant précipitamment la fenêtre :

— Est-il donc si tard ?

— Comme elle aime cet homme ! songeait Mathys.

VI

Alors, ce fut le ciel. Rosiane se rassurait, n'avait plus ni scrupules ni inquiétudes : Léon et elle étaient d'accord et ils allaient vivre dans une grande félicité, en plein idéal. Le sens artiste, un peu romanesque, de la jeune fille s'exaltait à cette pensée. N'était-ce pas la réalisation de ses plus chimériques rêves que cette union de deux êtres supérieurs en une seule âme pure et adorante ?

Quand ils se revirent, le lendemain, leur bonheur était tel et ils en avaient une conscience si parfaite qu'ils furent éblouis, tous

les deux, de la flamme qui éclairait leur physiologie : Rosiane semblait encore affinée ; elle semblait plus jeune, d'un enjouement très naïf, rendue à cette sorte d'ingénuité qui embellit les yeux des adolescentes. L'amour de Léon était plus grave tout en étant aussi instinctif. Revenu à Bruxelles pour des affaires d'intérêt, après deux ans d'absence, il s'était trouvé d'une faiblesse d'enfant devant le désir de revoir M^{lle} Meyse et l'avait satisfait sans réfléchir, guidé par quelque chose de plus puissant que sa volonté et qui le poussait vers elle.

Maintenant, l'irréparable accompli, il n'avait pu se retenir d'envisager avec une certaine perplexité la situation extraordinaire que leur faisait leurs aveux, et il n'était pas sans préoccupation à l'idée de tout ce que leur amour allait entraîner de conséquences importantes pour l'avenir de Rosiane. Il la connaissait : le don de son cœur était bien un don absolu, éternel : M^{lle} Meyse ne se represen-

drait pas et comme, très vraisemblablement, lui-même ne pourrait jamais l'épouser, elle ne se marierait donc point ?

Pour lui, elle allait renoncer à tout ce que la vie doit apporter de joies naturelles, profondes et durables à la femme. Elle ne serait pas épouse, elle ne serait pas mère et vieillirait seule, sans rien de ce qui rend supportable la vieillesse féminine. Lui, de douze ans plus âgé que Rosiane, blasé déjà, et, peut-être, un peu las des aventures toujours les mêmes de l'amour ordinaire, pouvait espérer de cet amour d'exception d'incomparables jouissances..., mais celles que la jeune fille en retirerait seraient-elles bien suffisantes ? Il l'aimait si absolument que l'assurance d'être seul heureux était impuissante à lui donner un complet bonheur. Pourtant, la perspective d'un renoncement imposant une nouvelle séparation lui était odieuse :

— Je ne pourrais plus supporter cela ! se répétait-il.

Et, poussé par cette tranquille fatuité qui n'abandonne jamais le sexe mâle, il ajoutait :

— Ni elle non plus.

Mais il se jura de dire ses scrupules à Rosiane et il le tenta. Il ne fit que le tenter, car elle ne le laissa pas aller bien loin dans cette voie : aux premiers mots, elle lui fermait la bouche avec cette question :

— Vous m'aimez ?

Et, quand elle eut ajouté :

— Cela suffit...

Léon lui serra doucement la main en pensant que, vraiment, cela devait suffire. On eût dit que, d'un commun accord, délibérément, ils avaient résolu d'écarter tout ce qui aurait pu compliquer ou rendre plus difficile l'expression de leur tendresse trop longtemps contrainte ; ils voulaient goûter enfin l'exqu Coasté de ce sentiment en évitant ce qui aurait pu le déflorer ou en rompre le charme.

Nous avons ainsi, parfois sans nous en douter, des résolutions fort précises sur ceux

de nos actes qui paraissent le plus imprévus, le plus spontanés.

Désormais, pour Rosiane et Léon le monde extérieur fut à peine ; ils ne s'en occupaient guère, semblaient ne vivre que pour la minute où ils étaient réunis et, alors, se redisaient leur amour interminablement, car tous les deux avaient gardé une candeur singulière et comme une fraîcheur d'esprit.

La première fois que Rosiane appela M. Hiler par son petit nom, ce fut fortuit et tout à fait irrésistible, mais elle en rougit et demeura longtemps très troublée quand elle le prononçait. Un lien était entre eux, si intime que c'était comme s'il eût existé depuis leur naissance, et le peu de véritable connaissance qu'ils avaient du caractère l'un de l'autre en faisait, à de certains moments, deux étrangers. Pour Léon c'était comme si M^{lle} Meyse eût eu toujours douze ans et qu'il eût craint de désenchanter sa jeunesse par la révélation prématurée des réalités de la vie.

Ces réalités, pourtant, lui devenaient peu à peu évidentes et lui-même s'en apercevait bien, mais il se faisait scrupule d'y être pour quelque chose, observait avec elle la grande réserve qu'ont les hommes bien élevés devant les jeunes vierges, s'appliquait à vaincre sa passion quand elle parlait trop haut et, le plus souvent, se bornait, après avoir un peu relevé la manchette de sa robe, à baiser délicatement le poignet de M^{lle} Meyse.

Ils mirent six semaines à s'appeler couramment Léon et Rosiane, gardaient dans leurs tête-à-tête des formes extrêmement correctes, presque cérémonieuses, mais, furent bientôt tellement identifiés l'un à l'autre par la concordance de leurs âmes qu'ils n'avaient pas besoin de parler pour s'entendre. Souvent, après de longs silences, l'un d'eux disait à l'autre ce que celui-ci venait de penser et ils ne se trompaient jamais. Les jours où M. Hiller ne venait pas avenue Louise, il leur arrivait de se rencontrer dans la rue sans s'être

concertés pour cela, sans que rien eût pu apprendre à l'un d'eux que l'autre se trouverait à cet endroit, à cette heure, car ils en avaient décidé brusquement et ignoraient l'emploi qu'ils auraient fait de cette heure lors de leur dernière entrevue. Il arrivait aussi que Léon sonnait chez Rosiane tout juste quand elle souhaitait le plus ardemment de le voir paraître sans oser l'espérer. C'était une harmonie morale étroite, absolue, venue du fond de leur être immatériel et qui semblait se fortifier encore dans l'absence.

Ces preuves de l'hypnotisme qu'ils exerçaient l'un sur l'autre les comblaient de joie.

Pour le monde, où ils avaient toujours assez peu fréquenté, du reste, rien n'était changé entre eux ; leurs relations étaient ce qu'elles avaient été avant le voyage de M. Hiler. Celui-ci prenait de la réputation de Rosiane plus de souci qu'elle-même et s'ingéniait à un respect des convenances tellement scru-

puleux qu'on aurait pu le juger excessif. Lorsqu'il venait chez elle, il se défendait d'y rester plus longtemps que ne le permet une simple visite de politesse et s'opposait à ce que M^{lle} Meyse consignât sa porte aux autres. Il ne consentit pas non plus à venir la voir chaque jour, de crainte que cela fût remarqué; ses visites étaient espacées, irrégulières, et ils eurent souvent, à cause de cela, la déconvenue d'une présence importune durant tout le temps qu'ils passaient ensemble. Rosiane, avec cette superbe insouciance de la femme amoureuse, qui lui fait faire bon marché du *qu'en dira-t-on*, pourvu que celui qu'elle aime soit heureux, Rosiane se fût compromise cent fois si l'adoration très prudente de Léon ne l'eût retenue; et cela attendrissait la jeune fille en l'étonnant un peu.

Un jour, en arrivant chez elle, et comme, par extraordinaire, il se savait attendu, il fut surpris de la trouver prête pour la prome-

nade, le chapeau sur la tête, la voilette sur le chapeau, les gants boutonnés, dans une toilette exquise, printanière, couleur d'azur. Et elle s'écria, dès qu'il eut franchi le seuil de l'atelier.

— Tante Kinna a été appelée à Bruges, où elle a une vieille amie malade; elle est partie. Nous sortons, nous deux; nous allons à la campagne.

— A la campagne, à nous deux?... Vous n'y pensez pas!

— Si, si, au contraire, j'y pense et y ai pensé constamment depuis vingt-quatre heures. Je veux faire cela pour vous..., et aussi pour moi, ajouta-t-elle en s'intimidant un peu, de mettre ainsi mon bras sous le vôtre et de vous emmener dans quelque endroit où nous serons seuls, bien seuls, sans menace de fâcheux.

Et elle mettait son bras sous celui de Léon, et elle l'entraînait vers la porte, d'un joli mouvement tendre, presque enfantin. Il la serra

contre son cœur follement, mais il lui disait :

— C'est impossible, impossible..., pour une foule de raisons. On nous verrait ; nous sommes trop connus. Vous seriez compromise.

Rosiane laissa tomber ses bras le long de son corps, d'un air de découragement ; puis elle retira sa voilette, dénoua les brides de sa capote, ôta ses gants ; et elle murmurait :

— Je m'étais fait une fête de cela !

On était à la fin de mai, par une de ces matinées limpides où le ciel est d'un bleu de fleur, où l'éclat joyeux du soleil fait penser au plaisir qu'on aurait à se promener sous la fragile verdure des arbres, dans quelque site désert où les champs, au loin, blondissent, où les prés sont remplis de jacinthes et de renoncules. M^{lle} Meyse avait le cœur gros et, comme Léon la regardait en souriant, elle voulut rire, mais éclata en sanglots :

— Ce n'est rien, soupira-t-elle ; c'est nerveux.

Le jeune homme se taisait, redoutant qu'elle ne s'aperçût de l'effort qu'il lui fallait faire pour ne pas la prendre dans ses bras et l'emporter « à cet endroit où ils seraient seuls », où ils pourraient s'aimer sans contrainte et dont, certainement, il avait rêvé avant elle. De guerre lasse, dans l'effroi de trop prolonger un silence dangereux, il finit par lui parler d'un volume de poésie récemment paru, de la répétition de l'*Orphée* de Gluck, donnée la veille, à la Monnaie, où l'admirable voix de M^{lle} Armand avait fait merveille et qui promettait un succès délicat...

Déjà, il s'asseyait au piano et y jouait, d'une main fébrile, *l'Entrée aux Champs-Élysées*. Rosiane avait pris ses pinceaux, mais ne parvenait pas à peindre. Pour la première fois, depuis leurs aveux, elle venait de se rendre compte de la fausseté de leur situation. A ne jamais voir la famille de M. Hiler, à ne jamais en entendre parler, elle, qui ne connaissait point cette famille, avait fini par en

oublier l'existence, Elle se faisait l'effet d'une fiancée dont les fiançailles doivent se prolonger indéfiniment à cause d'un obstacle, en perdant de vue la nature de l'obstacle. Un mot de Léon venait de la rappeler à la réalité : « On nous verrait... »

On nous verrait ! C'est-à-dire : la chose la plus redoutable pour nous se produirait ; « On nous verrait » et l'on ne doit pas nous voir ; nous devons nous cacher. Cette obligation d'hypocrisie l'irritait en lui faisant horreur. Blessée, elle songea que son ami n'avait vraiment pas tant à se préoccuper de cela puisqu'elle-même ne s'en préoccupait point et, ce qui était bien féminin, elle regretta que cette proposition hardie d'une promenade seul à seule fût venue d'elle, — car Rosiane en avait attendu la vive reconnaissance de Léon et n'en recueillait, pour sa part, que de la souffrance un peu dépitée —.

Un nuage avait passé sur la sérénité de leur amour ; quelque chose comme un soup-

çon atrocement pénible avait effleuré l'esprit de la jeune fille : « Sans doute, pensait-elle, il craint d'être vu, autant pour lui, sur qui une autre femme a des droits, que pour moi, dont il respecte le bon renom. »

— Ma chère âme, qu'avez-vous ? demandait à ce moment précis M. Hiler, qui avait quitté le piano et passait son bras derrière la taille de Rosiane.

Elle voulut le dire, ne put pas, une pudeur la retenant, l'empêchant de prononcer certains mots ; et elle finit par sourire, sans expliquer autrement les larmes qui tremblaient aux pointes de ses cils, que Léon avait vues et dont il ne parlait pas.

Ce jour-là, il se défendit de rester près d'elle aussi longtemps que d'habitude ; et comme Rosiane s'en plaignait :

— Mademoiselle Kinna est absente ; nous sommes seuls... commença-t-il.

— C'est juste, mieux vaut nous quitter, interrompit la jeune fille, heureuse et, en même

temps, sourdement agacée qu'il eût cette prévoyance.

Et, tandis que, dévêtue de la toilette de promenade qu'elle avait faite pour M. Hiler et selon le goût de celui-ci, elle remettait elle-même dans l'armoire son chapeau, sa robe, son ombrelle, elle songea qu'un peu du bleu de son rêve allait se trouver enfermé là avec ce chapeau fleuri de bluets, avec cette robe couleur du ciel, et pourrait s'y bien faner.

VII

Cependant, M. Hiler ne se montrait si méticuleusement réservé que parce qu'il commençait à s'apercevoir de l'extrême difficulté de son rôle d'amoureux platonique d'une femme jeune, jolie, élégante, supérieure par les qualités du cœur et de l'esprit, et dont il se savait aimé.

D'abord, il avait beaucoup compté sur sa volonté formelle de ne point faiblir, sur l'innocence de Rosiane qui restait une amoureuse très enfant, sur le respect adorant qu'elle lui inspirait. Mais au bout de six semaines, des

éléments hostiles étaient en lutte dans son for intérieur, et deux mois ne s'étaient pas écoulés que Léon redoutait leurs tête-à-tête comme un danger. La scène de la promenade offerte et refusée, bien que désirée si vivement, lui fut un avertissement en même temps qu'une épreuve cruelle. Il finit par ne plus faire que de courtes apparitions avenue Louise, et la jeune fille qui, vaguement, devinait la vérité, n'insistait point pour qu'il vînt davantage, ne le retenait pas quand il venait.

Cela mit entre eux comme une petite gêne, un malaise dont ils souffrirent affreusement sans se le dire, et, depuis leurs aveux, c'était la première pensée qu'ils se cachaient.

Il leur arriva, durant les brèves minutes où ils étaient ensemble, de causer d'autre chose que de leur tendresse, de se reprendre à la vie extérieure et de paraître s'y intéresser. Même, ils se dominaient au point de pouvoir entreprendre et mener à bout des conversations banales auxquelles ils s'acharnaient,

sans les couper de rien qui rappelât leur grand amour ; et cela était si irritant qu'ils avaient envie de crier, mais se souriaient en songeant que de pouvoir se sourire ainsi payait bien des amertumes et que tout était préférable à l'horreur de ne se point voir.

Hélas ! une telle fatigue, une si immense tristesse dérivait de ces parades qu'ils sentaient bientôt la nécessité de s'étourdir, de s'échapper d'eux-mêmes.

Les salons artistes et littéraires de Bruxelles les revirent et l'on eut vite fait de remarquer l'air particulier qu'avait Rosiane : c'était quelque chose de plus résolu, de plus ferme et même d'un peu provocant.

De sa liaison avec Hiler, où tout devait être mystère, fausse apparence et contrainte, lui était venu un besoin d'hommages francs, de succès féminins publics et remarquables. C'est tellement la nature de la femme de vouloir être aimée et d'en être glorieuse qu'il ne lui suffit pas toujours de l'être en secret et qu'il

lui faut, le plus souvent, à toutes forces, la constatation, par les autres, de ses conquêtes. Cela explique tant d'étourderies commises par des amantes coupables, dont la faute n'aurait probablement jamais été connue si elles n'avaient pris le soin de se dénoncer elles-mêmes, avec cette sorte de petite témérité vaniteuse où entra pour beaucoup l'irrésistible tentation de faire savoir qu'il y avait de l'amour dans leur vie.

Rosiane, qui, habituellement, parlait peu, sembla prise, tout à coup, d'une fringale de causeries qui la mettaient en valeur, et elle ne fut pas trop dure aux jeunes gens qui lui faisaient la cour : M^{lle} Kinna put croire un moment, et tant était complète son ignorance de la vérité, à la possibilité d'un mariage qu'elle souhaitait ardemment pour sa pupille. Celui que Rosiane semblait avoir distingué si brusquement était ce statuaire Jean Dide qui avait, naguère, présenté Hiler chez les demoiselles Meyse. On le disait amoureux

d'elle depuis des années ; c'était un être magnifique et fort, au talent simple, robuste, sain comme sa personne, et qui avait la vogue.

— Il t'aime, il a du talent et du succès, il est bon..., épouse-le, répétaient en chœur M^{lle} Kinna et Marthe Ermans à la jeune fille qui, devenue très capricieuse, paraissait s'amuser extraordinairement à donner à Jean Dide des alternatives d'espoir et de désespoir.

Elle se bornait à hausser les épaules, sans répondre. Une fois, que les deux amies étaient seules, Marthe se risqua à lui dire :

— Crois-moi, le mariage, c'est la vie rationnelle de la femme, sa seule chance de bonheur en ce monde. Pour elle, en dehors de cela, tout le reste est faux, précaire, misérable...

— Eh ! *nous*, des femmes comme nous peuvent-elles jamais être dans la vie rationnelle ? fit vivement M^{lle} Meyse, et nous est-il permis de songer à un arrangement d'exis-

tence conforme aux canons de la société bourgeoise, à la fin commune à toutes les existences féminines? Sommes-nous comme tout le monde pour qu'il faille nous obliger à faire comme tout le monde?... Notre art nous a sorties des usages courants et notre sexe, avec notre talent, nous font doublement exceptionnelles. Que c'est très malheureux, je te l'accorde, car notre talent ne changera pas notre sexe, et il nous aura faites les concurrentes de l'homme sans nous armer physiquement pour la lutte contre celui-ci. Tu as souffert de cela plus que moi puisque, pour toi, les conséquences fatales de cette anormalité se sont produites complètement : tu as pris les charges, les responsabilités, les devoirs d'un chef de famille parce que tu en avais l'intelligence et que tu en fournissais le travail, mais tu n'en as pas les avantages et si l'on t'en accordait les droits, ton sexe saurait bien t'empêcher d'en profiter. Si tu pensais à M^{me} Jacob Ruysdael, cette grande toquée

d'art, dont Mathys t'a conté l'histoire comme à moi, tu verrais ces conséquences aller plus loin encore, jusqu'au désastre. A-t-elle eu raison, celle-là, de se marier ?...

— Mon Dieu ! quelle comparaison tu vas chercher ! interrompit Marthe.

— C'est pour te prouver simplement que je ne suis pas née pour le mariage, conclut M^{lle} Meyse : tu es exploitée, toi ; et que ce soit par un mari ou par un frère, tu le serais toujours ; son grand homme torture et ruine M^{me} Ruysdael ; moi, le moins que l'on me ferait, ce serait de m'empêcher de travailler. Une femme artiste, cela ne saurait avoir son attribution fixe dans un ménage, sinon pour y apporter l'argent de son gain.

Marthe, sans insister, secouait la tête, obstinément attachée à l'idée contraire, pleine de l'assurance que Rosiane lui cachait quelque chose. Remise, en apparence, de la profonde désillusion dont son cœur devait toujours saigner, l'adorable fille suivait avec la passion

aiguë d'un psychologue et l'affectueux intérêt d'une amie sincère les phases de la crise traversée par M^{lle} Meyse. Elle profita des dispositions visiblement plus mondaines de celle-ci pour essayer de la distraire d'une préoccupation qu'elle constatait sans en pouvoir pénétrer la cause ; elle s'efforçait par tous les moyens de la détourner de l'idée fixe, inconnue, mais certaine ; de la convertir à des idées de labeur réconfortant et de gloire, car, pour cette vaillante, déçue et navrée par l'amour, l'art maintenant existait seul ; et Rosiane travaillait bien peu.

Quand, dans l'atelier de l'avenue Louise où se retrouvaient les amis communs des deux jeunes filles, M^{lle} Meyse avait écouté les discussions, les controverses et, aussi, les belles utopies qui, parfois, transportaient pour une minute, en paradis, sur l'aile de l'Illusion, tous ces ouvriers du rêve, elle se sentait effectivement plus calme, revenue

à son premier idéal, au seul qui, sûrement, ne la tromperait pas, ne la trahirait jamais.

Et, alors, elle redevenait la créature de grâce et de charme qu'elle était : si peu terrestre qu'elle semblait étrangère à tout l'ordinaire de la vie et vouée exclusivement à ce qui en constitue la beauté, la poésie, l'allégresse.

Vers cette époque, elle fut surtout captivée par un ménage de musiciens hongrois, en tournée européenne, qui lui avaient été chaudement recommandés par des amis communs, et dont les concerts faisaient courir tout Bruxelles après avoir, de même, fait courir Paris, Londres et Vienne. C'étaient Jani et Lotte Farkas, des jeunes mariés qui avaient été d'abord le maître et l'élève.

Ils étaient extrêmement intéressants. Lui, génial, inspiré, portait sur un corps long et sec, d'une invraisemblable maigreur, une tête romaine, impériale qu'humanisaient et rendaient étrange des yeux gris pleins d'indéci-

sion ; et il offrait la contradiction d'un front haut, vaste, superbe et d'un menton trop court, indice certain d'un puissant cerveau desservi par une inguérissable faiblesse de la volonté. Ce Jani Farkas était l'inventeur d'une musique nouvelle, hardie, sauvage et déconcertante que le public ne goûtait guère. Aussi, l'artiste se risquait-il à la produire seulement dans les cercles d'initiés où, toujours, elle faisait grande sensation. Du reste, son habileté était égale sur tous les instruments à cordes et, s'il était un compositeur très discuté, c'était, par contre, un exécutant incomparable, dont la virtuosité avait été reconnue et acclamée partout.

Sa femme jouait de la harpe et n'avait jamais reçu d'autres leçons que celles de Farkas : frêle, fine et blonde, son profil suave était un peu effacé, mais paraissait délicieux aux lumières, quand, vêtue de tulle blanc, elle s'asseyait devant sa harpe au fronton gothique de laquelle étaient dressées deux co-

lombes d'or qui se becquetaient. On l'eût dite faite pour ce joli instrument, comme on l'eût dit fait pour elle. Les mélodies qu'elle y jouait étaient légères, vaporeuses, de peu d'accent et elle les rendait sans passion, d'un air doux, le regard au ciel, comme si elles lui eussent été soufflées par quelqu'un de là-haut. L'effet était irrésistible et c'était le meilleur succès du couple, dans sa tournée européenne, que cette interprétation aimable de Lotte, sa grâce aérienne, l'harmonie parfaite existant entre sa personne, sa physionomie et le caractère de sa musique.

Elle était folle de son mari en qui elle croyait comme en Dieu ; lui, la chérissait et s'était d'abord montré ravi de sa réussite. Quand elle n'était encore que son élève, il s'émerveillait du doigté si agile de Lotte et de la poésie de son jeu. Mais depuis qu'ils donnaient ensemble des concerts où, visiblement, les bravos s'adressaient à M^{me} Farkas, une sorte d'irritation inavouée et peu précise était venue à

Jani contre sa femme. Il lui arrivait, dans le règlement de leurs séances publiques, de réduire le nombre des morceaux qu'elle aurait à jouer, de n'y laisser à la harpiste qu'une place infime. Sur les affiches et les programmes, il faisait imprimer son nom à lui en vedette et avait soin de le décorer du titre de « compositeur », tandis qu'il prodiguait à sa compagne celui « d'exécutante ». C'était insister sur ce qui sépare l'artiste créateur de celui qui interprète l'œuvre des autres. Et quand, après un hymne tzigane ou une rhapsodie populaire à Budapest, l'auditoire, peu sensible à ces subtilités de la réclame, bissait M^{me} Farkas en redemandant l'air qui avait plu, son mari, de la coulisse, lui faisait signe de ne pas recommencer. Elle subissait cette tyrannie sans révolte, avait une divine patience où ne perçait point la pitié. Si leur pain n'en avait pas dépendu, elle eût, sans doute, renoncé à paraître à côté de son mari dans les concerts ; mais, elle le savait, ce qui

les faisait réussir c'était son talent, à elle, ce talent à la portée de toutes les intelligences et qui subjuguait la foule précisément parce qu'il ne réclamait d'elle aucun effort de pensée ou d'attention. Le génie ne saurait être vraiment apprécié que par une élite et, pour Lotte Farakas, son Jani avait du génie. C'est ce qu'elle lui répétait constamment quand elle le voyait envieux, au point d'en pleurer, des faciles applaudissements qu'elle-même récoltait.

Un jour, pris d'un mal subit au moment de monter sur l'estrade, comme il devait se faire excuser auprès de leur impresario, il alla jusqu'à supplier sa femme de ne pas jouer, elle non plus : il eût trop souffert de se la représenter triomphante tandis qu'on ne le verrait même pas lui..., qu'on ne le réclamerait point, sans doute !

Et elle y consentit. Ce caprice, que rien de légalement valable ne justifiait, leur coûta trois mille francs en dédits payés et cachets perdus, mais ils eurent quelques semaines de paisible et bonne tendresse.

C'est alors que Rosiane fit plus intime connaissance avec eux : leur tournée s'interrompait forcément par cette période d'accalmie qui précède les villégiatures et ils ne devaient la reprendre qu'au moment des pleines vacances, où ils s'étaient engagés à donner des concerts dans les villes d'eau de Belgique. M^{lle} Meyse avait voulu profiter de ce temps de repos qu'ils avaient, pour faire leur portrait. Elle tenait à les peindre réunis sur la même toile, la femme à sa harpe, le mari à son violon, jouant un duo. Ils venaient poser avenue Louise, et quand Jani Farkas s'y rencontrait avec M. Hiler, c'était une bonne fortune pour tous les deux, car, sur les questions musicales, leur esthétique était pareille.

Du reste, le compositeur se montrait, dans la vie ordinaire, un excellent, un très sympathique garçon, cultivé, distingué, parlant français difficilement, mais qui trouvait toujours, même en cette langue, le mot juste, quand c'était d'art qu'il parlait. Jani ne deve-

nait intraitable que sur la question de ses concerts et des succès de sa femme.

Maintenant, cela était oublié et, à les voir ensemble, nul n'aurait pu croire qu'une rivalité eût jamais existé entre les deux époux. C'était pour eux un recommencement de lune de miel : ils se contemplaient avec adoration, insoucieux des personnes présentes et quand, après la pose, ils prenaient congé : elle, rayonnante, dans toute la joie d'avoir reconquis son bien-aimé et lui, lui souriant avec ivresse, Rosiane et Léon ne pouvaient se retenir de s'écrier mélancoliquement :

— Comme ils sont heureux !

Le spectacle de cet amour comblé et légitime leur était presque pénible en les charmant.

VIII

La fatalité voulut que ce fût justement dans l'après-midi d'un de ces jours de pose du ménage Farkas que Rosiane, conviée au Parc par Marthe Ermans et sa nièce Jeanne, y rencontrât Hiler, tandis qu'il menait la cadette de ses filles voir quelque Guignol. Il la tenait par la main et riait avec elle, de l'air d'un papa très fier de promener une si jolie enfant et qui la gâte; elle lui ressemblait d'une façon prodigieuse, avait sa tournure, toute jeune qu'elle fût, sa coupe de visage, ses traits et, surtout, ses yeux.

Or, comme M. Hiler, qui venait enfin d'apercevoir Rosiane, la saluait, cette petite considéra M^{lle} Meyse d'un regard noir, de ce regard farouche qu'ont les enfants pour les personnes antipathiques à leur instinct : ils ont tous cette seconde vue qui ne trompe pas et guide leur premier mouvement. La fille de Léon Hiler dut immédiatement, — par quel miracle de sensibilité jalouse? — deviner l'ennemie en cette dame, inconnue de sa mère, devant qui son père s'inclinait avec une déférence si appuyée. Et elle ne salua point; elle s'éloigna vite, pendue plus despotiquement au bras d'Hiler, en fixant toujours Rosiane de ses grands yeux hostiles, sans un mouvement de politesse.

Deux heures plus tard, alors qu'ils avaient eu juste le temps, l'un et l'autre, de revenir du Parc, après y avoir un peu flâné, Léon, aux pieds de Rosiane, dans l'atelier de l'avenue Louise, répétait, d'une voix qui donnait

à cela une portée fort grave, qui voulait faire croire au sacrifice de toute affection en dehors d'elle :

— Je t'aime uniquement.

Mais, le regard adorant de l'homme, elle le voyait dans les yeux de l'enfant et, malgré elle, en voulait à Hiler de cette ressemblance.

Leur rencontre de l'après-midi avait fait un mal affreux à la jeune fille et, en ce moment-là, elle éprouvait de cette liaison avec quelqu'un ayant des droits et des devoirs étrangers à elle-même un agacement intolérable qui, bientôt, lui fit dire avec humeur :

— Laissez-moi ; je suis lasse. Oh ! si, si lasse !

Elle se comparait à Lotte Farkas, tant aimée de son mari et ouvertement, malgré les orages de leur rivalité d'artistes ; et elle l'enviait.

Dès cette minute, où Rosiane avait eu la lassitude très réelle de son amour, Hiler et elle eussent dû se fuir, renoncer à toute rela-

tion définitivement, briser sans retour une situation sans issue et leur première pensée fut de le faire.

Ils eurent le courage de l'entreprendre, non d'y persévérer. Se séparaient-ils en se disant : « Adieu »?... Aussitôt, le geste chagrin, le soupir de l'un des deux — souvent, des deux ensemble — les faisaient retomber aux bras l'un de l'autre, avec, sur les lèvres, ce mot suppliant prononcé à l'unisson :

— Pas encore !

Une promenade à Groenendael, par la forêt de Soignes, avait été projetée pour le lendemain entre Rosiane, M^{lle} Kinna, deux jeunes peintres, Jean Dide et Marthe Ermans accompagnée de la petite Jeanne. Le rendez-vous était chez les demoiselles Meyse, et bien que l'après-midi s'annonçât un peu lourd et orageux, Kinna, Marthe et Jean Dide insistèrent tellement pour ne pas manquer cette partie, que Rosiane se laissa convaincre. On prit donc bourgeoisement un tramway en destination du Bois; mais, comme on y arrivait, de

larges gouttes d'eau commencèrent à tomber et la petite troupe s'avoua très peu disposée à s'aventurer sous les arbres.

— Ma maison est à deux pas, avenue Le-grand, fit alors Dide, et si vous permettiez, mesdames, à un misérable célibataire de vous offrir l'abri de son toit, il en serait bien heureux...

— Nous acceptons volontiers, dirent avec un empressement que M^{lle} Meyse s'expliqua plus tard, sa tante et son amie.

Elle, au contraire, protestait, peu désireuse de pénétrer en cette demeure que le statuaire, selon les on-dit, n'avait achetée qu'en vue d'un possible mariage avec elle et qui était meublée pour lui plaire, affirmait-on, pleine de ses fleurs préférées, des œuvres de ses maîtres d'élection. Y mettre le pied, sachant cela, semblait à Rosiane une concession, une sorte de faiblesse coupable envers ce garçon qui l'aimait, vis-à-vis duquel elle avait des torts déjà et à qui elle ne pouvait ni

ne voulait plus donner aucune espérance.

Cependant, l'orage s'approchait ; le ciel était tout noir, la chaleur accablante et, dans les rhododendrons du Rond-Point, un vent furieux passait qui, rué sur la forêt comme une trombe, y soulevait des nuages de poussière et semblait prêt à déraciner les marronniers de l'avenue Louise ; des feuilles s'envolaient au loin, fripées, mises en pièces. Hésiter par un pareil temps à accepter l'hospitalité de Dide eût été ridicule.

Rosiane se rendit aux raisons des autres et l'on se trouva devant le seuil du statuaire au moment même où, l'orage éclatant enfin, une averse sonore et ruisselante s'abattait sur l'avenue Legrand.

Jean Dide faisait entrer ces dames dans la salle à manger où elles virent une collation servie ; et, dès lors, la fortuité de cette visite parut très discutable à la jeune fille. Sans doute, à défaut de la pluie propice, tout autre prétexte eût aidé à l'amener là. Et elle fut

sur ses gardes, elle se promet d'être d'une circonspection extrême dans ses actions comme dans ses paroles.

Le statuaire, après avoir fait asseoir la tante Kinna et Marthe à ses côtés, voulut placer Rosiane vis-à-vis de lui, au milieu de la table et, en l'y conduisant, il dit, d'un ton un peu ému, avec une timidité d'homme vraiment épris et qui le fit rougir jusqu'à la racine des cheveux :

— Voulez-vous bien être ici, pour cette fois, la maîtresse de la maison ?

Résolue à refuser, mais embarrassée des termes qu'elle emploierait pour cela, elle regarda d'abord, les deux peintres, debout à ses côtés, dans une attitude de correction parfaite; et les deux femmes, qui souriaient, en face, d'un air complice; elle regarda Jean Dide qui semblait anxieux de sa réponse jusqu'au malaise. Elle eut pitié de ce bon géant, amoureux avec une gaucherie si touchante, et dont les yeux l'imploraient.

Elle fit ce qu'elle devait bientôt regretter d'avoir fait : elle accepta cette place que Dide lui avait réservée. Et, tout naturellement, amenée à ce résultat par la force des choses, l'air ambiant, la coalition obstinée de toutes les personnes présentes, cette sorte de suggestion qui fait céder, malgré soi, à la volonté d'autrui quand on est seul contre plusieurs, elle joua chez lui, au cours de ce repas soi-disant impromptu, la maîtresse de la maison qui reçoit des invités. Dide, lui-même, par une délicatesse excessive, fit semblant d'en être. Et elle alluma le samovar, s'occupa de la confection du thé, passa à chacun sa tasse, suçant à mesure, selon les goûts. Dide, muet, la considérait en joignant les mains. Il était ivre de joie, dit bientôt des paroles absurdes, d'ineffables bêtises qui firent froncer le sourcil à la jeune fille, qu'elle s'accusait d'avoir provoquées, mais qui l'attendrissaient. Elle fut gaie, aimable, indulgente à ce grand bonheur, sans courage pour le dé-

truire si vite... Et puis, sait-on à quels secrets mobiles l'âme cède parfois sans bien s'en rendre compte ? Certes, Rosiane adorait Hiler uniquement ; mais la rencontre qu'elle avait faite la veille, au Parc, de ce père avec son enfant, l'avait blessée au plus sensible de son amour. Elle commençait à comprendre l'impossible et le fou de cette liaison qui n'en était pas une, à pressentir la désastreuse influence que cela allait avoir sur sa vie. Elle souffrait depuis longtemps du caractère équivoque de toute cette aventure...

Et là, dans ce frais logis, arrangé selon son inspiration occulte, où tout avait la ressemblance de ses prédilections, un homme se tenait à l'ordre de son caprice, lui offrant prosterné ce que l'autre ne lui donnerait probablement jamais et dont le manque la faisait le plus souffrir : la régularité, la sécurité, l'honorabilité dans une tendresse venue librement et qui pourrait s'épanouir de même.

Elle se laissa aller au charme de l'heure, à la griserie des choses. La serre ouvrant sur la salle à manger de Jean Dide était pleine d'orchidées roses, et il lui en cueillait un bouquet, répétant d'une voix triomphante :

— Je savais bien, moi, que ce sont vos fleurs préférées !... Et les roses, pas les violettes. Les violettes sont déjà devenues vulgaires. Mais les roses sont vraiment rares et exquisés dans leur nuance soyeuse, dans leurs tons doux de pastel de Fragonard, dans leur forme désordonnée...

Elle les accepta.

On avait visité, tour à tour, le jardin, vaste et touffu ; l'atelier, où des œuvres fortes et saines étaient ressemblantes à l'artiste qui les avait conçues et qui les montrait avec une simplicité digne, une modestie dont la sincérité le grandissait, car elles étaient vraiment de premier mérite. On avait visité la bibliothèque, les cuisines et jusqu'à la chambre à coucher : une chambre à coucher merveilleuse,

tout en pékin blanc semé d'oiseaux mauves, que Dide n'occupait point, conservait neuve sous des housses, mais que, pieusement, il ornait de fleurs chaque jour et qu'il avait si bien parfumée à l'iris et au réséda qu'en y mettant le pied on croyait entrer dans un sachet. Rosiane, un peu gênée, se borna à jeter, du seuil, un froid regard dans la pièce pendant que les autres femmes, moins discrètes, disaient :

— Comme c'est joli !

Mais, en redescendant l'escalier, on vit, par une fenêtre ouverte, que la pluie diminuait. Même, du soleil recommençait à luire dans le ciel lavé. On repara de la promenade ; l'averse, très violente, n'avait pas été assez continue pour que les allées du Bois fussent impraticables et, après la grosse chaleur du matin, c'eût été dommage, vraiment, de ne point profiter du charme de l'air rafraîchi, de la forêt balayée de sa poussière.

Les hommes burent un dernier verre de xérès, les femmes, une dernière tasse de thé ; Jeanne abandonnait enfin le pot de confitures dont elle s'était emparée dès le début du lunch.

Marthe la mit entre elle et l'un des peintres ; le second de ces artistes offrait son bras à M^{lle} Kinna Meyse ; et la caravane reprit ainsi le chemin du Bois ; Jean Dide ouvrait la marche avec Rosiane. M^{lle} Ermans et son cavalier, ralentis par les petits pas de l'enfant, et l'autre couple, qui marchait lentement à cause du peu d'agilité de la vieille fille, furent vite dépassés par les deux jeunes gens.

Dide et Rosiane étaient des premiers au Bois, et après qu'ils eurent attendu les autres un temps raisonnable, le statuaire décida sa compagne à poursuivre :

— Ne fût-ce, objectait-il, qu'afin de nous sauver des refroidissements dont une trop longue station sur la terre encore détremnée, sous

la verdure encore humide, nous rendrait sûrement victimes.

Insensiblement, il l'entraînait vers une allée profonde, le *Chemin de l'Ombre*, parée d'un épais feuillage qui laissait tomber, çà et là, dans de la lumière verdâtre, une limpide gouttelette d'eau où tremblait le soleil.

Dide ne parlait pas : le bavardage n'était point son défaut, et, dans ce moment-là, il semblait moins que jamais disposé à s'y livrer ; mais je ne sais quoi de nerveux dans sa démarche, dans son attitude, dans la façon dont il serrait contre lui le bras de Rosiane, annonçait une préoccupation extraordinaire, une résolution qui allait se formuler et se défiait d'elle-même. Quelque chose de très grave planait entre eux, leur donnant, à lui, de l'angoisse..., à Rosiane, une vive perplexité. Elle souhaitait qu'il continuât de se taire, qu'aucune parole, qu'aucun mouvement ne trahît d'une manière certaine, positive, irréparable, ce qu'il voulait et n'osait lui dire...,

enfin, que quelques jours passassent sur cette minute d'attendrissement et de lâcheté qu'elle avait eue chez lui et durant laquelle elle avait admis, sans aucune sensible révolte, l'idée d'être la maîtresse dans la maison de Jean Dide.

Il parla; il lui prit la main...

Et le malheur voulut que ses paroles — paroles contenues, imprécises, suppliantes — fussent celles de l'autre, en une circonstance analogue; que son geste rappelât à Rosiane d'autres gestes!

Elle se vit tout près du parjure, eut horreur d'elle-même. Et son âme vola vers Léon dans un élan qui confirmait le don qu'elle lui en avait fait naguère. Quand Dide, enhardi par le silence de M^{lle} Meyse, qu'il prenait pour un acquiescement, s'inclina pour lui baiser les doigts, elle ne put retenir un cri tellement douloureux qu'il demanda, bouleversé :

— Je vous ai fait mal ?

— Oui ; oh ! oui, répondit-elle, en s'en retournant vers M^{lle} Kinna qui accourait.

Rosiane sanglotait et, comme Marthe, qui se doutait de la vérité, car elle avait poussé Jean Dide à cette déclaration, demandait à son amie :

— Il a parlé, n'est-ce pas ? Il t'a avoué son amour ?

— Il me fait horreur, répondit la jeune fille, débarrasse-moi de lui.

Le pauvre garçon n'avait pas attendu cette phrase cruelle pour rebrousser chemin et, prétextant un brusque malaise, il s'obstina dans le dessein de rentrer chez lui, malgré les instances de M^{lle} Kinna et des peintres qui ne comprenaient rien à ce caprice.

Dès lors, la promenade fut morne ; Rosiane paraissait nerveuse, agitée ; M^{lle} Ermans lui gardait une petite rancune et le laissait voir ; enfin, la tante Kinna trouvait la marche fatigante et demanda bientôt à rentrer. Ce qu'on fit.

La première fois qu'elle revit M. Hiler après cette scène, Rosiane fut avec lui d'une tendresse exaltée qui trouvait pour s'épancher des mots délicieux, d'ineffables caresses de langage ; elle lui répétait sans cesse :

— Je t'aime, va ! Tu ne sauras jamais à quel point je t'aime.

Et, rien que cette constatation faite à ce moment, exprimée par de telles paroles, était un indice que, déjà, elle l'aimait moins.



X

Pourtant, ils eurent encore deux exquis^s semaines : les demoiselles Meyse avaient pris leurs quartiers d'été à Heyst ; or, la veille de l'installation de ces dames en leur villa de la Digue de mer, Hiler, rendu inquiet de toute nouvelle séparation par on ne sait quel pressentiment, rendu ombrageux contre un danger à lui inconnu, mais qu'il lui semblait voir planer sur leur tendresse, demandait à Rosiane :

— Me gronderiez-vous, ma chère âme, si je vous suivais là-bas ?

— Vous gronder ? faisait-elle joyeusement, vous gronder ?... Non, certes, car j'en aurais un grand bonheur.

Et il l'y avait suivie ; il s'était installé à l'hôtel de l'Océan, tout près de l'habitation de ces dames. La villégiature donnait plus de liberté à leurs relations et ils se virent chaque jour. Même, ils risquèrent là ce que jamais ils n'avaient osé à Bruxelles : une promenade en tête-à-tête. Ils s'en étaient allés ainsi, par une après-dînée superbe, à travers la grève et les dunes, dans une solitude que rendait plus imposante la houle sonore des flots ; et Rosiane disait à son ami :

— Tu vois, il n'y a personne d'ici à bien loin ; nous sommes seuls tous les deux..., ce dont j'éprouve une joie indicible et, aussi, une grande fierté, car tu es ardemment, absolument amoureux de moi ; je le sais et je ne redoute rien : tu m'aimes encore plus que ton amour.

Elle était debout sur le sable de la plage, vêtue d'une soie de Chine mauve qui avait des reflets d'aurore sous un glacis couleur de pervenche ; un fichu de crêpe gris dont les pointes flottaient au vent, lui entourait le cou et il y avait de ce même crêpe à son chapeau. Elle était, en effet, très paisible, avec le regard d'un enfant et la grâce heureuse, souveraine, triomphante de la femme qui aime en se sachant aimée.

Léon eut un élan vers elle, élan de passion que l'approche de cette figure si suave, si extraordinairement affinée et candide dans l'air léger, parmi les douces nuances qui l'enveloppaient, transforma vite en mouvement de respect enthousiaste pour cette belle, pour cette pure confiance.

Et, vraiment, il était satisfait si pleinement, lui aussi, d'être là avec elle, seul à seule, qu'il éprouvait le besoin de se le répéter à lui-même, de le crier à toute la nature :

— Je suis heureux, je suis heureux ! prononça-t-il gravement.

Tout devait les réjouir, du reste, dans cette promenade, et, d'abord, de se donner le bras en marchant ; de se parler cœur à cœur sans la crainte des portes qui s'ouvrent inopinément, des visiteurs dont l'irruption dans un appartement peut rompre le charme des plus délicieux entretiens.

Admirer ensemble la mer et le ciel leur était un enchantement, et ils ne se fatiguaient pas de se communiquer leurs impressions sur le spectacle étalé devant eux. Rosiane y voyait d'incomparables sujets de tableaux : Léon percevait dans le bruit des vagues de prodigieux thèmes à mélodies, qu'il eût voulu noter. Et ils se raillaient mutuellement :

— Ah !... peintre que vous êtes ! s'écriait M. Hiler.

— Musicien ! répliquait M^{lle} Meyse.

Mais leur subtil esprit de personnes supérieures était ravi de découvrir cette acuité

chez eux du sens artiste qui n'abdiquait pas, même dans un pareil moment.

Ils étaient sans désir, dans une grande sérénité, une allégresse surhumaine. Et, comme ils revenaient vers Heyst, Rosiane, la tête calmement appuyée sur l'épaule de son ami, osa lui dire, une flamme de pudeur au front :

— N'est-ce pas, mon cher amour, qu'aucune jouissance matérielle n'aurait pu vous donner rien de meilleur que les minutes passées là et qui furent si exquises ?

— Tu en doutes ? murmura-t-il, en attirant à lui le front empourpré de cette femme dont les virginales audaces ignoraient qu'elles fussent affolantes.

Cependant, il partit deux jours plus tard. Il avait promis d'écrire et n'écrivit pas. Son appréhension de compromettre M^{lle} Meyse avait toujours été si pointilleuse qu'il redoutait même les lettres — susceptibles de s'égarer, qu'à défaut du destinataire d'autres peuvent ouvrir — et, au moment de la quitter, il ré-

pondit à Rosiane, quand elle insistait pour qu'il ne la laissât point sans nouvelles durant les longs mois où ils allaient être séparés :

— Je ne puis vous écrire que des choses banales, si peu ressemblantes à la vérité de nos sentiments. A quoi bon ?

Elle pensait que la banalité ne s'imposait pas forcément en cette affaire ; trouvait, d'ailleurs, que les lettres de Léon, eussent-elles été banales, l'auraient toujours un peu instruite de la vie menée par celui-ci loin d'elle, et l'avait tant pressé, cette fois, qu'il avait fini par prendre l'engagement de lui envoyer au moins un billet chaque semaine. Ce qu'il ne fit pas et dont Rosiane souffrit.

XI

L'arrivée du ménage Farkas qui, après avoir brillamment réussi à Ostende, acceptait de se produire au Kursaal de Heyst, apporta un dérivatif à la mélancolie de la jeune fille : M. Hiler, rentré à Bruxelles depuis un mois, la laissait absolument sans nouvelles. Les deux semaines de délicat bonheur qu'ils venaient de passer ensemble étaient trop proches encore pour qu'elle doutât de lui, mais une inquiétude la harcelait qui lui faisait voir dans ce silence elle ne savait quoi de grave, de douloureux, de menaçant.

Aussi, après avoir installé Jani et Lotte dans la plus jolie chambre de la villa :

— Ah ! ma chère petite, dit-elle à M^{me} Farkas, qui la remerciait de son chaleureux accueil, c'est moi qui suis bien aise de vous voir. J'avais le spleen ; le spectacle de votre félicité reconquisé me fera du bien.

— Je ne le crois pas, murmura Lotte.

Et Rosiane, qui s'en allait, refermant sur ses hôtes la porte de leur appartement, remarqua seulement alors l'air soucieux de la jeune femme.

— Auriez-vous de la peine, vous aussi ? lui demandait-elle peu après, quand Lotte, allégée de la poussière du voyage, rafraîchie par un changement de toilette, vint la trouver sur la véranda de leur gaie demeure.

— C'est Jani, fit la petite Hongroise, d'une voix mourante.

Et elle avoua quelque chose de la dure vie

qu'il lui faisait depuis que leurs tournées avaient recommencé :

— J'ai peur pour lui de la folie, dit-elle toute frissonnante. Il grince des dents maintenant quand on m'applaudit et, avant-hier, comme je rentrais avec un bouquet dans la salle d'accord où il était à attendre son tour, il m'a pris ces fleurs et les a jetées par la fenêtre, en me défendant de satisfaire les rappels ni de reparaitre sur l'estrade...

Mais comme Rosiane, outrée, s'écriait :

— C'est trop fort ; je vais lui parler, moi !

— N'en faites rien ! supplia M^{me} Farkas. Il a raison ; on le pousse à bout. Votre public le méconnaît, ne comprend rien à sa musique..., et c'est un bien grand artiste ! Comment Jani pourrait-il assister froidement au succès qu'on me fait, à moi, qui suis si peu, qui n'existe que par lui, dont le talent est simple virtuosité due aux leçons d'un excellent maître ! J'en souffre, allez : j'en souffre pour lui à qui cela est si sensible, et j'en

souffre pour moi, qui adore mon mari, et qui l'admire, et qui tiens à sa gloire plus que lui-même. S'il était possible de lui donner mes misérables succès, avec quelle joie je les mettrais à ses pieds ! Mais, partout où nous allons, c'est la même chose : on applaudit exagérément mes petits airs et quand vient le tour de Jani, on semble tout désorienté de l'entendre ; on l'écoute, avec une sorte de malaise. Je vois cela, j'en suis navrée et, le croiriez-vous, ma chère, le pauvre garçon m'en veut de l'avoir vu ? — N'allez pas me juger trop sévèrement parce que je me plains de lui, reprit Lotte bien vite, mais il est devenu si irritable ; il m'a fait tant, tant de chagrin !

Les larmes qu'elle retenait depuis le commencement de son récit la suffoquèrent et elle fut longtemps sans pouvoir parler. Enfin, elle poursuivit avec véhémence, d'une voix saccadée que les sanglots rendaient, par moments, inintelligible :

— Hier, à Ostende, après le concert, il m'a dit... oh ! il m'a dit... que j'étais une mauvaise épouse, une femme coquette qui se faisait faire la cour par le public et qui trahissait son mari *pour de l'argent*. Pensez : pour de l'argent ! Tandis que si je collabore aussi activement à ces concerts, c'est que sans cela ils ne rapporteraient pas à Jani de quoi manger seulement !

— Et je me plains ! songeait Rosiane, en contemplant cette douce martyre, torturée déjà de regrets pour le peu qu'elle avait avoué et qui, maintenant, insistait sur le génie de Farkas, sur ses qualités de cœur, et ne voulait plus se rappeler de lui que la charmante lune de miel qu'ils venaient de revivre ensemble durant tout le temps où ils n'avaient pas eu à se produire en public.

— Cela reviendra, fit Lotte avec un pâle sourire sans confiance ; et elle dit, à voix basse :

— Il est changé..., si changé !

Le compositeur entra justement dans le petit salon précédant la véranda et Rosiane, bien qu'avertie par les dernières paroles de M^{me} Farkas, fut frappée de l'attitude de Jani, de la pâleur de sa face étrangement amaigrie, et où ses yeux grisâtres faisaient deux profonds trous de mystère qu'animait une mauvaise flamme constamment vacillante.

M^{lle} Meyse alla vers lui, souriante, de son plus cordial sourire, et elle lui serra la main chaleureusement :

— Que vous êtes bonne de nous recevoir ainsi ! prononça-t-il, avec un accent de reconnaissance vrai.

Mais une désespérance était visible en toute la personne orgueilleuse de cet homme, et il avait une façon de pencher la tête, une pose du corps, abandonnée, lâche et souffrante, effroyablement lasse. La préoccupation de l'idée fixe se trahissait chez lui par l'agitation du regard porté au loin et qui, jamais, ne s'immobilisait ; par un tic nerveux passant

sur son visage, soudain crispé, et où toutes les papilles de la peau frémissaient comme si elles eussent été effleurées par le fluide d'une décharge électrique. Il ne parlait plus, semblait absent de lui-même et, insoucieux des autres, ne pouvant tenir en place, se levait constamment et se mettait à marcher d'un pas fébrile à travers la chambre. Puis, tout d'un coup, il semblait se rappeler, se reprendre, revenait vers ces dames et s'asseyait en s'excusant :

— Il m'inquiète ! soupirait sa pauvre femme, qu'il considérait parfois avec une sournoiserie où il y avait de la haine.

Sur l'invitation que lui en fit Rosiane, il consentit à venir s'installer sur la véranda, entre elles deux. Et il se mit à contempler la mer, sans plus prononcer une parole, malgré les tendres sollicitations de Lotte qui le comblait de soins et de prévenances : elle lui avait bourré la pipe qu'il avait demandé et obtenu la permission de fumer ; elle la lui

alluma, puis, avança sur le grand front de Jani un chapeau de paille pour qu'il ne fût pas incommodé du soleil; et elle conta tous ceux des incidents de leur dernière tournée qu'elle savait devoir lui être agréables à entendre redire. Mais il paraissait sourd à ces jolis roucoulements de colombe amoureuse, comme il avait paru aveugle aux autres peines prises pour lui par Lotte et garda, jusqu'au moment du diner, une physionomie sombre, fermée, hostile.

Un peu plus tard, comme tous les deux redescendaient de leur chambre où ils s'étaient habillés pour le concert, Rosiane vit, sur le palier, Farkas qui baisait Lotte au front, et qui disait, de son air d'autrefois :

— Tu es une bonne petite femme.

— Ses humeurs noires sont dissipées, fit l'aimable créature, avec un signe d'intelligence à son hôtesse.

— Tant mieux, appuyait M^{lle} Kinna, que

les manières bizarres du musicien avaient choquée, et qui lui en voulait un peu.

Et ils se dirigèrent tous ensemble vers le Kursaal, où toute la colonie de Heyst s'était donné rendez-vous, pour une fête aux attractions diverses, dont les Farkas ne devaient faire que l'intermède, car le programme, très chargé, comportait, en outre, une représentation dramatique et une autre, lyrique, données par des jeunes gens amateurs, en villégiature dans la localité. Les rôles féminins seraient tenus par des élèves du Conservatoire de Bruxelles.

De la villa Meyse au Kursaal, il y a dix pas à faire sur la digue. Ils les eurent bientôt faits et parvinrent dans la salle d'accord où les jeunes acteurs improvisés et des actrices à peine plus âgées fleuretaient en attendant de paraître en scène.

Et, comme les organisateurs de la fête s'em-

pressaient autour de Rosiane, brusquement, une voix s'écria :

— Mademoiselle Meyse... mademoiselle Meyse ! serait-il possible que j'eusse enfin le précieux bonheur de voir la grande artiste, l'illustre peintre du *Van Artevelde* ?

Une longue femme maigre, parée de bijoux faux, pauvrement et prétentieusement vêtue d'une robe de taffetas rouge vif semée de bouquet de plumes, de nœuds de velours et de dentelle trop visiblement ajoutés à cette toilette pour en dissimuler les taches et l'usage, s'avançait vers Rosiane d'un pas majestueux. Et quand elle fut tout près de la jeune fille, elle dit, se présentant elle-même, sur un ton dont l'importance, la solennité glorieuse ne se pourraient rendre :

— Je suis madame Jacob Ruysdael.

— Oh ! je vous connais beaucoup, fit aussitôt Rosiane, en lui serrant les mains avec effusion ; je suis l'élève d'Edouard Mathys...

— Un maître de génie ! l'interrompit M^{me}

Ruysdael chaleureusement, le plus sublime caractère qu'il m'ait été donné de rencontrer dans la noble famille artistique.

Et, changeant tout d'un coup de conversation, désignant une jeune personne vêtue de mousseline, qui tenait un rouleau de musique à la main :

— Ma fille aînée, Lucrèce ; elle se destine au théâtre...

La mère ajouta, parlant bas, à l'oreille de M^{lle} Meyse :

— Un *mezzo-soprano* absolument incomparable, un registre d'une étendue, d'une ampleur de sonorité, d'une étoffe !... Un organe tel, enfin, que la nature n'en a pas produit beaucoup au cours des temps. Aussi, sans nous illusionner, nous pouvons avoir la conviction que la fortune de cette enfant est faite. Elle est encore au Conservatoire, mais jouera les falcons, et, le moment venu, vous verrez tous les impresarios d'Europe se disputer l'honneur de la produire. Déjà, l'Amérique nous

fait des propositions..., mais jamais je ne permettrai à ma fille de commencer sa carrière artistique chez ces sauvages. A la vérité, elle a tout ce qu'il faut pour réussir sur les scènes les plus renommées : le physique, le masque, le galbe, le style.

Rosiane, très intéressée, examinait avec sympathie M^{lle} Ruysdael qui, après l'avoir saluée d'une révérence de théâtre, se tenait à distance, marmottant à voix sourde des airs dont elle se donnait le ton en tapant sur la table de la salle d'accord un diapason de poche, qu'elle portait ensuite, vivement, à son oreille. Elle était de taille exigüe, un peu boulotte, brune et piquante, avec une physionomie chiffonnée qu'éclairaient ses yeux de vingt ans et des dents admirables, riant au travers de ses lèvres rouges, en dépit des choses tragiques que le rôle de *Fidès*, seul digne d'elle, selon sa mère, allait l'obliger à formuler dans le terrible duo du *Manceillier* choisi délibérément pour ses débuts à

Heyst. Et M^{lle} Meyse pensa que cette jeune fille avait plutôt le galbe, le masque et le style d'une soubrette d'opéra-comique, à qui l'interprétation du personnage grave et douloureux de l'*Africaine* ne convenait guère.

— Belle voix, prononça soudain Jani Farkas qui venait de l'entendre jeter un son, belle voix, mais pas d'oreille ; elle chante faux.

Et l'exactitude de la remarque frappa Rosiane, navrée déjà, au fond d'elle, de l'agacement qu'elle éprouvait de cette discordance trop évidente.

Pourtant, dans la salle des fêtes, la représentation s'organisait. Déjà M^{lle} Kinna avait pris place au premier rang des fauteuils ; sa nièce alla la rejoindre. Une toute jeune élève du Conservatoire et un amateur plus jeune encore vinrent jouer la scène de jalousie de cet aimable marivaudage de Florian : *Les deux*

Billets, et la jouèrent comme des écoliers à une distribution de prix : la demoiselle, avec un aplomb dans la monotonie et une sérénité dans l'assurance qu'on jugea extraordinaires à un âge aussi tendre ; le monsieur, avec une timidité éperdue qui le faisait bredouiller effroyablement, passer des vers, en écorcher d'autres, tandis qu'un rire nerveux le prenait dès qu'il avait pu reconnaître, dans le public, une figure de connaissance.

Leur succès fut considérable, car leur grande inexpérience les rendait sympathiques : ils avaient produit l'effet de deux enfants récitant mal quelque fable délicieuse, fine et spirituelle, au sens impénétrable pour eux..., mais d'autant plus gentils qu'ils étaient plus ignorants.

Cette interprétation des *Deux Billets* avait bien disposé les spectateurs, qui ne l'auraient point supportée, peut-être, si elle eût dû se prolonger, et qui firent une ovation à M^{lle} Ruysdael quand elle parut sur le théâtre, suivie de sa

mère qui allait l'accompagner au piano. La force véritablement prodigieuse de cette voix juvénile stupéfia le gros du public. Lucrece chantait sans aucune nuance, sans avoir l'air de comprendre ce qu'elle chantait, avec une expression des traits constamment farouche qui donnait une bizarrerie comique à son visage mutin. Et, çà et là, des mélomanes se risquaient à dire ce qu'avait dit Farkas dans la salle d'accord :

— Elle chante faux !

Mais l'assistance était bonne enfant, peu exigeante, composée de bourgeois sans grande culture artistique, qui faisaient de préférence leur villégiature à Heyst à cause du bon marché de la vie en cette station balnéaire, lesquels croyaient devoir se montrer indulgents pour une fête organisée par des parents ou des amis, et dont les collaborateurs étrangers n'attendaient d'autres honoraires qu'un accueil bienveillant et un verre de champagne.

— Bravo, bravo ! exclamait-on à la fin du morceau, dont Lucrèce dut recommencer une partie pour se conformer au désir exprimé par le public, qui la bissait.

Et quand ce fut le tour de Jani Farkas, on applaudit son entrée comme on venait d'applaudir celle de la jeune fille. Il joua d'abord une czarda qui plut infiniment, dont le succès fut tel qu'il crut pouvoir essayer, sur ce public si bien disposé, de l'effet d'une de ses œuvres inédites. Il choisit celle que lui-même préférait, qui lui tenait le plus au cœur, et la joua incomparablement. Elle était étrange, sans rythme précis, un peu décousue et si réfractaire à toutes les lois admises de la composition musicale qu'à l'ouïr pour la première fois, elle semblait déconcertante. Quelques mesures suffirent à Rosiane pour juger que c'était une page superbe et d'un souffle génial, mais elle était seule dans l'auditoire à en juger ainsi. Un grand froid était tombé sur cette salle tantôt enthousiaste, et des voix

se risquaient à réclamer les valse et les rhapsodies annoncées au programme. Farkas n'entendait point, ne voyait ni les sourires discrets, ni les bâillements de ses auditeurs, ni les signes que lui faisait Lotte, de la coulisse. Il était parti sur l'aile du Rêve, et il travaillait son violon d'une main fiévreuse, avec, dans les yeux, l'extase de l'improvisateur pour qui plus rien n'existe sinon sa chimère. Devant lui, la harpe d'or, placée d'avance sur l'estrade, mettait une grâce, une promesse, annonçait l'imminente présence d'une exquise artiste et, soudain, quelqu'un, du fond de la salle, cria :

— Madame Farkas, madame Farkas !

L'interrupteur, un gros homme plein d'importance, après avoir nettement sifflé le musicien, disait, d'une voix de tonnerre :

— Assez !

Ce fut le signal d'un grand désordre. Cette assemblée, tantôt si aimable, devint terrible et, de partout, le même mot s'éleva, dans des

trépignements d'impatience et des sifflets :

— Assez !

— Bravo, bravo ! protestait M^{lle} Meyse, qui déchirait ses gants à force d'applaudir.

Son applaudissement devait demeurer unique. Jani Farkas, enfin redescendu sur la terre, avait compris. Il se leva.

Sa femme, survenue dans l'espoir, par cette visible condescendance au goût du plus grand nombre, qui la demandait, de calmer toute effervescence, sa femme, en toilette de gaze blanche, décolletée, était déjà devant la harpe et préludait au milieu d'un murmure flatteur. Alors, il eut un geste furieux : Rosiane le vit qui courait sur Lotte, menaçant, le regard fou, avec, dans sa main levée, quelque chose de luisant et d'aigu comme une lame. Mais l'acte fut tellement rapide qu'à peine elle eut le temps, par une sorte de pressentiment de la vision, de s'en épouvanter : la main meurtrière retombait sur la poitrine nue de la petite

Hongroise. On entendit une vague plainte..., et Lotte projetée en avant, sur sa harpe, fut là toute blanche, immobile, tandis qu'un flot de sang venait rougir les cordes de l'instrument, puis coulait, goutte à goutte, sur le plancher poudreux de l'estrade.

Des hommes s'étaient saisis de Farkas, qui n'opposa aucune résistance, et l'entraînèrent ; d'autres personnes, accourues des coulisses, emportèrent Lotte dans la salle d'accord. Et quand Rosiane fut là, à son tour, on avait déjà étendu la jeune femme sur une table, avec un manteau roulé sous sa tête en guise d'oreiller ; ses longs cheveux blonds dénoués lui couvraient les épaules et, de la gorge béante, du sang ruisselait toujours, toujours, malgré les mouchoirs posés hâtivement en tampon sur l'effroyable plaie.

— Mon Dieu, est-elle morte ? demanda la jeune fille à M^{me} Ruysdael qui bassinait le front de la blessée avec du vinaigre, tout en pleurant à chaudes larmes.

— Je ne sais pas, firent dix voix toutes ensemble. Il faudrait un médecin.

A côté, la salle des fêtes gardait un silence de consternation. Pas un spectateur n'avait quitté sa place, et ce fut seulement quand un des organisateurs se montra sur le théâtre, demandant si aucun chirurgien ne se trouvait dans l'assistance, que la parole revint à tous ces gens ; ils répétaient :

— Elle vit, n'est-ce pas ? Elle vit ?

Quand on vint leur apprendre qu'on ne poursuivrait pas la représentation suspendue d'une manière si douloureuse, ils en conclurent que M^{me} Farkas était morte, mais il fallut qu'on commençât d'éteindre le gaz pour qu'ils se décidassent à se retirer. Sur la scène, la harpe d'or, avec son clavier sanglant, et la tache pourpre du plancher les hypnotisaient.

Un grand désarroi régnait maintenant dans la salle d'accord ; les jeunes exécutants, après

s'être convenablement lamentés sur l'horreur de l'événement, cherchaient leurs châles, leurs pardessus, leurs rouleaux de musique, la brochure de leur rôle ; un médecin, qui s'était trouvé là par hasard, examinait la victime, et il dit, après l'avoir longuement auscultée :

— Elle n'est pas morte, mais n'en vaut guère mieux.

— Qu'on la conduise chez moi, fit Rosiane à qui le spectacle de ce pauvre corps ainsi exposé à toutes les curiosités crevait le cœur.

Le médecin, quand il sut que la villa Meyse était toute proche, ne vit aucun inconvénient à ce qu'on y amenât Lotte :

— Aussi bien, elle ne peut demeurer sur cette table, ajouta-t-il.

Mais quand il fallut un brancard, personne ne put se rappeler où il y en avait un de disponible, à Heyst ; et l'on se décida à placer M^{me} Farkas sur un matelas prêté par la concierge du Kursaal, et que soutenait une planche.

Quatre hommes furent chargés du transport de cette civière improvisée et, lentement, on quitta la pièce, on sortit de l'établissement.

M^{me} Ruysdael et Rosiane marchaient à la tête ; M^{lle} Kinna et Lucrèce, aux pieds. Et il arriva à cette dernière de dire, à mi-voix :

— Quel dommage ; justement le jour de mes débuts !

— La soirée s'annonçait si bien ! ajouta la mère qui pleurait, sans qu'on pût savoir, au juste, ce qui la désespérait le plus : de la catastrophe en elle-même ou de ses probables conséquences sur les débuts de Lucrèce.

—Maintenant, ce n'est plus qu'une affaire de minutes; je doute qu'elle vive jusqu'au matin, diagnostiqua le chirurgien quand, après avoir pansé la blessure de M^{me} Farkas, il vit sa patiente étendue dans le salon des Meyse, sur un lit de sangles descendu en hâte, et où elle demeurerait toujours évanouie, le visage si blanc qu'on l'eût dit d'albâtre, la respiration imperceptible. Le poignard dont s'était servi le meurtrier avait perforé le poumon et, malgré le perchlorure de fer et tous les astringents dont on avait fait usage,

l'hémorragie continuait, de moins en moins forte, à la vérité ; cependant, le sang perçait compresses, bandages, tout le savant appareil disposé pour le refouler, et il y en avait des éclaboussures sur les draps de lit.

Rosiane, qui tenait dans les siennes les mains froides de la pauvre créature, croyait, à chaque instant, la voir passer. M^{me} Ruysdael, elle, se multipliait : elle avait été du plus grand secours au praticien, car elle se connaissait merveilleusement à soigner les malades et possédait, d'ailleurs, une de ces âmes à la fois vaillantes et pitoyables qui font les infirmières d'élite. M^{lle} Kinna se montrait moins empressée :

— Pour sûr, disait-elle à sa nièce, nous allons avoir ici la justice et les médecins légistes... Quel ennui !

Mais Rosiane ne l'écoutait point, ne l'entendait pas : elle regardait la mourante et elle songeait à la bizarrerie et à l'atrocité de ce drame, à la jalousie furieuse de Jani, ne

voyant plus chez cette femme dont il était adoré et qu'il adorait, qu'il baisait encore au front si tendrement deux heures plus tôt, qu'une rivale heureuse, réussissant à l'aide de moyens secondaires, tandis que son génie, à lui, restait incompris et qu'on le bafouait. Certes, s'il l'avait tuée, c'était dans un moment de révolte contre cette injustice ; mais la révolte couvait sous son crâne depuis longtemps, et il avait dû préméditer sa vengeance, puisqu'il était armé... Oh ! ce poignard luisant, aigu, implacable..., ce poignard qu'il avait levé sur Lotte et qui faisait, soudain, toute rouge la chair liliale de la petite Hongroise, il semblait à M^{lle} Meyse qu'elle en aurait éternellement le terrible éclair sous les yeux. Il révélait, tout d'un coup, à l'heureuse, brillante, triomphante artiste qu'elle avait été dès ses débuts ce qu'est réellement, dans la lutte pour le pain, la concurrence des sexes l'un contre l'autre..., et que c'est de la haine fatalement qu'elle inspirera à

L'homme, cette concurrence, chaque fois que, contrairement aux lois de la nature, la femme, plus faible que lui, y sera victorieuse.

Au lieu de l'existence empoisonnée dont avaient souffert ces deux êtres, combien leur sort eût pu être enviable si la vie eût permis que Lotte remplît simplement le rôle pour lequel elle avait été créée et que, plus docilement, plus amoureusement, plus fémininement qu'aucune autre, elle eût rempli à son foyer, parmi les devoirs indiqués et sains du ménage et de la famille!

Hélas! quelque effort que tentât Rosiane pour se figurer ce tableau de M^{me} Farkas épuisant une destinée paisible dans sa lointaine patrie, c'était toujours la tragédie de l'assassinat récent et trop réel qui lui apparaissait. Même, l'obsession de cette image était si puissante que la jeune fille se surprit cherchant autour d'elle, sur les meubles du salon, ses crayons et son album pour y dessiner la scène à laquelle elle avait assisté et dont le

caractère plastique avait frappé si profondément son œil d'artiste :

— Vais-je commettre ce sacrilège ? murmura-t-elle quand, installée de nouveau au chevet de Lotte, elle contempla la blessée non plus comme une amie frappée à mort et qu'on pleure, mais comme un modèle capable de donner une impression d'art unique, fugitive et précieuse.

Longtemps, elle lutta contre elle-même, s'ingéniant à débusquer sa pensée, évoquant le souvenir de Léon Hiler, qui, seul, allait être efficace, lui semblait-il ; mais la tentation revenait plus vive, obstinée, harcelante, et Rosiane, se cachant de M^{me} Ruysdael, se mit à préparer une des pages de son album et commença d'ébaucher la scène qui venait d'avoir lieu au Kursaal et dont elle gardait sur la rétine un dessin net, précis, effroyable. M^{me} Farkas n'était plus là que comme principal sujet de sa composition et elle s'appliqua à rendre l'expression de physionomie de la

victime au moment de l'attentat : la pose et le frémissement de ses doigts s'accrochant aux cordes fragiles de la harpe ; l'épouvante surgie dans ses yeux devenus singulièrement caves, tout d'un coup, sous son front blêmi.

— Quel tableau, quel tableau ! finit-elle par s'écrier, dans l'exaltation de l'œuvre à produire. Et elle était à cent lieues de cette chambre où une innocente agonisait.

— Rosiane ? fit soudain la voix de M^{me} Farkas.

La jeune fille avait tressailli et, confuse, elle jeta loin d'elle son croquis.

— Ma pauvre petite ! murmura-t-elle.

— Jani est fou ; dites-leur bien que Jani est fou... , ajouta la martyre avec force.

Elle avait fait un grand effort pour rapprocher sa tête de l'oreille de son amie, et elle la regardait, d'un regard suppliant, d'un regard qui disait tout ce qu'elle n'avait plus le temps de dire et qu'elle voulait qu'on sût :

— Jani est fou ; il m'a tuée dans un accès

de démençe dont on ne peut le rendre responsable. Répétez cela afin qu'on l'absolve et qu'il ne soit pas inquiété.

— Oui, oui, ma pauvre chère; oui, il est fou : tous les artistes le sont. Ne le suis-je pas, moi aussi ? répliqua M^{lle} Meyse avec véhémence, en repoussant du pied son album qui avait roulé sur le tapis et qui resta ouvert à la page où un croquis inachevé montrait, en lignes déjà très expressives, Jani Farkas égorgeant sa femme.

— Fou, fou..., insistèrent une dernière fois les lèvres exsangues de la victime.

Et elle mourut.

Le soleil se levait sur la mer, dans un ciel d'un bleu suave. M^{me} Ruysdael, à pas muets, alla fermer les rideaux garnissant la porte-fenêtre ouverte sur la véranda ; puis elle commença la toilette de la morte. Rosiane avait voulu qu'on ensevelît la jeune femme dans le plus beau linge de fil qu'elle eût elle-

même, à Heyst. M^{lle} Kinna répétait avec des gestes mécontents, tout à fait extraordinaires chez cette affable petite vieille : « Que sa villa lui serait odieuse désormais et qu'on la verrait retourner à Bruxelles sur-le-champ si, seulement, sa nièce consentait à l'y accompagner. »

En attendant, une inspiration pieuse lui fit allumer les flambeaux de la cheminée, et elle les posa, de ses mains, au chevet du lit funèbre, sur des piédouches, qui étaient là.

Rosiane pleurait. Une désespérance affreuse s'était emparée d'elle durant ce crime, cette agonie et cette mort. Elle ramenait à l'horreur du drame, accompli avec une rapidité dans la violence si sûre, si irrésistible qu'elle pouvait paraître fatale, ses pressentiments du matin ; et elle songea que, certainement, la fatalité ne s'arrêterait point là, que quelque chose arriverait encore qui la ferait pleurer. N'était-elle pas sans nouvelles de Léon depuis huit jours ?

Et cela, cette préoccupation personnelle dans un pareil moment était légèrement choquante, semblera d'un égoïsme un peu cynique...; mais où est celui d'entre nous qui, dans les pires catastrophes, navrant des tiers, n'a pas vu, d'abord, sa peine intime et ce que celle-ci pouvait offrir de ressemblant ou de dissemblable avec ce qui venait de se produire? Peu à peu — et c'était inévitable dans l'atmosphère sinistre où la jeune fille respirait depuis des heures — la conviction s'imposa à elle d'un désastre atteignant M. Hiler, et elle en vint à ne plus pouvoir attribuer le silence de son aimé qu'à un malheur. Comme elle eût voulu lui écrire, lui télégraphier, lui faire savoir, enfin, ses dispositions d'esprit inquiètes et le poignant chagrin qu'elle éprouvait de la perte de Lotte Farkas!

Déjà, elle rédigeait la formule de sa dépêche quand, brusquement, l'idée la traversa qu'il se pourrait bien que ce message ne parvint pas entre les mains de son destinataire

et, du singulier effet produit par sa signature à elle, Rosiane, au bas d'un télégramme adressé à cet homme avec qui on ignorait qu'elle fût liée si étroitement ; une lettre était plus dangereuse encore. Elle se décida à ne risquer ni l'un ni l'autre.

Et la veillée funèbre s'acheva pour M^{lle} Meyse dans une angoisse grandissante, dans une cruelle et âpre souffrance qui la faisait sangloter plus sur elle-même, sur ce qu'elle redoutait d'un malheur personnel, que sur la blanche morte étendue là et qui avait conquis la paix éternelle.

XIII

Deux jours plus tard, Lotte Farkas enterrée dans l'humble cimetièrre de Heyst, son mari reconnu fou et dirigé sur une maison de santé gantoise, — où il devait mourir peu de temps après dans une crise de fureur épouvantable, — les demoiselles Meyse quittèrent leur villa si inopinément endeuillée et rentrèrent à Bruxelles. Une nuée de reporters les y attendait et, durant toute une semaine encore, les journaux ne tarirent point sur ce qu'on nommait l'*Assassinat de Heyst-sur-Mer*. Les moindres acteurs, les moindres témoins de l'affaire pre-

naient une importance capitale et les petits débutants du Kursaal eurent là une incomparable occasion de réclame ; Lucrece Ruysdael, qui avait vu Farkas se jeter sur sa femme et lui plonger le poignard dans la gorge, qui avait assisté à la mort de la victime et aidé à sa dernière toilette, devint célèbre, du coup.

Cependant, à l'hôtel de l'avenue Louise, les visites d'amis se succédaient : on était curieux de connaître les détails du meurtre par des personnes qui l'avaient vu commettre et, surtout, anxieux de savoir comment les deux femmes avaient supporté les émotions de ce drame accompli si près d'elles et dont le lugubre dénouement avait eu lieu sous leur toit. Les moins intimes, ceux qui étaient absents de Bruxelles ou empêchés écrivaient, faisaient prendre des nouvelles, envoyaient leur carte. M. Hiler, seul, continuait à ne donner aucun signe de vie et, bientôt, la préoccupation de Rosiane devint telle qu'elle ne pouvait plus

la cacher. Mais on mit sur le compte de la secousse produite par la fin tragique de Lotte Farkas, l'état fébrile où la jeune fille se trouvait visiblement.

Un jour, affolée d'inquiétude, elle sortit pour se diriger délibérément vers la chaussée de Charleroi ; elle y entra et aurait peut-être sonné à la porte d'Hiler si la vue d'une couche de paille fraîche étendue devant cette porte, ne lui eût donné immédiatement la certitude qu'elle venait chercher là et qu'elle n'avait pas imaginé, si redoutable : Léon était malade, gravement malade, mortellement, peut-être... , et c'était pour lui, afin que les bruits du dehors ne le troublassent point qu'on avait pris ce soin de mettre de la paille sous ses fenêtres !

Pas un instant elle ne douta de l'exactitude de cette supposition ; elle ne songea ni aux enfants d'Hiler, ni à sa femme qui pouvaient, aussi bien que lui, avoir été atteints par le

mal, garder la chambre et craindre les échos de la rue. Son aimé souffrait, il était en danger, il allait mourir... Voilà ce que lui suggéra le spectacle de cette litière de chaume dressée devant l'hôtel Hiler. Et elle eut un serrement de cœur qui la fit crier autant du désespoir de cette certitude que de la petite, et poignante, et intolérable douleur causée par l'évidence de cette précaution, prise par d'autres pour le bien-être de Léon et qui révélait une sollicitude défendue à Rosiane..., permise à ces autres que leur titre d'épouse et de filles autorisait à aimer cet homme, à veiller sur ses aises et son repos.

Comme elle demeurait plantée devant la maison, dans cette inertie des grands malheurs imprévus dont on est d'abord terrassé, quelqu'un en sortit qui vint à elle. C'était le docteur Hauterive ; elle le connaissait de longue date. Il crut probablement qu'elle allait vers ce logis pour y prendre des nouvelles, et il lui en donna :

— Cette pauvre petite madame Hiler ! Elle est bien mal !

— Mon Dieu ! songea aussitôt la jeune fille, avec une joie qui lui mit le ciel dans les yeux, ce n'est pas Léon qui est malade.

Puis, tout de suite, il fit noir dans son esprit, car l'idée lui était venue que c'était à sa femme souffrante que celui-ci l'avait sacrifiée, elle ; que l'absence de Léon, que son silence venaient de ce que son temps était absorbé, sans doute, par les soins prodigués à M^{me} Hiler malade.

Et il eût été moins pénible à Rosiane de le savoir, comme elle l'avait supposé premièrement, en danger de mort, lui-même, qu'avec ce souci légitime le détournant d'elle.

Rapidement, après quelques paroles banales et une brusque poignée de main au docteur, elle s'éloigna de chez Hiler..., et elle se mit à errer au hasard, par les rues.

Elle était dans un état d'esprit extraordinaire, où il y avait du contentement, tout

de même, de savoir indemne la santé de Léon ; une cruelle jalousie à la pensée qu'il aimait encore assez sa femme pour que la maladie de celle-ci l'eût fait entièrement négliger, elle, pendant des semaines... ; et où il y avait, enfin, une sorte de vague, de très vague espérance dont elle rougit, à laquelle elle ne voulut point s'arrêter, mais qui la bouleversait plus que tout le reste et qui était : l'idée de la mort de cette malade, seule conclusion qui pût ouvrir des perspectives de félicité à l'amour de Rosiane...

XIV

Quand Hiler reparut, dix jours plus tard, chez les demoiselles Meyse, sa femme était hors de danger ; une de ces miraculeuses accalmies, comme il en survient parfois dans les maladies de langueur et qui déconcertent toute thérapeutique, s'était produite. Mais il eut le tact de ne point parler avenue Louise de celle qui portait son nom ; Rosiane, de son côté, n'y fit aucune allusion, ne demanda même pas le motif de cette longue absence de Léon, qu'il ne prenait pas la peine d'expliquer. Il en inféra qu'elle savait à quoi s'en

tenir là-dessus, que le bruit de l'aggravation, puis, de l'apaisement de l'affection chronique de M^{me} Hiler était venu jusqu'à elle et, comme, dans les yeux de la jeune fille, il lisait seulement l'immense bonheur de le revoir, ce lui fut un triomphe dont il jouit avec volupté.

Cette nouvelle séparation avait eu pour eux de doubles conséquences qu'ils allaient subir sans les bien comprendre : ils s'aimaient à présent d'autre manière, ne savaient plus rien retrouver, quoi qu'ils fissent, de la douceur si unie de leur ancien amour, car Rosiane venait de souffrir affreusement par Léon ; car Léon, reclus chez lui, dans le silence et la méditation d'une garde, exigée par les convenances auprès d'une patiente dont la débilité physique irritait et blessait ses nerfs plus qu'elle ne désespérait son cœur, avait eu le temps de beaucoup réfléchir.

Et il avait traversé, comme Rosiane, cette minute d'abominable espérance, de rêverie

dans les probabilités, durant laquelle l'irréalisable se faisait vérité : il s'était vu épousant M^{lle} Meyse. Ce rêve, qui enchantait son amour, le faisait aussi plus naturel, plus terrestre, plus conforme aux lois saines et normales de l'amour humain. Or, quand un homme placé dans la situation où était M. Hiler vis-à-vis de Rosiane a admis, une seule fois, l'idée de la possession au sujet de la femme aimée jusqu'alors sans espoir, croyez qu'il lui sera bien difficile d'en revenir avec elle, par la suite, au spiritualisme des amours, très chastes uniquement parce qu'elles sont défendues.

Le bonheur du revoir fut pour Rosiane et Léon non pas dans la nuance habituelle de leurs réunions attendries et extasiées..., mais excessif, fiévreux, violent : elle le reprenait après avoir cru le perdre à jamais et lui en avoir voulu d'avoir pu la délaisser ; lui, la trouvait plus indulgente qu'il ne s'y était attendu, en augurait que, par une sorte de phé-

nomène télépathique, qu'ils avaient bien des fois constaté, l'émoi de ses pensées à lui-même, durant la maladie de M^{me} Hiler, avait retenti dans le cerveau de Rosiane et qu'elle sentait, comme lui, la convenance de se taire sur un pareil objet.

De là devait venir à Léon une assurance d'être ardemment chéri, qui laissa plus de liberté à ses désirs, qui les encourageait presque.

Et il survenait maintenant, entre eux, des moments où leur grande sagesse menaçait de sombrer ; où, confusément, ils apercevaient la difficulté de se maintenir toujours à la hauteur de ce « fleurisme » auquel ils s'étaient voués et qui, pour délicieux qu'il pût paraître et qu'il était, en somme, avait parfois une saveur bien aiguë, bien irritante.

Les baisers de Léon n'étaient plus aussi rares ni aussi brefs et, chez Rosiane, un instinct s'éveillait qui lui faisait souhaiter ces baisers tout en les redoutant.

Bientôt, ils ne purent plus se voir sans amertume, sans une sorte de malaise.

Sous les plus innocentes paroles de Léon, Rosiane devinait son désir inexprimé, la petite colère qu'il éprouvait contre lui-même de ne pouvoir se vaincre et, contre elle, de ce qu'elle n'aidait pas un peu cet aveu qu'il n'osait lui faire et dont elle lisait l'imminence dans son regard. Leurs nerfs, à tous les deux, étaient devenus tellement impressionnables qu'ils avaient une commotion rien qu'à se toucher le bout des doigts. Ils étaient dominés, malgré la souffrance de ces rapprochements, par un continuel besoin de se voir, de causer ensemble, de se répéter de tendres confidences cent fois faites..., en venaient à des étreintes d'où ils sortaient comme on s'évade, des étreintes durant lesquelles il leur semblait que l'un prit à l'autre sa vie et lui donnât la sienne. Et ils finirent par ne plus oser s'effleurer les lèvres, en appréhension du trouble qui suivait leurs baisers et où passait quel-

que chose de l'ébranlement physique, du désarroi moral d'un vertige.

— Me suis-je trompé, et l'ai-je trompée elle-même en lui promettant ce que je lui promis naguère, et cela est-il décidément impossible? se demandait Léon avec angoisse, sans se douter que Rosiane souffrait d'une souffrance identique.

Il semblait plutôt au jeune homme que celle-ci ne le comprenait pas assez.

Aussi, un jour, dans l'atelier de l'avenue Louise, après une poignée de main un peu prolongée, qui les avait fait tous les deux tressaillir et durant laquelle il avait eu l'amer bonheur de voir M^{lle} Meyse aussi impressionnée que lui :

— Tu m'aimes? fit-il brusquement.

Très grave, elle répondit :

— Je t'adore.

Il l'avait prise dans ses bras, et il lui murmurait des paroles ivres à l'oreille:

— Eh! bien, si tu m'aimes, sois à moi; par-

tons, abandonnons tout ce qui n'est pas nous deux et qui nous sépare. Pour moi, rien ne compte plus sur la terre, sinon toi, toi, toi ! Nous irons loin, où personne ne nous connaîtra..., où tu seras *Madame Moi*...

Une phrase, des mots qui résument tout d'un coup et d'une manière positive ce à quoi l'âme s'était habituée lentement, sans en convenir, après beaucoup d'hésitation, cela est terrible à entendre exprimer par une voix. La voix de Léon formulant ces choses auxquelles, sans doute, Rosiane avait plus d'une fois pensé, mais, obscurément, d'une manière peureuse, tremblante, furtive, et en s'en défendant comme du dessein d'un crime, l'émut extraordinairement. Et elle se reculait, sentant la griserie de la tentation lui monter à la tête; elle cria :

— Tais-toi..., c'est impossible !

Mais il s'obstinait, buté à son désir devenu une idée fixe, enhardi par tout ce qu'il avait osé dire et qu'il croyait encore inexprimable

une heure auparavant. Maintenant, prolix, il s'épanchait et il reconnut, en le déplorant, qu'un divorce entre lui et M^{me} Hiler n'aboutirait point, qu'il n'avait rien à reprocher à sa femme..., que, du reste, celle-ci n'y consentirait pas, car elle était très religieuse et tellement attachée à ses enfants que, l'eût-elle souhaité pour elle-même, ce divorce, elle se fût néanmoins défendue de le demander, par intérêt pour ses filles, dans la crainte de nuire à leur établissement, plus tard.

— Donc, je ne puis rien t'offrir que d'irrégulier, mon Dieu, oui ! continuait-il désespérément. Et j'en souffre !... Mais faut-il que nous sacrifions à un préjugé ce qui nous reste de belles années à vivre et en serions-nous moins heureux, étant l'un à l'autre, pour ne l'être pas légalement ?

— Tais-toi, tais-toi ! répétait Rosiane d'une voix sourde, mais résolue.

Cette allusion à l'immutabilité de son mariage, cette évocation inopportune du nom

de l'épouse, de ses droits, de ceux de ses enfants, avaient glacé l'exaltation de la jeune fille. Et elle repoussa Léon, tandis que, les mains tendues vers elle, suppliant, il s'écriait :

— Devine-moi..., comprends, fais effort pour me comprendre, enfin ! C'est insensé ce que nous avons essayé ; c'est surhumain.

Et comme elle se taisait, il ajouta en se dirigeant vers la porte :

— Séparons-nous ; c'est le plus sage, c'est le plus digne. Je ne reviendrai jamais.

Elle fut lâche ; elle dit :

— Je mourrais de ne plus te voir.

Et ils pleurèrent, assis aux deux extrémités d'un divan, sans plus parler du tout.

Ils sentaient l'impossibilité de se quitter sur cette scène, finirent par une confession où chacun s'accusa de torts envers l'autre ; et quand M. Hiler se retira, il avait sollicité et obtenu son pardon, en jurant à Rosiane un retour aux anciennes et pures tendresses.

— J'ai été brutal, odieux, répulsif ; pourrez-vous jamais l'oublier, ma chère âme ? répétait-il. — Me permettrez-vous de revenir si je promets de ne plus recommencer ?

Dès lors, il s'appliquait à un platonisme outré qui, d'abord, rassura la jeune fille, puis, finit par l'irriter imperceptiblement, par lui déplaire sans qu'elle se l'avouât bien franchement à elle-même... ; par faire qu'elle tendait les mains la première à Léon quand il ne les lui tendait pas, et, souvent, il arrivait à celui-ci de lui refuser les siennes, de lui dire, d'un ton doux :

— Vous voyez, je tiens ma parole.

— Bah ! qu'importe ! exclama-t-elle une fois.

Il eut un mouvement qui signifiait :

— Il m'importe beaucoup, à moi.

Tout de suite, pour corriger cela, pour prévenir, sans doute, certaine interprétation qu'il

redoutait qu'elle fit de sa prudence, il s'expliqua :

— Quelqu'un pourrait entrer et je ne voudrais pour rien au monde que vous fussiez compromise ou, seulement, effleurée d'un soupçon.

Elle haussa les épaules et il surprit sa pensée : lui-même, avait-il toujours observé cette belle réserve dont il se targuait aujourd'hui ?

— Il n'y a rien entre nous qui soit irréparable, prononça-t-il, répondant spontanément à cette pensée de Rosiane.

Et il ajouta doctement :

— Restons-en là.

La jeune fille demeura silencieuse, mais elle songeait aux longs mois passés par elle en l'adorant, aux innocentes privautés qu'elle lui avait permises, qu'il considérait comme *rien*, et dont la moindre avait pour elle une importance capitale ; qui étaient toutes si considérables à ses yeux que sa mémoire en pouvait noter la succession sans en omettre aucune.

N'avaient-elles pas été pour elle l'occasion de lutttes intimes torturantes et, au jugement de la femme vraiment pure, la moindre des faveurs accordée à l'homme aimé n'a-t-elle pas le caractère d'irréparabilité de la faveur suprême ?

— Tel jour, à tel moment, se disait Rosiane, Léon a relevé la manche de ma robe et m'a baisé le poignet; ses lèvres avaient touché mon front la veille; puis, ce sont mes yeux que sa caresse aveugla une autre fois, et mes cheveux qu'il osa dénouer un jour, pour, assurait-il, « les mieux voir »; et son souffle les parcourut dans leur longueur sans que je m'en défendisse...

De se remémorer les puériles circonstances de ces étapes, que M. Hiler semblait compter pour rien, empourrait les joues de M^{lle} Meyse et sa virginité en souffrait comme d'une diminution et d'une déchéance.

A dater de ce jour, elle fut aussi réservée, aussi circonspecte que lui-même; elle se surveilla jusqu'à ne plus permettre à sa voix, quand elle s'adressait à Léon, la moindre caresse d'accent, la plus fugitive inflexion de tendresse.

Pourtant, malgré ce parti-pris de froideur, ils en arrivaient, tous deux, à la période affolée de l'amour, et rien que de se voir les troublait si profondément que quiconque eût pu pénétrer dans leur intimité les eût devinés aussitôt.

Cette tension constante de leur esprit vers l'irréalisable d'une évasion dans le bonheur avait sur leur être physique un retentissement si sonore qu'ils ne purent bientôt plus se cacher à eux-mêmes le passionné désir qui les dominait. Et ils n'essayèrent plus de se refuser les pauvres joies des paroles charmeresses, des mains rejointes, des lèvres unies, malgré le regret dont ces joies étaient inévitablement accompagnées.

— Nous nous aimons trop, avaient-ils coutume de se dire alors, dans leur détresse.

Et ils soupiraient. Ou bien, ils se jetaient vite dans quelque conversation bien abstraite et se donnaient la comédie de s'y intéresser prodigieusement. Mais, soudain, un silence tombait entre eux, à travers lequel ils entendaient l'impérieuse nature, révoltée de toutes ces feintes imaginées pour eux-mêmes, qui protestait. Et ils ne pouvaient s'empêcher de se baiser aux lèvres, d'un baiser rapide, violent, éperdu, qui exaspérait leur désir.

Un jour, après un de ces baisers vertigineux, il fallut à Rosiane toute son énergie pour qu'elle ne s'évanouît pas. Si Léon ne l'avait retenue désespérément dans ses bras, elle serait tombée :

— Mais je te tue ! s'écria-t-il.

Le lendemain, c'était elle qui lui disait la même chose, en le voyant fébrile et pâle, l'œil trop vif, les lèvres sèches, les mains nerveuses, las si sincèrement d'une espérance qu'il voulait et ne pouvait détruire, qu'elle ajouta, malgré elle :

— Comme nous sommes malheureux !

Et, certes, elle était plus à plaindre que lui.

Quand une fois l'amour est entré dans la vie d'une femme, vraiment femme, il s'y établit en maître, prend une importance de tyran et ne laisse rien subsister autour de lui ; son règne absolu y est celui d'un despote quand même l'objet de ce sentiment serait d'une nature débonnaire ; et, si aimée soit-elle, elle sent, elle sait que ce n'est pas strictement de

la même façon que l'amour règne sur le cœur de son amant. Celui-ci est tout pour elle et l'idée de la possession, elle ne la pourra supporter qu'en l'y associant, lui, à l'exclusion de tout autre. Cependant, remarquez-le, les plus chastes, les plus innocentes se rendent compte que cet exclusivisme, sans quoi leur amour n'existerait plus, n'est guère pratiqué par l'homme et que c'est là une délicatesse féminine et non mâle, de ne vouloir appartenir physiquement qu'à un être.

Un soupçon dont M. Hiler était exempt, un soupçon meurtrier perçait le cœur de la jeune fille; elle se demandait :

— Sorti de chez moi, que fait-il? Rentre-t-il chez lui? De quelle femme, enfin, va-t-il solliciter ce désiré plaisir que je ne lui donne pas?

Elle doutait de lui, de sa fidélité, de ses serments, supposait à Léon des intrigues que l'ignorance de Rosiane, d'autant plus disposée à l'exagération qu'elle était plus entière,

lui présentait sous de très vilaines couleurs. Aussi, il lui arrivait d'accueillir son ami d'un air maussade, ou, même, de le recevoir fort mal, sans qu'elle répondit à ses pressantes interrogations autrement que par ce mot :

— Ce n'est rien, des idées !

Et elle rougissait un peu, rassurée déjà par sa présence, mais incapable de formuler ses griefs, dont elle était bien près d'avoir honte, tandis que lui, qui l'avait comprise, répétait pour la centième fois :

— Ne doute pas de moi ; je t'aime uniquement..., mais, je t'en supplie, épargne-nous de laisser ta pensée courir sur toutes ces méchantes imaginations qui t'offensent.

Elle rougissait davantage de constater à quel point il l'avait devinée, lui laissait voir comme elle en était confuse, mais ne parvenait pas à se vaincre. Même, sa pensée courut si activement sur ce que M. Hiler appelait « de méchantes imaginations », qu'elle lui dit, un matin, quand il entra dans son atelier :

— C'est un supplice pour moi de te voir ici, où l'on peut nous surprendre, où l'on peut nous entendre et découvrir notre secret. Si tu veux, nous irons ailleurs..., où tu voudras.

C'était s'offrir après s'être si âprement refusée six semaines auparavant; Hiler l'enveloppa d'un regard fou, chancela, la serra passionnément contre lui..., puis, la repoussant :

— Nous ne pouvons nous voir ailleurs qu'ici, déclara-t-il.

Et il ajouta :

— Parce que nous nous aimons trop...

Il s'était baissé vers elle, il était presque à ses pieds; et il poursuivit, dans une noble exaltation :

— Je peux mourir, à présent : j'aurai eu ma part de félicité sur la terre, et je te bénis de me l'avoir donnée. Tu m'offres un sacrifice que j'attendais de toi, que tu devais m'offrir, sinon tu ne m'aurais pas vraiment aimé...; à moi, maintenant, de te prouver que j'en suis

digne, en t'en faisant un plus grand encore...

Elle l'interrompit, le devinant, et elle lui demanda :

— Quoi?... que veux-tu faire?

— Ne plus te voir.

Elle força ses lèvres à articuler cette phrase :

— Tu as raison : nous ne devons plus nous voir.

Et elle se cacha la figure dans les mains pour que Léon ne vît pas sa douleur.

Il y eut alors entre eux une déchirante, une affreuse conversation durant laquelle ils renouvelèrent le serment de s'aimer à jamais, pour ne se revoir, toutefois, que le jour où un événement, qu'ils ne spécifièrent pas, les aurait faits libres de s'épouser. Ils devaient s'écrire.

En face d'eux, sur la muraille, la copie d'une fresque mutilée de Giotto : *Jésus et sainte Véronique au voile*, figures suaves, dans des

tonalités exquisés, était suspendue ; et le regard de M^{lle} Meyse, en se relevant, la vit ; elle trouva cette œuvre divine, s'en voulut de la voir, de pouvoir la juger, en un pareil moment..., mais tira cependant quelque consolation de ce don de sentir et d'admirer l'art, qui lui restait.

TROISIÈME PARTIE

XVI

Léon parti, et, cette fois, parti sans retour, elle le sentait bien, la jeune fille entreprit un travail formidable : un panneau moyen-âge, dans le genre des compositions de son maître, ne comprenant pas moins de six personnages plus grands que nature, et qui lui était commandé pour la décoration d'un monument public. Elle s'y donna d'abord à corps perdu, car elle comptait trouver dans l'accomplissement de cette tâche l'oubli de tout le reste. Et ce fut, dans l'atelier de l'avenue Louise, un va-et-vient de modèles, la fièvre excitante

d'un labeur qui commençait à l'aube pour ne cesser qu'avec la mort du jour et l'impossibilité d'y voir suffisamment pour peindre. Il lui fallût lire beaucoup de traités d'histoire, beaucoup d'anciennes chroniques, beaucoup de chartes pour se bien pénétrer de son sujet ; il lui fallut consulter des estampes et des miniatures pour se renseigner sur quelque trait caractéristique des figures qu'elle avait à faire revivre ; enfin, courir les boutiques d'antiquailles et les collections archéologiques, à la recherche de certains costumes du temps, qui lui manquaient. Mais, en dépit de cette activité, Rosiane était poursuivie par le souvenir de Léon Hiler : installée devant son chevalet, la palette aux doigts, c'est à lui qu'elle songeait, non à son œuvre ; si elle voulait lire, ses yeux seuls suivaient le texte pendant que son esprit était bien loin : à ce que, vraisemblablement, Léon faisait dans la minute ; endormie, elle rêvait de lui et, le matin, au réveil, ne pouvait s'empêcher d'at-

tendre anxieusement le facteur, car elle redoutait et espérait à la fois que le sacrifice tacitement accepté dût bientôt paraître intolérable à son ami et qu'il finît par lui annoncer ou qu'il n'était jamais parti, ou, qu'il revenait vers elle.

La chambre de M^{lle} Meyse donnait sur la rue, et c'était, pour elle, chaque jour, à l'heure du premier courrier, le même tressaillement au bruit avertisseur des lettres jetées dans la boîte de la porte-cochère et y tombant; la même déception lorsque, la femme de chambre les apportant à sa maîtresse, celle-ci constatait qu'il n'y avait là rien de M. Hiler.

Quand il commença d'écrire, ce fut pis encore peut-être, puisque cela prouvait son absence et que ces premières nouvelles, assez ternes, n'annonçaient point le retour de celui qui les envoyait.

Rosiane, qui était femme, c'est-à-dire fine, et qui était plus jeune, trouva moyen de mettre en ses lettres, forcément compassées, par

la raison qu'elles ne pouvaient être sincèrement expansives, d'exquises choses où la tendresse se décelait quand même, où de l'émotion contenue et de la passion vibrante tremblaient au bout de chaque phrase. Cependant, cela, cet effort qu'il leur fallait renouveler sans cesse pour s'écrire ainsi : lui, presque froidement ; elle, avec des réticences sous la grâce, fit que quelque chose de l'atroce lassitude qui avait amené ces deux êtres à comprendre l'urgence de la séparation, les conduisit bientôt à comprendre aussi le peu d'agrément que leur dispensait une pareille correspondance. Se croyant stoïques ou, mieux, se sentant très las, ils restèrent parfois des six et sept semaines sans s'écrire. Au bout de ce temps, ou Léon, ou Rosiane, n'y tenant plus, aventurait un billet bien sec, bien banal, contenant, sous les mots volontairement incolores, ce cri suppliant : « Ecrivez-moi ! »

Et l'espèce de suggestion qu'ils exerçaient

l'un sur l'autre en dépit de la distance, était si puissante qu'il leur arriva d'avoir de ces billets, si semblables dans le fond, où chacun laissait gémir un peu de sa détresse, et qui se croisaient. De telle manière, qu'à la réception, ils pouvaient constater d'avoir eu ensemble, à deux ou trois cents lieues de loin, la même pensée, le même irrésistible besoin de s'écrire, et de l'avoir satisfait au même instant.

Ces communications brèves, timides, contraintes, venant après une période d'absolu silence, les réconciliaient pour un moment avec l'idée d'une correspondance suivie ; elles leur mettaient le cœur en fête, en leur enlevant, chaque fois, l'espèce de calme engourdi dont ce silence et une séparation prolongée commençaient à leur infliger l'affreux bien-fait.

Mais Rosiane elle-même aurait-elle pu dire ce qu'elles détenaient de cruel pour sa sensibilité, malgré la joie qu'elles lui causaient d'abord ?

Chez Hiler, la peur de la compromettre semblait s'être augmentée ; or, il avait toujours exagérément redouté ce que la phrase écrite peut contenir de danger quand elle est non pas même *amoureuse*, mais un peu plus tendre qu'il n'est convenable entre un homme et une femme dont, seules, sont avouées, les relations mondaines. Aussi, s'ingéniait-il à rendre ses lettres inexpressives. Il fallait à M^{lle} Meyse sa connaissance si profonde de cette âme pour découvrir là ce que Léon y mettait pour elle seule et qui, certes, était adorable. Toutefois, c'est un travail bien pénible pour une amoureuse séparée de l'aimé depuis des mois, c'est un travail bien pénible, de chercher, sous la glace de formules et de congratulations strictement correctes, la parole unique que cet homme y a glissée à son intention ; cette parole fût-elle, d'ailleurs, de l'espèce sentimentale la plus délicate !

Il y eut des jours où, après le premier instant d'absolu bonheur produit par la vue de

l'écriture de M. Hiler, une tentation poussait Rosiane à déchirer l'insensible papier où cette écriture si peu démonstrative se trouvait tracée.

Et des doutes lui venaient sur la réalité d'une affection qu'on pouvait se résoudre à exprimer si peu ; elle songeait : « M'aime-t-il réellement ? — Est-il possible que, m'aimant, il puisse feindre ainsi ? »

Elle oubliait qu'elle en usait de même avec lui ; que, sans le peu de douceur caressante venue de sa féminité et qui était l'enchantement de ses lettres à elle, rien ne les eût différenciées de celles de Léon ; elle oubliait qu'elle tenait au respect de cet homme par dessus tout ; qu'une lettre d'amour, venant de lui, eût constitué une infraction à leurs engagements et que, peut-être, elle l'eût prise en mauvaise part... ; qu'elle-même, enfin, n'aurait jamais consenti à en adresser une à M. Hiler..., et que le fait que celui-ci souscrivait à tant d'exigences, s'y conformait — bien

mieux : les avait provoquées, — ce fait seul était une preuve d'amour comme les hommes n'ont pas l'habitude d'en prodiguer.

Mais c'est l'inévitable, c'est le terrible de certaines situations anormales, de compliquer, de dénaturer, de travestir tout ce qui s'y rapporte. M^{lle} Meyse eut des moments d'acrimonie envers Léon, d'une sourde irritation qui eût dû s'adresser à la fatalité des événements, qui eût dû la faire regarder en elle-même et s'accuser un peu aussi, s'accuser d'avoir accueilli, d'avoir accepté, partagé, adoré un sentiment incapable de donner davantage, condamné d'avance à la discrétion hypocrite des amours coupables, à un mystère un peu choquant qui devait faire se cabrer l'orgueil de toute honnête femme. Elle eut ces moments et elle en rendit Léon responsable.

Cependant elle l'aimait tant, elle était si continuellement possédée par son souvenir que, durant les commencements de leur sépa-

ration, elle ne pouvait entendre sonner chez elle sans un battement de cœur, sans que cette rapide, instinctive et souriante pensée ne lui vînt : « Si c'était lui ! »

N'avait-il pas essayé sans succès, une première fois, de l'absence contre sa passion naissante ?

Elle se rappelait le retour extasié de Léon, avec une émotion plutôt âpre, venue de l'assurance ancrée au plus secret de son âme, qu'il n'était pas possible que son ami revînt cette fois.

Naguère, lors de cette première absence, rien entre eux de décisif n'avait été accompli, aucun mot formel n'avait été prononcé qui fit d'eux ce qu'ils étaient aujourd'hui : des amants promis l'un à l'autre, dont l'avenir, disposé selon leur vœu mutuel, était engagé à jamais. Et ce mot qu'ils ne s'étaient pas dit, une fatalité les poussait à l'exprimer ; pour cela, ils devaient se revoir ; et ils subirent sans lutter la force occulte qui voulait cette réunion.

Ils s'aimaient trop pour qu'elle ne fût pas irrésistible. Maintenant, une intimité de plusieurs mois avait épuisé leur expansion sentimentale : tout ce que la caresse transposée en paroles peut procurer de doux à des êtres qui se désirent, ils se l'étaient accordé avec une abondance, avec une effusion telle qu'ils n'auraient su aller au delà. Au delà, c'était la faute, certaine, inéluctable, la faute dans laquelle, quelque faiblesse qu'ils eussent marquée, parfois, à ce sujet, il leur eût déplu de tomber et dont, au fond, la perspective effarait encore plus M. Hiler que Rosiane elle-même. Aussi, la jeune fille qui, confusément, se rendait compte de cela, ne pouvait-elle s'illusionner sur les probabilités du retour de son ami. Il ne reviendrait pas ; elle en était sûre.

Le temps s'écoulait pour elle dans une tristesse grandissante dont son art, même son art ! ne parvenait pas à la distraire. Elle en arrivait à comprendre que, quoi qu'en dît Ma-

thys, faire des tableaux ne saurait remplir une existence féminine. Un dégoût la prenait de cette occupation que, soudain, elle jugea stérile, aride, ingrate..., dont elle ne vit plus que les mauvais côtés sans aucun des bonheurs. Et, la peinture vaincue, Rosiane fut plus troublée, plus inquiète ; elle connut alors les affres torturantes de la jalousie, la pire, la plus ingouvernable, celle qu'on ressent loin de l'aimé et qui se complique des langueurs de la séparation et du grossissement de la complète ignorance dont tout est redoutable.

Le soupçon que, tandis qu'elle vivait là en recluse, dévorée de chagrin, occupée exclusivement de lui, Léon avait peut-être repris goût à son ménage et qu'un rapprochement entre lui et sa femme avait pu se produire la bouleversait, la navrait, l'amenait à nier ses anciens préjugés, tous ses scrupules, toutes ses répugnances..., à attacher peu de prix au don de son corps et à la pureté de sa vie, à juger presque ridicule sa grande vertu bourgeoise. Elle

qui, deux mois auparavant, fronçait les sourcils pour un *shake hand* un peu prolongé de M. Hiler, pour un mot de passion un peu chaud, elle en vint à lui accorder mentalement les extrêmes faveurs, à admettre d'avance, en esprit, des compromissions dont, jusque-là, l'idée même ne l'avait pas effleurée, dont le désir exprimé aurait fait chasser Léon sur-le-champ. Puis, tout d'un coup, elle tombait de ces dispositions excessivement indulgentes à un excessif découragement ; elle se répétait alors, prise de ce paradoxal besoin que nous avons de taquiner nos plaies, d'exaspérer nos souffrances jusqu'au paroxysme : « M'aime-t-il seulement ? Pourquoi vais-je supposer qu'il m'aime ? Serait-il parti s'il m'eût aimée ? »

Ainsi, justement, ce qui constituait la particularité, l'exqu Coasté de cet amour, sa grâce immatérielle et son héroïque renoncement décidé par chacun des deux amants dans l'intérêt de l'autre, devenait un supplice de plus pour M^{lle} Meyse. Et elle souffrait même

d'avoir été obéie si bien et, si délicatement respectée.

Elle se fatigua de sa grande composition historique à tel point qu'elle congédia ses modèles un beau matin...; il y avait longtemps déjà qu'elle ne touchait plus guère à ses pinceaux. Peu à peu, le désœuvrement allait la livrer à tous les dangers de la rêverie. Interminablement, elle se remémorait les phases de leurs chastes amours. Or, considéré à distance, avec le recul, avec l'imprécision des événements passés dont la valeur était toute dans des nuances qui s'effacent, des échos affaiblis, des contours de moins en moins distincts, cela paraissait si peu de chose que Rosiane en arrivait à rougir de se préoccuper tant de M. Hiler, d'attribuer cette place prépondérante dans sa vie à un homme qui n'était et ne pouvait être ni son époux, ni son amant.

Un jour, Rosiane songea qu'il ne lui avait jamais offert de fleurs, qu'elle n'avait de lui ni une rose séchée, ni un portrait, ni le moindre

témoignage écrit et catégorique de passion. Cette constatation la blessa, car elle y vit la preuve de l'irréalité d'un sentiment qui ne pouvait avoir été, puisqu'il n'avait pas même laissé derrière lui ces si infimes souvenirs matériels.

L'absence de la personne aimée, fût-elle consentie, fût-elle décidée ou, même, ordonnée par la personne qui aime, a inévitablement pour résultat de mettre le doute en son esprit. Et le doute devait prendre une exceptionnelle gravité chez cette fille de vingt-cinq ans dont la jeunesse austère avait passé à côté de tous les entraînements sans en rien deviner et qui aimait avec toutes les ardeurs de son être physique sain et pur, avec toute l'exaltation de son être moral trop longtemps insoucieux des choses de l'amour.

Elle eut des désespoirs véhéments et de brèves défaillances, des heures de faiblesse mauvaise où Léon Hiler, entrant soudain, eût obtenu tout ce qu'il aurait voulu ; où elle eût

accueilli l'idée de la chute sans révolte, sans un soubresaut de son orgueil — pourtant si ombrageux ! — Elle eut aussi des heures d'égarément où les plus folles tentations la travaillaient. L'obligatoire passivité féminine, imposée par les mœurs non moins que par la nature, dans l'union des sexes, indignait son esprit virilisé par l'habitude de la création artistique : et elle osa envisager l'hypothèse d'aller vers Hiler, puisqu'il ne revenait point vers elle, et de lui crier sa passion : cet aveu qu'ils s'étaient tant fait lui brûlait les lèvres ; elle se le répétait sans cesse à elle-même, tout bas, comme on prie ; elle disait presque inconsciemment, poussée par une invincible obsession :

— Je l'aime, moi ; oh ! je l'aime !

Et ce fut pour la jeune fille une période affreuse que celle des premiers mois de cette séparation. Elle les passa dans son atelier, lâche devant les suggestions de son cœur troublé.

Maintenant, la poussière couvrait les pinceaux secs, épars sur la table à modèles ; la vaste esquisse commencée s'embuait et les tubes, écrasés dans la boîte à couleurs ouverte, laissaient couler désespérément les vermillons fins, les bleus célestes, les jaunes d'ambre, toute une fête de tons clairs rassemblés là par hasard et qui y restaient : en dehors de Léon Hiler, il n'était plus rien au monde qui pût encore intéresser M^{lle} Meyse.

— Qu'as-tu ? lui demandait parfois sa tante, surprise de la voir si différente d'elle-même, si visiblement soucieuse et si constamment inactive, avec une terrible expression d'amertume sur sa bouche aux lèvres trop fortes.

— Rien, répondait-elle : une paresse à peindre.

La vieille demoiselle se contentait de cette explication : rien, en effet, n'avait jamais donné à sa pupille cette physionomie-là, sinon la préoccupation du travail, et elle savait le dur passage qu'est, pour un artiste, le temps où il chôme faute d'inspiration.

Or, le travail, qui jusqu'alors avait absorbé Rosiane exclusivement, perdait pour elle sa vertu heureuse et pacifiante : la nature, trop longtemps asservie, protestait ; et il sembla à la jeune fille qu'elle ne connaissait plus son métier, que la faculté de produire s'atrophiait en elle. L'artiste subit le contre-coup de la crise traversée par la femme ; et elle, l'énergique et la vaillante, chez qui le labeur cérébral s'était toujours accompli magnifiquement, sans fatigue et sans effort, elle souffrit de ne pouvoir combattre sa peine de cœur par quelque grande et noble jouissance intellectuelle. Négligé un moment, l'art qui, jusque-là, avait été sa foi unique et son culte, se vengeait. Bientôt, M^{lle} Meyse qui, détournée de ce qui, durant si longtemps, avait été son habituelle méditation, n'avait plus de ces belles trouvailles de lignes et de tons, suprêmes bonheurs de la vie des peintres..., dont la main fébrile et hésitante ne parvenait plus à tracer sur la toile que des silhouettes molles,

incertaines, sans caractère, comprit que ce dérivatif d'une souffrance morale par un redoublement d'activité artistique lui était refusé ; et elle appréhenda d'en arriver à la conviction d'une déchéance de son talent. Elle ne peignit plus guère.

Désormais, rien ne semblait plus devoir la défendre contre son mal ; elle fut conquise et, certes, si Léon avait prémédité de se faire aimer follement, il n'aurait pu mieux s'y prendre.

Les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines, sans amener dans la vie de Rosiane le moindre événement qui eût pu la détourner de son idée fixe, la sauver d'elle-même. Son malaise, son désenchantement augmentaient : elle prit le monde en horreur, consigna sa porte, se mura dans l'absolue solitude et l'absolu silence. Et comme ils avaient été accueillis deux ou trois fois par ces mêmes mots, invariablement prononcés du même

accent péremptoire, au seuil de son atelier, par le même domestique correct et peu bavard : « Mademoiselle ne reçoit pas ; mademoiselle *a modèle*..... » les meilleurs amis de M^{lle} Meyse, la croyant réellement prise par l'exécution de la commande officielle qu'elle avait acceptée, respectèrent cette consigne, finirent par oublier le chemin de cette demeure si sévèrement close... ; et elle ne vit plus personne.

Une rancune lui restait contre Marthe Ermans de ce que celle-ci eût voulu la marier à Jean Dide, et cette rancune s'était aggravée depuis le départ de M. Hiler.

— C'est la seule faute que j'aie à me reprocher vis-à-vis de lui, songeait parfois Rosiane, se rappelant le lunch chez Dide et cette minute fugitive où elle avait admis, au plus secret de sa pensée, l'idée d'être, quelque jour, effectivement, la maîtresse dans la maison du statuaire.

Et, toutes les fois qu'elle voyait Marthe, le

beau visage de la jeune fille, qu'une sorte de divination très apparente dans son regard, dans le pli de sa bouche fine, rendait gênant pour Rosiane, ce beau visage, elle l'eût juré, lui reprochait quelque chose. Marthe, sentant chez son amie elle ne savait quoi d'hostile, lutta longtemps contre cette prévention, mais, devant l'air froid, distant, inaccessible de Rosiane, dut battre en retraite, comme les autres.

— Tu m'en veux ? lui demanda-t-elle un jour.

— Non, fit M^{lle} Meyse.

Mais ce « non » laconique, morne, impénétrable, valait un congé en forme ; Marthe le comprit ainsi et, découragée, prévoyant l'inanité de toute intervention étrangère auprès de cette affligée que rien ne déciderait à confesser sa peine, elle aussi se fit plus rare avenue Louise. Ce dont Rosiane ne se plaignit point.

Son isolement lui plaisait. Elle l'avait

voulu et elle sentait bien qu'elle n'eût pu pousser la domination de soi jusqu'à supporter des conversations indifférentes ni l'ombre d'un blâme, car elle se jugeait sans reproche. Or, la vérité de son état d'âme, elle prétendait ne la dire à personne, pas même à Mathys, pas même à Marthe ; et quant aux grandes questions d'Ecoles, qui mènent, fatalement, dès que deux artistes se trouvent réunis, à d'interminables et fougueuses discussions, elles avaient cessé de l'intéresser : que la formule définitive du Beau moderne fût classique, romantique, naturaliste, symboliste ou mystique, peu lui importait, pourvu qu'elle revît Léon et qu'il l'aimât !

Elle se laissait mollement tomber de la pensée dans la rêverie et éprouva une sorte de volupté de cette chute jusqu'au jour où Edouard Mathys, qui avait suivi les phases de la crise sans en pouvoir arrêter les progrès, risqua un coup décisif pour sauver la jeune fille ; il lui fit lire la remarque aigre-douce d'un

critique s'étonnant, dans une influente Revue, de la non participation de M^{lle} Meyse à l'Exposition de Bruxelles récemment ouverte et, d'une stérilité artistique à laquelle l'auteur du *Jacques Van Artevelde* n'avait guère habitué ses admirateurs.

M^{lle} Kinna, dans son affection maternelle pour Rosiane, avait eu soin d'écarter d'elle cet article ; Mathys, lui, en l'apportant avenue Louise, redoutait seulement que son élève ne s'en émût pas assez.

En effet, elle se borna à hausser les épaules. Mais, le lendemain, un autre article du même genre lui était envoyé sous bande, par une main inconnue ; et il y en eut un troisième, puis un quatrième à peu près identiques par le fond, sinon par la forme, publiés sous des noms différents, qui lui parvinrent et que, bon gré mal gré, elle dut lire, contrainte par cette sorte de suggestion exercée sur tous ceux qui vivent du public par la vue de leur nom imprimé n'importe où. Six lignes, enfin,

parues dans un journal quotidien et faisant allusion à la commande officielle acceptée par Rosiane et qui semblait encore bien loin d'être livrée, mirent le comble à la sourde irritation que ce concert d'objections plus ou moins malveillantes avait provoquée en elle. Ce *filet* anonyme et perfide, où l'on s'était ingénieusement appliqué à faire suspecter la vitalité de son talent, fouetta l'artiste dans ce qu'elle avait de meilleur et de plus fier ; elle voulut réagir, elle voulut se dompter et, courageusement, prétendit s'échapper de son rêve sans retourner la tête.

— Ma chère, il faut prendre un parti, insistait son maître, sûr de triompher d'elle avec cet argument : ou bien, rendez la commande, qu'un autre sera trop heureux d'exécuter, ou occupez-vous tout de suite d'y satisfaire. Vous n'avez que trop différé et, maintenant que le grelot est attaché, c'en est fait de votre doux *far niente*, vous pensez bien. On ne vous laissera plus tranquille. Cepen-

dant, montrer ce panneau décoratif achevé et réussi serait la plus éloquente des ripostes à tant de crialleries...

— Je peindrai, fit-elle résolument.

Et elle songeait :

— Il faudra bien que mon cœur se ferme, que ma mémoire oublie !

Mais à l'âge qu'avait alors M^{lle} Meyse, c'est une rude, c'est une grave épreuve pour un peintre que le retour à la peinture après des mois entiers de paresse. Sait-on ce qui subsistera des idées qu'on avait au moment du dernier coup de pinceau et si ce zèle renaissant — dont la main, désaccoutumée du travail ne consent pas toujours à être l'esclave — n'amènera point une terrible déception ?

Dans toute espèce d'art, et dans les arts plastiques spécialement, l'inspiration n'est pas le seul agent de la belle et saine production ; celle-ci dépend encore d'agents matériels dont le secours est indispensable. M^{lle} Meyse, revenue à son art, avec la volonté déterminée

de n'être plus qu'à lui, eut à lutter contre d'infimes, contre de misérables difficultés : durant son long temps d'oisiveté, un dégoût s'était insinué en elle de toutes ses précédentes œuvres : l'amour, en la touchant soudain, l'avait rapprochée de la nature ; elle commençait à s'apercevoir de ce que les grandes toiles historiques de son début, aux scènes classiquement et savamment orchestrées, selon un procédé immuable, avaient de froid, de convenu, de poncif ; et elle sentit bien qu'elle ne pourrait plus peindre ainsi. Mais cette manière de peindre était la sienne, celle qu'on lui avait enseignée, la seule qui lui fût familière... ; et ce fut un duel entre ce qu'en dépit d'elle-même, elle détenait des préceptes de sa première éducation artistique et ce qui voulait se faire jour de ses nouvelles tendances, de sa nouvelle façon de concevoir.

— Mon enfant, lui répétait Mathys, vous êtes parvenue à ce point où il ne faut plus avoir aucun souvenir ni de l'enseignement

que vous avez subi, ni des chefs-d'œuvre qui vous impressionnèrent. L'heure a sonné pour vous de ne plus tirer des leçons et des exemples qu'une aide strictement pratique ; plus de guide, plus de souffleur. Regardez autour de vous, observez, étudiez la vie ; tâchez de vous inspirer uniquement de la saine, de l'éternelle, de la divine nature. Et, soyez vous-même, accusez votre personnalité, soyez originale en rendant, à votre manière, ce que vous aurez vu, tel que vous l'aurez vu de vos yeux. Les maîtres n'ont pas fait autrement, et c'est tout ce que je vous demande.

— Il parle d'or ! songeait Rosiane, que ces discours venaient convaincre à l'instant précis où ses propres réflexions étaient à l'unisson.

Cependant, malgré l'énergie, malgré l'obstination qu'elle y employa, sa main ne fut pas immédiatement docile et le résultat de son effort fut d'abord incertain. Elle voulait représenter avec sincérité ce qui avait frappé

sa rétine au point d'y demeurer gravé profondément, et s'apercevait que c'est là tout le génie.

Maintenant, la nature entière l'intéressait comme un immense, comme un sublime champ d'études. Il lui sembla que son œil s'était élargi, que la faculté de voir avait pris, chez elle, une acuité plus vive : elle découvrait partout, autour d'elle, d'infiniment curieux objets dont elle s'emplissait le regard et qui la transportaient d'admiration. Les pinceaux aux doigts, une hésitation allait la troubler : elle avait conscience de l'insuffisance, de l'imperfection de ses outils pour la représentation de ce qu'elle avait vu, pénétré, senti... ; se disait, en tremblant :

— Mon Dieu, je n'oserai jamais !

Osait timidement, ne se contentait pas, détruisait son essai avec des larmes d'impuissance et recommençait, persuadée, toutefois, que ce serait un labeur stérile et une vaine tentative. C'était une torture qui lui mettait

la petite-mort dans le dos et de la sueur froide au front.

Mais cette crise esthétique faisait diversion à sa crise sentimentale et un jour vint où, exténuée d'avoir peint durant trois heures consécutives, elle put remarquer, en se laissant tomber sur le divan de son atelier, que, durant ces trois heures, le souvenir de M. Hiler ne lui était pas venu une fois.

Elle en fut toute glorieuse et vaguement triste, car il y a une douceur même dans la souffrance la plus aiguë du mal d'aimer. Elle était plus calme, mais, aussi, plus navrée... ; plus forte, mais, tellement seule, ce souvenir l'ayant quittée ! Elle se donna toute au travail ; elle s'y donna avec passion et, cependant, avec une espèce de rancune contre ce maître qui, de nouveau, la pliait. Au fond, elle lui en voulait plus qu'elle ne lui était reconnaissante de lui avoir apporté l'oubli et, parfois, s'effarait de ce que cet oubli fût venu si complet, si pacifiant. A la vérité, elle ne pensait plus

guère à Léon et s'occupait exclusivement de peindre. Mais, effacée tout entière, l'esquisse du panneau décoratif avait été recommencée sur d'autres plans et Rosiane allait mettre autant de soins à faire cette composition discrète et sobre, qu'elle en avait mis d'abord à la faire compliquée, pompeuse, éclatante. Puis, elle n'eut plus même cette préoccupation : elle fut simplement et uniquement l'artiste impressionnée par la nature et qui traduira son sentiment avec candeur.

L'œuvre produite ainsi devait nécessairement subir le contre-coup de tant de luttes : elle fut profondément intéressante, d'un caractère beaucoup plus personnel que celui des autres tableaux de Rosiane et, en même temps, de moins d'unité technique. Entre ce panneau, où ne figuraient que deux êtres : un homme et une femme, réunis dans un décor printanier, et le *Jacques Van Artevelde*, de style majestueux, d'une sérénité un peu froide, qui fit la réputation du peintre, il y avait la gamme

entière des principes esthétiques de l'époque ; il y avait plus encore : il y avait le drame joué au fond du cœur de M^{lle} Meyse et dont les mouvements se répercutaient dans sa peinture, vibrants, ardents, émus.

Elle l'avait appelée l'*Idylle*, et c'était, dans un coloris charmant, dans un paysage d'avril, frais et clair — dans des tons perlés, bien choisis pour symboliser la jeunesse de la saison, l'innocence du couple mis en scène, — c'était une sorte de paradis terrestre où des lys blancs étaient en fleurs, où des fleurs de pommiers avaient neigé par terre, qui faisait penser tout de suite à de la musique de Gluck et à Adam et Eve ; de la musique d'*Orphée* ; un Adam et une Eve purs et puérils, sans soupçon de la faute. Mais la physionomie de ces adolescents, ignorants de l'amour et qui allaient s'aimer, était si vraie, ils étaient rendus avec une telle intensité d'expression, si naïve et si juste à la fois, qu'on ne pouvait rester indifférent devant eux.

— Mon enfant, laissez-moi vous embrasser ! s'écria Mathys lorsque Rosiane lui montra l'*Idylle*. Et il ajouta :

— Voilà une œuvre, votre première œuvre ! Tout le reste, voyez-vous, c'était de la mémoire, de la réminiscence, une certaine adresse à attraper les bons procédés. Aujourd'hui, c'est de la réalité, c'est de la chair et du sang !

La Commission chargée de faire rapport sur le travail attendu et qui devait servir à l'ornementation d'une salle de fête, ne fut pas de l'avis du maître. On espérait quelque chose de modéré, de pondéré, de presque classique, et voilà qu'on se trouvait en présence d'une composition hardie et neuve, criante de vie et qui, sans doute, n'allait plus cadrer avec l'aspect des murailles auxquelles on l'avait destinée !

L'acceptation fut longtemps douteuse et, en attendant, Edouard Mathys conduisait le monde chez Rosiane, afin que chacun pût juger en connaissance de cause. Bientôt, ce

fut, dans l'atelier de l'avenue Louise, un incessant défilé d'artistes et de critiques passant devant l'*Idylle* et l'examinant. Jamais ouvrage plastique ne fut discuté avec plus de chaleur : on admirait ce panneau sans réserve, ou bien, on le niait absolument. Des gens, qui avaient applaudi le *Van Artevelde* dès son apparition, songèrent que le talent de M^{lle} Meyse avait tout perdu en se transformant ; et plus d'un, à qui ne plaisait guère ce début, changèrent soudain d'opinion sur les mérites du peintre.

Ces volte-face et ces conversions eurent pour résultat de vives controverses dans les milieux d'art et dans les journaux. Or, avec son succès rapide et de bon aloi, avec la consécration presque immédiate de son talent, Rosiane n'avait pas connu la petite ivresse que donnent à l'artiste les batailles livrées par d'autres autour de son œuvre : on n'avait jamais eu à la défendre puisque, jusqu'ici, elle n'avait point été attaquée ; et elle fut d'abord un peu troublée du bruit querelleur pro-

voqué par l'*Idylle*. Puis, elle s'y accoutuma et finit même par y trouver un certain plaisir capiteux. Ces batailles lui avaient ramené tous les amis de la première heure; qu'ils fussent pour ou contre la nouvelle manière de M^{lle} Meyse; elles lui amenèrent, par surcroît, quelques relations inattendues, d'aimables visites de « jeunes » sonnant à sa porte spontanément, venus pour voir son panneau et qui, l'ayant vu, s'en montraient enthousiasmés, le lui disaient avec des mots excessifs, avec cette outrance de la jeunesse, toujours absolue dans l'admiration comme dans le dénigrement.

« J'ai fait un tableau; je le crois bon et je voudrais que vous l'ayez vu... » écrivit Rosiane à Léon Hiler. Et, sans qu'il s'expliquât bien nettement pourquoi, il eut de cette nouvelle que la jeune fille travaillait, se remettait à la peinture et réussissait à se plaire à cela, une sorte de vague, de très vague inquiétude.

Jusqu'alors il avait bien vu, dans les lettres

de Rosiane, sous leur nécessaire contrainte, l'immense douleur qu'elle éprouvait de leur séparation et combien sa vie en était désemparée, et que son art — même son art ! — en souffrait. Mais voici qu'elle peignait, qu'elle produisait une œuvre considérable..., la jugeait telle, elle-même, et, indice d'un revirement trop caractéristique, lui en parlait, à lui, complaisamment ! Il vit là comme la menace d'un danger pour leur indestructible amour et s'en effraya.

Hélas ! il était si loin de son amie, si chaudement entouré d'autres tendresses, si activement préoccupé d'autres existences ! Ses enfants, ces deux jolies fillettes, sur lesquelles la mère, de plus en plus souffrante, était bien empêchée de veiller comme elle l'aurait voulu, ses enfants grandissaient ; on les élevait auprès des parents, et c'était un sérieux et cher souci pour ce rêveur extrêmement attaché à ses devoirs paternels, que de faire donner à des jeunes personnes promenées constamment

de stations hivernales en stations balnéaires, la sorte d'instruction qu'il prétendait qu'elles eussent. Très accaparé de ce côté-là et dominé de plus en plus par son indolence originelle, il chassa le petit nuage que la lettre de Rosiane avait fait lever au-dessus de la grâce de son souvenir et finit par se persuader que c'était un bienfait si la grande artiste qu'était M^{lle} Meyse et qui avait sommeillé durant quelque temps se réveillait à l'heure exacte où les circonstances avaient rendu ce réveil désirable. Pourtant, lui qui savait la folie que ç'aurait été de sa part de devenir jaloux d'un homme, il fut... oh ! fugitivement, jaloux de l'art et il comprit que le seul rival redoutable, c'était celui-là.

Il le comprit et y attacha trop peu d'importance : dans son esprit, au fond de ses yeux, était demeurée la figure d'une Rosiane uniquement, exclusivement soumise à son amour, et qui aurait renoncé à tout pour lui, et qui se serait donnée à lui s'il l'eût voulu !

Comment, après cela, fût-il parvenu à admettre non pas même que quelqu'un, mais que *quelque chose* pût combattre avec le moindre succès un tel sentiment dans un cœur qu'il savait posséder à ce point ?

Léon continua d'adorer cette figure, de la voir en imagination ainsi qu'une réalité fuyante la lui avait montrée naguère ; et ce fut son fétiche, sa joie et son culte, ce fut l'idolatrie qui lui faisait joindre les mains et prononcer des paroles de ferveur dans les moments critiques ou solennels de sa vie : il aimait dévotement cette femme ; cela était pour toujours, et il ne croyait point — il n'y songeait même pas — qu'elle pût changer.

Il l'avait connue jeune, pure et tendre, amoureuse avec un charme où le contraste d'une entière candeur et d'une ardente passion mettait je ne sais quoi de si touchant qu'il en avait pleuré et, de si respectable que l'effroi de la faute l'avait fait s'enfuir à deux

reprises. Il ne pouvait se la représenter autrement.

Et les années passaient sans vieillir, sans altérer cette figure de Rosiane, immuable dans l'esprit, dans les yeux de son amant.



XVII

Cependant, l'atelier de l'avenue Louise reprenait son ancienne physionomie ; les longues séances, où l'on oublie l'heure, le boire et le manger dans des discussions esthétiques véhémentes, recommencèrent. Rosiane en fut l'âme, comme autrefois... ; et, peu à peu, ce qu'il y avait eu d'abord de factice, d'artificiel, de *voulu* dans cette attitude de la jeune fille s'efforçant à oublier ce qui était sa vie même et sa raison d'exister, devint sa condition naturelle : elle aimait vraiment la peinture par dessus tout et conquit, avec ivresse avec un

enthousiasme surhumain tout ce que l'art, dans notre société d'intense culture, peut donner de bonheur à ses servants.

— Mon rêve est accompli, lui dit M^{lle} Kinna, quand elle se sentit près de sa fin. J'ai fait de toi une femme hors ligne, l'une des premières entre celles qui auront marqué dans le siècle. Mais, dis-moi, es-tu heureuse, mon enfant?

— Heureuse? Oui, parfaitement heureuse, et je vous en remercie du fond de l'âme, s'empressa de répondre sa nièce.

Et, en répondant ainsi, ce qui poussait M^{lle} Meyse, ce n'était pas le désir de rassurer les alarmes d'une agonisante, à qui, peut-être, à cette heure suprême, sa responsabilité était pesante et qui craignait de s'être trompée dans son œuvre d'émancipation. Le bonheur de Rosiane lui était, en effet, suffisant, et elle n'en souhaitait point d'autre.

Il l'aida à supporter le deuil qu'elle eut de la mort de sa tante, comme il l'avait sauvée du chagrin de l'absence de Léon : elle pleura

cette mort longtemps et sans amertume, avec une sorte de noble philosophie, de résignation qui était bien près de la sérénité tout en étant fort loin de l'indifférence. C'était une de ces douleurs comme en ont les croyants, que Dieu console des plus affreuses tristesses de la terre en leur faisant élever leur regard au delà, plus haut, toujours plus haut.

Comment, d'ailleurs, eût-elle eu le temps de se désespérer même de cela, même de cette mort qui la faisait une seconde fois orpheline; même de sa séparation d'avec Hiler, qui l'avait faite veuve avant d'avoir été épouse? — Le travail la prenait dès l'aube pour ne la lâcher qu'à la tombée du jour, et les soirs se passaient encore pour elle à satisfaire ses prédilections, car si elle renonçait, par hasard, à les user en dessinant, c'était à de nobles lectures, c'était à quelque spectacle raffiné, ou à des causeries d'art qu'elle les consacrait.

En matière de relations mondaines et d'amitié, elle devint, peu à peu, d'un épicurisme

dont l'aristocratie parut bientôt insupportable à une foule de personnes qui cessèrent de lui rendre visite ; ce dont elle se félicita, car elle éprouvait une vraie terreur de certaines promiscuités intellectuelles et redoutait comme une peste la fatalité de certains rapprochements sans choix. Elle en arriva à sortir rarement de son atelier : pour elle, la solitude n'était point ce qu'elle est pour le commun des mortels. Aux yeux de Rosiane, la solitude, c'était la libération, c'était aussi la détente, le délassement, la reprise énergique de soi-même. Elle était de ceux qui, dans la foule bruyante et oppressante, subissent comme une diminution, un anéantissement de leurs mérites propres : laissés seuls, ils jouissent de la paix et de toutes les vertus qu'elle dispense ; entourés, c'est la dispersion, l'évanouissement de leurs qualités les plus fines, et, en art, tous les grands producteurs ne furent-ils pas des solitaires ? Rosiane n'aurait pu travailler autrement que seule.

Au surplus, pourrait-on dire avec exactitude qu'elle fût seule quand elle travaillait? — Non, en vérité : l'auteur d'une œuvre d'art n'est jamais seul : il vit parmi la foule élue des créations de son rêve, et c'est la compagnie la plus profitable pour lui. Les pinceaux aux doigts, Rosiane échappait au milieu terrestre : un monde nouveau, supérieur, invisible à d'autres yeux que les siens s'élevait soudain devant elle, évoluait pour son attention unique ; et c'était sa pensée devenue tangible qui prenait une vie tellement intense que rien de virtuel, de potentiel, de matériellement perceptible à tous n'est à comparer à la profondeur des sensations que cette fantasmagorie lui procurait. Et ce n'était pas exclusivement la solitude qu'exigeait cette production d'art féconde et magnifique ; Rosiane avait déclaré la guerre au bruit et ne se supportait plus que dans le silence :

« On n'a pas assez le souci de ce que la surabondance et la persistance du bruit présen-

tent de funeste, d'intolérable pour les nerfs humains, écrivit-elle une fois à Hiler. Hélas ! notre oreille est le plus parfait et le plus sensible des claviers ; c'est pour cela qu'elle discerne si bien les sons et les timbres, fussent-ils confondus. On l'oublie trop, en négligeant de doser la somme de bruit que nous sommes capables de supporter sans malaise. Et qui sait si la fréquence des affections du système nerveux, dans les villes, n'est pas une conséquence de l'obligation où se trouvent les citoyens de subir, bon gré mal gré, toutes les ondes aériennes excitées qui, tombant sur leur tympan, y provoquent le sentiment du son d'une manière trop continue ?

Ah ! ne rien entendre... quelle volupté ce doit être ! Vous allez m'objecter qu'elle appartient aux sourds, lesquels, loin d'en jouir, déplorent de la connaître et le nommeraient plutôt calamité. Ces infirmes ne connaissent pas leur bonheur, n'apprécient point le bienfait dont ils sont favorisés, car c'en est un, in-

discutablement, que le Silence. Les religieux de la Trappe, qui l'inscrivirent au nombre des mortifications imposées par les rigueurs de la règle, ont eu vite fait de lui restituer sa vraie place, et il n'est pas un des historiens de leur Ordre qui n'en ait célébré les mérites, la vertu, l'agrément. Il est d'essence infiniment délicate et d'effet puissant. Sans le silence, l'âme et l'esprit, toujours en extériorisation et en expansion, ne seraient pas ce qu'ils sont de merveilleux ; sans lui, ni recueillement, ni méditation, ni émotion, ni souvenir ; tout ce qu'il y a d'un peu haut et de raffiné dans le Destin terrestre nous échapperait. Il est nécessaire, non seulement à la pensée, mais au rêve, mais à l'action, mais à l'imagination. Il le faut aux recherches positives de la science comme aux inspirations de la poésie, comme aux conceptions de l'art. Et si vous voulez bien vous reporter, par la pensée, à toutes les grandes dates, à toutes les minutes solennelles de votre existence, vous cons-

taterez que c'est dans le silence que vous les avez vécues. On se tait quand on admire ; devant le Dieu qu'il révère et dans son temple ; le croyant fléchit le genou, joint les mains et se tait ; l'amour prolix n'est plus l'amour et c'est un doigt sur les lèvres qu'il convient de le représenter ; enfin, on se tait devant la mort. Et se peut-il que l'on fasse autre chose dans l'excès du bonheur ou de la douleur?...

— Et la musique, allez-vous aussi la proscrire, Rosiane? » demanda Hiler, dans sa réponse.

La musique? La musique... En vérité M^{lle} Meyse l'aimait toujours..., mais il fallait qu'elle fût tellement supérieure ; mais il fallait que son interprétation répondît si exactement aux prétentions de la dilettante!.. Quant aux bruits de la nature, ils la laissaient froide car son âme, de plus en plus hermétiquement, s'était fermée aux choses de la vie simple et rationnelle.

Par une étrange anomalie, mieux son observation pénétrait la nature, mieux Rosiane réussissait à en exprimer les divers aspects en ses tableaux, et moins elle-même semblait en faire partie. Elle devint cette créature d'exception qu'une belle phrase de musique fait fondre en larmes ; que la vue d'un chef-d'œuvre de l'art plastique, que la lecture d'un chef-d'œuvre littéraire exaltent jusqu'au lyrisme ; qui jouit en ses fibres les plus sensibles d'entendre formuler une idée forte et qui ressentira plus d'allégresse d'une précieuse trouvaille dans les domaines de la pensée pure, d'avoir su rendre à peu près son idéal de perfection eurythmique, que si elle avait pu réaliser tout entier l'idéal de félicité ordinaire aux existences humaines.

On n'eût osé lui parler de mariage ni d'amour, tant elle semblait peu faite pour eux, et, dans cette répulsion qu'ils lui inspiraient effectivement et qui était venue, d'abord, de sa tendresse pour Léon Hiler, la foi jurée à

celui-ci n'avait pas l'importance qu'elle supposait. Prise au rôle qu'elle avait voulu jouer, M^{lle} Meyse était devenue véritablement le personnage de ce rôle. Et, quand, deux ans après le froid qui s'était établi entre elles, la douce Marthe mourut de sa déception sentimentale :

— Je la croyais plus forte, remarqua son amie, avec un soupir ; je croyais qu'elle avait trop de talent pour s'affliger si profondément d'une pareille misère !

Elle comprit mieux M^{me} Jacob Ruysdael, devenue folle d'avoir dû constater l'impossibilité qu'il y avait à faire de sa Lucrece une illustre cantatrice, car la jeune personne chantait faux, décidément, et cela était sans remède. Qu'une déconvenue d'art fêlât un cerveau, voilà ce qui ne surprenait point Rosiane ; mais elle en était arrivée à ce point de ne pouvoir se figurer qu'on mourût d'amour.

Aussi, des hommes furent passionnément épris d'elle et en souffrirent sans qu'elle s'en

doutât. Elle passait dans la vie, souriante et comblée, satisfaite des jouissances fines, des ineffables et précieuses voluptés que lui offraient son talent et sa gloire, sans discerner autre chose dans le phénomène de vivre que des sujets de tableaux. De même qu'elle ne pouvait voir un champ, un pré, un jeu de nuages gaminant dans le ciel sans qu'aus sitôt sa pensée se reportât à quelque magistrale page peinte où des champs, des prés, des nuages semblables étaient figurés; de même, c'est à des souvenirs de lecture qu'elle comparait mentalement les cas psychologiques curieux rencontrés sur sa route. Et les bruits de la nature : bruit immense de l'océan, bruit léger du vent dans les feuilles, des oiseaux dans les nids, des mouches dans l'air, l'amenaient à un rapprochement avec de la musique qu'elle connaissait et où, par le moyen imitatif, quelque harmoniste subtil avait évoqué ces bruits. Le mécanisme de son âme et de son cerveau ne procédait plus en

allant de l'effet à la cause, mais de la cause à l'effet : avant la nature, c'était l'artifice inspiré par la nature, qui s'imposait à elle. Et Rosiane devint une admirable artiste qui eut des moments de génie, mais n'était plus femme du tout.

A la vérité, elle ne se rendait point compte de cela, prenait pour de la fermeté de caractère la froideur grandissante grâce à quoi elle supportait si stoïquement d'être séparée de M. Hiler et s'imaginait aimer celui-ci comme auparavant. Toutefois, ses lettres à Léon, d'abord si ingénûment féminines et nerveuses, devinrent plus résignées, plus calmes et, enfin, ce furent très étroitement des lettres de praticien de la couleur, plein de sa spécialité et qui ne saurait avoir d'autre sujet d'entretien :

« Vous qui êtes à Naples, qui venez de passer par Paris, qui avez pu voir les deux ouvrages immédiatement l'un après l'autre et les comparer, lui manda-t-elle une fois, dans un court

billet où elle ne s'informait pas même de la santé de Léon, dites-moi laquelle des interprétations de la *Parabole des aveugles* de Pierre Breughel-le-Vieux vous paraît être la composition initiale, de la détrempe du Muséo Nazionale ou, du panneau peint à l'huile, qui est au Louvre... »

Et elle terminait en expliquant qu'elle venait de discuter là-dessus avec Mathys, et voulait être renseignée.

Il répondit, et, depuis leur séparation, c'était la première fois que ce mot d'amour franc venait sous la plume de M. Hiler : « Qu'il l'aimait, elle, et haïssait les peintres. » A quoi elle ne répliqua rien.

Alors, il se piqua au jeu : six années s'étaient écoulées depuis la lettre où elle lui annonçait qu'elle « avait fait un bon tableau... » et la petite inquiétude communiquée à Léon par cette nouvelle avait eu l'occasion de grandir et de s'exaspérer devant le trop visible em-

piètement de l'art dans la vie de cette femme. La séparation qui, lentement, sournoisement, mystérieusement, détachait Rosiane de lui, avait, au contraire, anobli, purifié et même un peu exalté l'amour de Léon ; il l'aimait délicieusement ; il le lui dit en des lettres brûlantes, délirantes, éperdues où revenait ce doute, dont il était harcelé :

« Mon Dieu, mon Dieu, Rosiane, serait-il bien possible que nous en fussions venus là si vite....., que vous ne m'avez pas mieux gardé mon rêve ! » Et M^{lle} Meyse songea qu'il était fou d'avoir de ces préoccupations : ne l'aimerait-elle pas toujours ? Le contraire était-il admissible ? Seulement, elle était devenue très forte contre les entraînements de son cœur.....

Lors d'un de ses grands succès à l'étranger, une ovation spontanée que lui faisait le public de Bruxelles, à l'Opéra, au moment où elle entrait dans sa loge : tous les spectateurs debout, la saluant comme une reine, mieux

qu'une reine, avec de l'admiration pour son talent, de la vénération pour son caractère, tandis que son nom, que le titre de ses tableaux couraient sur toutes les lèvres, dans une acclamation chauvine et enthousiaste, lui était autrement sensible que tout ce qui se rapportait à sa liaison avec M. Hiler : elle avait eu là une haute et incomparable joie qu'elle n'eût voulu échanger contre aucune autre.

Des preuves moins directes, mais non moins frappantes de la popularité de Rosiane l'avaient remplie de joie dès longtemps : et c'étaient des lettres adressées à l'artiste, de tous les pays du monde, par des inconnus que son talent avait charmés et qui lui exprimaient leur admiration spontanément ; c'était le cadre de son tableau couvert de fleurs à une ouverture de Salon, sans qu'on sût de quelle main venait cet hommage parfumé ; c'était son nom donné à une rue de sa ville natale ; c'étaient ses œuvres placées dans

tous les grands Musées d'Europe... ; c'était, enfin, son exemple cité abondamment en témoignage de la possibilité du génie féminin, et cité avec une déférence spéciale, avec l'espèce de chaleureuse estime qu'inspirait sa vie de cristal, claire, pure, un peu hautaine, mais si royalement bienfaisante !

Le personnage qu'elle était lui plaisait infiniment et elle n'eût voulu le changer pour aucun autre : il n'est pas d'impératrice dont Rosiane enviât l'existence. La sienne lui paraissait belle, noble et pleine, et il lui arrivait parfois de s'écrier :

— Oh ! je peux mourir ! La mémoire que je laisserais si je mourais à l'instant, n'aurait rien d'ordinaire.

Elle sentait fort bien que la prolongation de son célibat, que son entière chasteté avaient, seuls, permis le complet empiètement de l'art dans sa vie, le parfait épanouissement de son talent. Quelle place, en vérité, fût restée à la peinture, dans son ménage éventuel, entre un

mari et des enfants ? Et quelle dérivation de sa belle ardeur artistique si, comme pour la plupart des autres, ses années de jeunesse eussent été prises par un amour charnel !

Tout ce qu'il y a de physique dans les relations des sexes lui répugnait un peu et elle finit par prendre en pitié les individus soumis aux lois naturelles de l'amour. Ah ! combien l'on était plus fort, combien l'on était plus grand quand on s'était affranchi de ces lois animales ! Elle n'en voulait pas trop à tout ce qui avait rendu son mariage impossible et, même, n'était pas loin d'admettre que si sa jeunesse candide et prédestinée était allée vers Léon si spontanément c'était qu'une force obscure exigeait qu'elle se gardât loin de toute passion étrangère à l'art ; un secret instinct ne lui avait-il pas fait deviner immédiatement l'insurmontable des obstacles qui devaient l'empêcher d'être jamais à un amant qui ne fût pas exclusivement à elle ? Là, encore, la fatalité l'avait servie avec une clair-

voyante sollicitude, eût-on dit, dont les résultats étaient précieux.

Un vœu de la pauvre Marthe mourante recommandait à Rosiane sa nièce, la petite Jeanne. M^{lle} Meyse, très scrupuleuse, cependant, sur les questions de conscience, ne voulut voir là qu'une obligation purement matérielle sans rien de sentimental : elle déclara aussitôt et fit connaître aux parents que l'éducation de Jeanne Ermans se ferait à ses frais, qu'elle pourvoirait à tous les besoins de la fillette jusqu'à son mariage et la doterait. Et ces dispositions furent dûment enregistrées chez un notaire, afin que nul événement, que la mort même de la bienfaitrice ne pût les influencer. Mais, à Mathys, qui lui conseillait de prendre Jeanne chez elle et de l'élever elle-même afin d'en avoir la reconnaissance plus directe et l'affection :

— Ah ! mon ami, riposta vivement M^{lle} Meyse, une enfant, chez moi ! Vous n'y pensez pas. Qu'en ferais-je ?

— Vous l'aimeriez, dit le peintre.

Et elle eut cette parole significative :

— Dieu m'en garde !

Le maître, soupçonnant dans cette répugnance à l'adoption sous son toit et dans son cœur d'un petit être étranger, le fidèle souvenir de l'amour de Rosiane pour Hiler et l'espoir qu'elle conservait d'une fin heureuse de cet amour terminé par un mariage qui pouvait lui donner des enfants, n'insista point. Cependant, la fin heureuse de son amour n'occupait plus guère Rosiane. Elle s'était habituée à l'absence d'Hiler, aux pauvres petites joies de leurs lointaines relations. Aussi, quand lui venait la pensée qu'ils pourraient être réunis un jour, elle l'envisageait sans émotion, comme une hypothèse chanceuse, comme une perspective dont, à la rigueur, elle eût pu se passer..., car l'espoir de cela, espoir maintenant très atténué et flottant, qu'elle évoquait à sa volonté, pour le parer des plus plaisantes couleurs, cet espoir, au

milieu de l'agitation fiévreuse de sa vie d'artiste, était adorable : il y occupait tout juste la place concédée à l'amour entre tant de travail et une célébrité si éclatante. Et quand elle était bien lasse de peindre, Rosiane jouissait avec délices de ce petit coin de ciel qu'elle s'était réservé et qui demeurerait tout bleu en son cœur malgré les années.

Un jour, une information mondaine de gazette lui apprit inopinément le mariage de M^{lle} Hiler, l'aînée : elle en eut une stupeur et, de songer que son ami, devenu beau-père, serait, sans doute, bientôt aïeul, la fit étrangement sourire. Cela ne pouvait entrer dans son cerveau, l'idée de la transformation, du vieillissement de cette personnalité en qui s'incarnait la fraîche poésie de ses imaginations juvéniles. Toutefois, la fuite du Temps marquait sa trace inexorable sur Rosiane elle-même et sa beauté si délicate changeait de caractère : ses yeux dont, naguère, la seule vue donnait du bonheur, comme de respirer

le parfum des violettes, prenaient insensiblement un brillant de métal, cette fixité un peu sèche des yeux du peintre accoutumé à embrasser d'un regard la particularité physique des gens et par qui toute forme est envisagée comme un modèle éventuel.

A trente-cinq ans, l'expression de ses traits était tellement différente de celle qu'ils avaient eue dix ans plus tôt qu'elle semblait une autre personne : tout ce qui, dans les contours du visage, avait été arrondi et souple, s'était lentement mué en angles et son menton, jadis à peine un peu fort, était devenu terrible de puissante volonté, tandis que le front, légèrement dégarni de cheveux aux tempes, comme le front des penseurs aux approches de la maturité, paraissait immense et était viril. Même sa marche, son attitude, ses mouvements n'avaient plus rien de l'onduleuse grâce de sa jeunesse. Elle avait beaucoup vieilli, semblait s'être allongée et, avec l'espèce de dignité un peu hautaine que lui donnait la conscience

de sa valeur, elle avait acquis une majesté qui la dénonçait, qui faisait dire fort justement sur son passage : « Voici *quelqu'un* ; » mais qui empêchait qu'on pensât, ce que durant si longtemps on avait pensé d'elle à la première rencontre : « Voici une exquisite créature ! »

Des toilettes claires, de tonalité douce, de tissu vaporeux, comme elle en avait portées autrefois et qui l'habillaient à ravir, qui étaient une fête pour les yeux, Rosiane n'en mettait plus : elles ne lui auraient pas été seyantes ; et avec son tact extrêmement subtil, tout ce qui lui restait de la coquetterie de son sexe, elle l'avait compris et se vêtait de robes mornes, sombres et un peu roides qui l'enveloppaient d'austérité. Elle était bien réellement la « rose devenue bleue par l'ingéniosité des chimistes » dont parlait si volontiers Edouard Mathys, en affirmant que c'était là le sort inévitable de l'artiste en général et, spécialement, de la femme-artiste : cette « hybride de la nature et de la civilisation ».

XVIII

C'est ainsi vêtue, c'est avec cet œil dur et cet aspect grave : *rose bleue* et non plus rose, que M. Hiler la surprit, un matin.

La femme de celui-ci, après avoir traîné des années, par toutes les villégiatures d'été et d'hiver, les langueurs d'une longue consommation, était morte à Cannes. Et, le corps ramené en Belgique, les funérailles célébrées, terminées enfin toutes les affaires de succession qui le rattachaient encore à cette mémoire, Léon accourait vers Rosiane. Aucun avis de sa part n'avait instruit M^{lle} Meyse de l'évène-

ment qui le faisait libre et que celle-ci, désormais séparée de toutes ses anciennes relations mondaines, ignorait. Aussi était-il tellement anxieux de ce qui l'attendait là, qu'il ne sut jamais d'une manière certaine si c'était la joie d'espérer la revoir ou l'effroi d'un éventuel désenchantement qui le fit frissonner quand on l'introduisit dans le vaste atelier de l'avenue Louise. Il ne s'était pas fait annoncer, avait dit seulement au domestique qui lui ouvrait la porte de l'hôtel et lui demandait son nom :

— Prévenez M^{lle} Meyse que quelqu'un, un ami, est là, désireux de s'entretenir un moment avec elle.

La porte à tambour de l'atelier, poussée du dedans par le valet :

— Entrez, monsieur, prononçait bientôt une voix froide et très claire que Léon ne reconnut point.

Et quand il fut entré, il ne reconnut pas davantage l'être installé en cet atelier et qui

y peignait, qui vint vers lui en formulant d'abord le banal :

— Pardon.... à qui ai-je l'honneur?...

Et ne s'interrompit, et ne se tut, hélas ! que parce que Léon lui mettait la main devant la bouche, criant un désespéré, un furieux, un suppliant :

— Oh ! Rosiane !

Elle s'était reculée ; elle pâlisait si brusquement, devenait si blanche qu'il eut, en même temps, l'espérance et la crainte de voir l'émotion la faire tomber en syncope. Mais elle se remit vite, et ces mots glissèrent de ses lèvres changées, si changées !

— Je ne vous reconnaissais pas.

Il n'avoua point que lui non plus ne l'avait pas reconnue tout d'abord ; et il y eut entre eux un grand silence.

Elle avait observé qu'il était en deuil et, devinant tout de suite son veuvage, elle éprouvait de cela un étonnement et comme une

appréhension. Il voulut parler, parvint péniblement à balbutier d'indistinctes paroles et, comme Rosiane comprenait bien qu'il l'entretenait de leur mariage devenu possible, elle eut une exclamation déchirante, un geste qui formellement, énergiquement, définitivement repoussait cette idée.

Et ce fut affreux, la conversation qui suivit et au cours de laquelle ces deux amants touchèrent le fond de la souffrance morale, la pire des souffrances que l'homme ait créées pour sa propre torture, à l'aide du sentiment exaspéré. A peine osaient-ils se regarder, car se voir tels qu'ils étaient leur blessait les yeux : durant ces dix ans, une sorte d'auto-suggestion les avait fait se représenter l'un à l'autre, constamment, ainsi qu'ils se souvenaient d'avoir été au moment de leur dernière entrevue ; et ils tombaient soudain à une poignante tristesse devant la constatation du changement apporté par ces dix années : Léon

avait les cheveux tout blancs, et un je ne sais quoi de détendu dans les traits, de moins souple dans les formes, de plus lent, plus lourd et plus circonspect dans la démarche lui donnait bien son âge : ses quarante-six ans de joli homme très soigné, mais que la vieillesse ne tardera pas à prendre au collet, en dépit de ses dents restées pures, de son regard resté vif.

Et les trente-cinq ans de M^{lle} Meyse, quand on pensait à ce qu'elle avait été, en son printemps, d'adorablement jeune, ingénu et charmeur, les trente cinq ans de M^{lle} Meyse en avaient cinquante, en avaient cent..., n'avaient plus d'âge, car toute humanité s'était retirée d'elle et elle était hors du temps, hors de la vie.

Ils ne se regardaient donc pas, causaient à peine et, quand ils voulaient absolument rompre un silence dont ils étaient excédés, hasardaient quelque phrase décousue.

Pourtant, ils se voyaient ; pourtant ils percevaient le son de leurs voix.

Mais ils se voyaient vieux..., mais à travers les pauvres choses indifférentes qu'ils énonçaient, ils s'entendaient pleurer.

Une conviction atroce s'était imposée à eux immédiatement : celle de l'impossibilité de leur mariage, de la déception que ce mariage eût amenée fatalement pour l'un et l'autre.

Ils n'étaient plus les mêmes personnes qui s'étaient aimées jusqu'à la sublimité du sacrifice et du renoncement : c'étaient deux étrangers qui avaient aujourd'hui à nouer connaissance, qui se rencontraient pour la première fois, entre lesquels nul lien n'existait, qui allaient avoir à s'étudier longuement, minutieusement avant de se pouvoir définir l'un l'autre.

Et ils avaient l'impression d'assister à un grand désastre, d'avoir vu ce qu'ils possédaient de plus précieux au monde s'anéantir, se briser avec fracas à leurs pieds. Comprirent-ils alors l'inanité du rêve, le danger de l'illusion ?

Peut-être le comprirent-ils, car ce qu'ils

aimaient c'était l'insaisissable, c'était une ombre qui s'efface, une apparence en fuite, un fantôme dont il leur fallait bien constater l'irréalité. Et jamais, jamais ils ne pourraient s'appartenir, puisque ce rêve constituait tout leur amour ; ils s'en étaient nourris jusqu'à l'excès, jusqu'à la satiété, mais avec une jouissance telle que rien, après cela, ne pouvait suivre ni n'eût été supportable.

Du reste, s'aimaient-ils encore ?

Ils s'aimaient dans le passé, adoraient leur image détruite et ce qui dominait maintenant leur passion, c'était l'immense pitié qu'ils avaient l'un de l'autre ; une pitié où entraient comme de la stupeur et une espèce de réciproque rancune contre cette métamorphose dont le temps et la vie étaient seuls coupables, mais que Léon ni Rosiane n'avaient prévue et dont ils ne pouvaient se retenir de s'accuser l'un l'autre, en soi-même.

Cependant, et par une bizarre dualité de notre complexe nature, tout en ayant cette con-

science d'une transformation qui faisait d'eux des individus différents, nouveaux pour leur observation physique et psychique, ils tentèrent de se donner le change et ils firent effort pour ramener au présent l'ancienne tendresse désormais trop jeune pour eux et qui, si longtemps, avait emparadisé leur âme ; ce fut une tentative vaine et un effort superflu :

— Je t'aime ! prononçaient désespérément leurs lèvres quand leur cœur, gonflé d'amertume, eût voulu dire :

— Je t'aimais !

Rien en eux que ce souvenir n'était plus à l'unisson ; les changements qu'ils remarquaient l'un chez l'autre n'étaient pas seulement extérieurs : leur âme ni leur esprit ne s'harmonisaient plus. Et cela était définitif, cela était irréparable. Ils devaient bientôt se rendre compte de l'inutilité de lutter plus longtemps contre cette fatalité qu'ils ne vaincraient pas.

Et ils se tinrent l'un devant l'autre, le visage ravagé de douleur, sans plus dire un mot. De prétendre s'unir après cela eût été presque une infidélité de leur part, car la femme que Léon avait tant chérie, ce n'était pas la Rosiane devant qui il se trouvait maintenant..., et l'homme aimé de celle-ci, ce n'était pas Léon, mais un autre, qui fut Léon et dont Léon n'avait plus aucun trait.

Un des phénomènes habituels de leur ancienne et si étroite communion mentale se produisit pourtant encore quand M. Hiler se leva pour partir : M^{lle} Meyse surprit sa pensée et en eut une identique ; tous deux songeaient :

— Nous sommes morts l'un pour l'autre et nous aimons une ombre.

Ils se quittèrent avec des larmes qu'ils ne cherchaient plus à se cacher, mais avec l'impression d'une délivrance et l'espoir très lointain, très vague, très confus de ressaisir, dès qu'ils se retrouveraient seuls chacun, la chi-

mère qu'une présence trop positive leur avait, un instant, dérobée.

Sur la muraille, au-dessus d'eux, la copie de Giotto baignée de soleil, vivait, malgré ses contours mangés par le temps et que le copiste avait religieusement imités, malgré ses nuances éteintes et l'archaïsme de ses figures. Jeune, de la jeunesse imprescriptible des chefs-d'œuvre, elle était d'une beauté triomphante.

FIN



64

1935-38.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.